



L. 1987

45 NF

(Benedict de Villeneuve)

Francisco  
O. S. P.





L A M I

*D E S*

M U S E S.



1 M A

10 2 50

2 11 2 10 10 10

Boudier de Villermet, Pierre Joseph

L' A M I  
D E S  
M U S E S.

---

NE LUDIBRIA VENTIS.

HOR.

---



À AVIGNON,  
Chez LOUIS CHAMBEAU.

---

M. DCC. LVIII.

HQ  
1957

.B69A63  
1758

Cellispec.

---

## P R É A M B U L E.

**L**E Poëte est un favori des Muses. Rassembler de bonnes Pieces de Poësie manuscrites ou imprimées , mais éparfées & en danger de se perdre ; retirer de bons morceaux de ces ouvrages d'ailleurs licentieux , qui par-là ne peuvent être lus : faire du tout un Recueil ; c'est être AMI DES MUSES.

On a préféré dans cette collection la variété à un ordre qui n'auroit pu être que forcé.

---

## T A B L E.

**E**PÎTRE DE M. LE COMTE DE ST. L.  
À M. LE PRINCE DE BEAUVAU. pag. 1

LA SOIRÉE. 4

VERS D'UN CORDELIER , adressés à une  
DEMOISELLE , en lui envoyant une Toilette de  
bois de Ste. Lucie. 8

VERS adressés à une DEMOISELLE , sous le nom  
de Themire , sur une rose. 9

LE SOLDAT RÉFORMÉ. 11

PRYG MALION. 12

# T A B L E.

ECLOGUE.	15
ÉPÎTRE DE M. L'ABBÉ DE C. à Madame la Comtesse DE STAAL DE LAUNAY.	20
L'ALLÉE DE SYLVIE.	24
O D E, sur le Jugement dernier.	31
LA SOLITUDE LITTÉRAIRE, ODE AU GEAND ROUSSEAU.	36
A M. DE ST. AGNAN, lors de son départ pour Rome.	46
À MADAME DE H . . . Qui se levoit dès- le point du jour pour aller à la Chasse.	47
MADRIGAL à M. DE B . . . En lui envoyant pour étrennes un petit chien d'émail enchainé.	49
MADRIGAL à MADAME DE R . . . Le premier jour de l'an.	ibid.
MADRIGAL.	50
MADRIGAL.	ibid.
VERS DE MONSIEUR DE V . . . AU ROI STANISLAS.	51
LETTRE sur une retraite en Hollande.	ibid.
ÉPÎTRE D'UN PRIEUR, À MADEMOISELLE DE . . .	55
LETTRE Ecrite d'une Campagne en Hollande, par M. B . . . à MADAME . . .	63
ÉPÎTRE À UN PRIEUR.	68



# T A B L E.

<i>LA VOLUPTÉ. ÉPÎTRE.</i>	72
<i>ÉPÎTRE DE M. DESMAHIS, Ecrite de Sully en 1744, à MADEMOISELLE D. . . . à Paris.</i>	76
<i>LE PLAISIR ET LA SAGESSE.</i>	80
<i>EPIGRAMME.</i>	85
<i>RÉPONSE DE M. LE DUC DE. . . . à L'ÉPÎTRE DE M. DE V. . . Je la verrai cette Statue.</i>	ibid.
<i>ÉPÎTRE SUR LE RHUME.</i>	89
<i>LE RAJEUNISSEMENT INUTILE.</i>	92
<i>SONGE À IRIS.</i>	100
<i>REPONSE D'IRIS.</i>	102
<i>MADRIGAL.</i>	ibid.
<i>VERS SUR L'ESPRIT DES LOIX.</i>	103
<i>L'AMOUR PUR.</i>	105
<i>MADRIGAL SUR LA RAISON.</i>	106
<i>EPIGRAMME.</i>	ibid.
<i>PLACET Présenté à M. D'ARG. Pour le prier d'exempter un domestique de la milice.</i>	107
<i>IMPROMPTU DU MARQUIS DE ST. AULAIRE, adressé à Madame la Duchesse DU MAINE, au sujet d'une Fête où il devoit paroître déguisé en Apollon.</i>	108
<i>VERS À MONSIEUR L. . . Sur la mort d'un canary.</i>	109

# T A B L E.

CHANSON, Par MONSIEUR LE C. DE ..	111
VERS DE MONSIEUR DE .. à M. DE V...	
<i>Sur la mort de Madame DU CHATELET.</i>	112
ÉPÎTRE FAMILIERE DU MÊME ,	
à M. SAUVÈUR MORAND , <i>Fameux Chirurgien.</i>	115
MADRIGAL.	118
L'AMANT HEUREUX. à MADEMOISELLE	
D***	ibid.
LE CHOIX RAISONNABLE, ODE DE	
M. D . . .	119
ÉPÎTRE DE MONSIEUR DE ..!	
AU PÈRE LA NEUVILLE.	121
ÉPÎTRE DE MONSIEUR D . . . .	
AU ROI DE PRUSSE.	127
MADRIGAL.	130
ÉPÎTRE AU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG,	
<i>Par MONSIEUR V. . . .</i>	131
MONSIEUR DE ROUBIN <i>Gentilhomme d'Arles , annobli par le Roi LOUIS XIV.</i>	
<i>Lui adressa ce Placet lors de la Taxe des Isles.</i>	139
IMPROMPTU <i>Pour une DAME qui reprochoit à l'Auteur de n'avoir jamais fait de Vers pour elle.</i>	141
PORTRAIT DE CLIMENE.	142
PRIÈRE À ST. ROCH.	143



# T A B L E.

LA TONTINE À M. P... DE M... *ibid.*

EPITAPHE DE M. L'ABBÉ DE G...  
Par lui-même. 145

L'HUMILITÉ. 146

L'ANTIMONDAIN. 149

LE CARQUOIS DE L'AMOUR, FABLE  
ALEGORIQUE, À MADEMOISELLE  
GAUSSIN. 154

QUATRAIN, À LA MÊME. 155

L'ESPRIT & LA FOLIE. FABLE. 156

QUATRAIN mis sous le Portrait de M.  
LE MARECHAL DE SAXE. 158

VERS DE M. DE VOLTAIRE, à son  
passage en Flandres au Village de Lauffeldt, après  
la Bataille qui s'y donna. 159

VERS A UNE DEMOISELLE Qui  
portoit le nom de Saint Denis. 160

CONSEILS A SYLVIE. 161

VERS DE M. DE STE. HYACINTHE  
Sur quelques Savans. 162

LE MÊME, À LA FONTAINE. 163

PORTRAIT DE LA BRUYERE  
Par le même. 164

MADRIGAL. 165

PORTRAIT D'IRIS. *ibid.*

# T A B L E.

EPÎTRE À MON HABIT.	166
LES DÉGRÉS DE L'AMOUR.	170
IMPROMPTU DE M. DE FONTENELLE, <i>Sur les Phénomènes de la nature.</i>	171
LE POIRIER SAINT.	ibid.
SONNET.	172
A MADAME LE C. . . .	173
A ISMENE, en lui envoyant une Bougie.	175
L'AMOUR VENGE.	176
EPIGRAMME.	182
VERS Présentés à M. B. . . DE LA M. . . . <i>Par MADEMOISELLE PETIT-PAS Actrice de l'Opéra, en lui envoyant des Tablettes le jour de sa Fête ; composés par M. GRESSET.</i>	ibid.
QUATRAIN.	183
IMITATION D'ANACREON.	184
EPIGRAMME.	186
EPÎTRE A MADEMOISELLE B. . . . <i>En réponse à une Lettre qu'elle avoit écrite, &amp; à une épître en vers qu'elle envoyoit.</i>	187
EPÎTRE AUPERE B. . . à Villefranche.	190
REQUÊTE Présentée par le Sieur * * * Au <i>Consulat de Lyon.</i>	192
EPÎTRE A MONSIEUR B. . .	195
AU MÊME.	198

# T A B L E.

<i>LETTRE A M. D . . Sur son Mariage.</i>	202
<i>REQUÊTE à MONSIEUR * * * Intendant de . . . Pour être déchargé de la Capitation.</i>	208
<i>EPÎTRE FAMILIERE à M. M. . . .</i>	211
<i>A M. D. . . .</i>	217
<i>RÉFLÉXIONS d'un Philosophe aimable.</i>	221
<i>VERS à M. B. . . Sur la naissance d'un Fils.</i>	224
<i>EPÎTRE à MONSIEUR DE CHAULIEU, Par M. S * * *</i>	226
<i>EPÎTRE DE M. DE VOLTAIRE à M. DE ST. LAMBERT.</i>	230
<i>A M. DESMAHIS, Par le même.</i>	233
<i>A MAD. LA MARQUISE DE BOUFLERS, Par le même.</i>	234
<i>à MONSIEUR D. M. . . Par le même. ibid.</i>	
<i>EPÎTRE à M. LE MARECHAL DE R. . . . Sur la Conquête de Minorque, par le même.</i>	237
<i>EPÎTRE à MADEMOISELLE CLAIRON, Par M. MARMONTEL.</i>	240
<i>EPÎTRE DE M. DE V. à Madame la Comtesse de . . . Auteur d'un petit Roman intitulé LA COMTESSE DE SAVOYE.</i>	243
<i>EPÎTRE DE M. DES M. . . à M. * * *</i>	245
<i>ROMANCE SUR DAPHNÉ, Par M. DE MARMONTEL.</i>	248

# T A B L E.

MADRIGAL.	250
VERS DE MONSIEUR DE V. ....	
AU ROI DE PRUSSE.	ibid.
SIGNALEMENT DE MADEMOISELLE M..	
Par M. . .	252
VERS DE M. DE FONTENELLE ,	
Sur sa vieillesse.	254
MADRIGAL à Madame De . .	255
ODE Sur les agrémens de l'Abbaye de . . .	256
VERS à Mademoiselle GAUSSIN, par M. de T..	258
ODE ANACRÉONTIQUE , Par le même.	261
EPÎTRE à Mad. la Comtesse de . . . Sur son	
Mariage.	264
EPÎTRE DU DOCTEUR P. . .	268
EPIGRAMME.	271
ODE Sur le tremblement de terre de Lisbonne ,	
Par un Portugais.	272
CLOÉ & LE PAPILLON. FABLE.	279
EPÎTRE DE M. GRESSET, à M.	
DE B. . .	284
MADRIGAL.	291
EPÎTRE DE M. L'ABBÉ DE LA RIVIERE ,	
à M. L'ABBÉ DE . . .	292
L'AMOUR & L'AMITIÉ.	295

# T A B L E.

ÉPITRE DE M. LE COMTE DE S. . . . À MADAME D. . . .	300
VERS DE M. *** De la Campagne.	302
DU MÊME:	306
LE SOMMEIL. MADRIGAL.	ibid.
ODE DE M. *** Pour célébrer la dixieme année de son Mariage.	307
BOUQUET DE M. DEV.. à une Demoiselle de soixante dix ans.	312
LE PHILOSOPHE MILITAIRE.	313
ÉPITAPHE DE M. DE MONTESQUIEU, Par M. DE B . . .	316
VERS A MADEMOISELLE C. . . Pour le jour de Saint Louis sa Fête.	318
ÉPITRE À MADAME D. . . . En son Château.	319
VERS A UNE FLEUR, Présentés à M. . . . Le jour de sa Fête.	327
À DORIS.	329
LES ÂGES DU MUSICIEN.	ibid.
ÉPIGRAMME.	330
LES TORTS À M. DE V. . . . au sujet de sa dispute littéraire touchant SERVET.	331
VERS DU ROI DE P. À V. . .	332
SUR UN CADRAN.	333
À MADAME . . .	ibid.



# T A B L E.

<i>R É P O N S E</i> d'une Dame à un Cavalier, sur une longue Lettre.	ibid.
<i>E P I T A P H E</i> DE M. LE M. DE SAXE.	336
<i>S U R</i> LA MALADIE DE MADAME..	ib.
<i>M A D R I G A L</i> à Madame D . . . .	337
<i>I M P R O M P T U</i> de M. DE V. . . . à son passage en Allemagne.	ibid.
<i>Q U A T R A I N</i> à Madame De . . . .	338
<i>V E R S</i> à Mademoiselle DANGEVILLE.	ibid.
<i>E P I G R A M M E S</i> .	339
<i>V E R S</i> DE M. DE V. . . À M. S. . .	340
<i>V E R S</i> DE M. DE V. . . À M. le Marquis D'ADHEMAR.	341
<i>E P I G R A M M E</i> , A MADAME DE GRAPHIGNY Auteur de Cénie, sur sa fille d'Aristippe.	343
<i>V E R S</i> DE M. DE V. . . à MADAME DU BOCAGE, à son départ pour l'Italie.	344
<i>LE MÊME</i> , à M. la Duchesse de . . Sur une Enigme inexplicable.	345
<i>L E T T R E</i> DE LA MAUPAR, à M. le Comte D. . . . à l'Armée de M. le Maréchal Devillars, le 10 Juin 1703.	346
<i>LE MIROIR</i> . Fable.	348
<i>E P I T R E</i> DE M. DE VOLTAIRE, à Mademoiselle Sallé Danseuse de l'Opéra.	350
<i>E P I T R E</i> .	



<sup>7</sup>  
É P Î T R E

DE M. LE COMTE DE ST. L.

À M. LE PRINCE DE BEAUVAU.



Vivre au sein du Jansenisme ,  
 Cher Prince , je suis condamné ;  
 Dans le vieux Château de Terné ,  
 Je répète mon Catéchisme ,  
 Du Vatican , de Port-Royal  
 J'entends conter les vieilles guerres ;  
 J'entends mettre au rang des Saints Peres ,  
 Nicole , Quesnel & Pascal.  
 J'en lis un peu par courtoisie ;  
 Ces fols pleins de misanthropie ,  
 Souvent ne raisonnent pas mal ;  
 Ils ont eu l'art de bien connoître  
 L'Homme qu'ils ont imaginé ;  
 Mais ils n'ont jamais deviné

Ce qu'il est , ni ce qu'il doit être.  
Plus ingenu , moins orgueilleux ,  
Montagne sans Art , sans système ;  
Cherchant l'Homme dans l'Homme même ,  
Le connoît & le peint bien mieux.  
Adisson veut nous rendre heureux  
Par mille traits ingénieux ,  
Sa morale flatte & reveille ;  
Il inspire quand il instruit ,  
C'est un sage qui nous conduit ,  
C'est un ami qui nous conseille.  
Un vieux Janséniste grondeur  
Dit qu'en détruisant la nature ,  
On fait plaisir à son Auteur ;  
Et qu'on charme le Créateur ,  
En tourmentant la Créature ,  
Du petit nombre des élus ,  
Tous ses ennemis sont exclus ;  
Et ces sauvages Cénobites  
Qui vantent à Dieu leur ennui ,  
Ne voudroient plus vivre pour lui  
S'il étoit mort pour les Jésuites.



Indulgente Société ,

Oh vous Dévots plus raisonnables !

Vertueux sans férocité ,

Le goût polit vos mœurs aimables ;

Vous vous occupez sagement

De l'art de penser & de plaire ,

Aux charmes touchants du Bréviaire ,

Vous entremêlez prudemment

Et du Virgile & du Voltaire :

Vous parlez au nom du Seigneur ,

Et vous n'ennuyez point les hommes ;

Vous nous condamnez sans fureur ,

Vous nous voyez tels que nous sommes.

Je ne veux point pour Directeur ,

Un fol dont la mauvaise humeur

Erige en crime une foiblesse ;

Et veut anéantir mon cœur ,

Pour le conduire à la sagesse.

Je sens , j'ai des goûts , des desirs ;

Dieu les inspire ou les pardonne :

Le triste ennemi des plaisirs

L'est aussi du Dieu qui les donne.

---

*L A S O I R É E.*

**L**E Soleil finit sa carrière ,  
Le tems conduît son char ardent ;  
Et dans des torrens de lumière ,  
Le précipite à l'Occident.

Sur les nuages qu'il colore ,  
Quelque tems il se reproduit ;  
Dans les flots azurés qu'il dore ,  
Il ranime le jour qui fuit.

La vapeur humide & fluide  
Que rassemble un jour temperé ,  
Va bientôt de la terre aride  
Rafranchir le sein alteré.

Des Roses qu'il a ranimées ,  
Zephire embellit les couleurs ,  
Et de ses ailes parfumées  
Répand les plus douces odeurs.

Dans le lointain j'ai vu Lisette ,  
Elle ramene son Troupeau ;  
Accourons vite à sa Houlette  
Attacher un ruban nouveau.

Que d'une Guirlande nouvelle  
Ma main couronne ses cheveux;  
Et qu'elle lise dans mes yeux  
Le plaisir de la voir si belle.

Mais les oiseaux par leurs concerts,  
Cessent de troubler le silence;  
L'ombre descend, la nuit s'avance,  
En planant sur les champs déserts.

Déjà sur ses ailes légères,  
Morphée amène le repos;  
Dieu puissant suspend les travaux,  
Endors les Epoux & les meres;  
Mais ne verse point tes Pavôts  
Sur les yeux des jeunes Bergeres.

De la nuit l'astre radieux  
Effleure l'onde qu'il éclaire;  
Et sur l'océan ténébreux  
Fait jouer sa foible lumière.

Les rayons du globe argenté  
Tombent en pénétrant les ondes;  
La nuit fait tord à la beauté,  
Le grand jour à la liberté :

Les feux pâles, les clartés sombres  
Sont les jours de la volupté.

Du Rossignol la voix brillante  
Eleve ses sons enchanteurs,  
Au sein du plaisir, il le chante.

Tandis que ses accens flatteurs  
Charment mon ame impatiente,  
Echappée au regard jaloux  
Lisette arrive au rendez-vous.

D'un feu plus doux ses yeux s'animent,  
Les miens annoncent mes desirs :  
Nos regards confondus expriment  
L'espoir & le gout des plaisirs.

Aimable fils de Cithérée,  
De l'Ivresse de nos esprits  
Tu ne peux augmenter le prix,  
Qu'en ajoutant à sa durée.

De ce délicieux moment  
Fixe le passage insensible ;  
Que dans sa course imperceptible,  
Le temps coule plus lentement,  
Dans les fougues du plaisir même ,

Que sans cesse le sentiment  
Ranime mon bonheur suprême.

Que dans les bras de ce que j'aime,  
Je passe de l'emportement  
A ce calme doux & charmant  
Où l'ame après la jouissance ,  
Sans tumulte , mais sans langueur ;  
Dans un voluptueux silence ,  
Se rend compte de son bonheur.

Mais la mollesse où tu nous plonge ,  
Sommeil , interrompt nos desirs ;  
Dans tes tableaux vrais que tes songes  
Nous retracent tous nos plaisirs.

Puisse-je au moins , dans ton Empire  
Près de Lisette soupirer ,  
La voir dans mes bras , l'admirer ;  
Et m'éveiller pour le lui dire.





## VERS D'UN CORDELIER,

*Adressés à une DEMOISELLE, en lui envoyant  
une Toilette de bois de Ste. Lucie.*

**M**Algré la haire & le cilice  
Et le cordon dont je suis ceint,  
Je sens sous l'habit de Novice,  
Qu'il est plus aisé, Cleonice,  
D'être Martyr, que d'être Saint.

Au fond de ma sombre Cellule,  
Mon cœur rebelle à S. François,  
Brise ses fers, s'échappe; & brûle  
De se ranger sous d'autres Loix.

Pour calmer la langueur secrète  
Qui me consume nuit & jour;  
Mes mains ont poli la Toilette,  
Premier hommage qu'à l'amour  
Offre un timide Anachorette.

Je vous aime quand le Soleil  
Sort du sein orageux de l'onde;  
Je vous aime quand moins vermeil,

Il fait place à la nuit profonde :  
 Je ne dis rien de mon sommeil,  
 On fait bien que les gens du monde  
 N'en connoissent point de pareil.

---

## V E R S

*Adressés à une DEMOISELLE, sous le nom  
 de Themire, sur une rose.*

**T**ENDRE fruit des pleurs de l'aurore,  
 Objet des baisers du Zéphir ;  
 Reine de l'Empire de Flore ,  
 Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas ! diffère encore ;  
 Diffère un moment à t'ouvrir ;  
 L'instant qui doit te faire éclore,  
 Est celui qui doit te flétrir.

Themire est une fleur nouvelle  
 Qui doit subir la même loi ;  
 Rose, tu dois briller comme elle ,  
 Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse ,

Viens la parer de tes couleurs ;

Tu dois être la plus heureuse ,

Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Themire ;

Qu'il soit ton thrône & ton tombeau :

Jaloux de ton sort , je n'aspire

Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras, quelque jour , peut-être ,

L'azile où tu dois pénétrer ,

Un soupir t'y fera renaitre ,

Si Themire peut soupirer.

L'amour aura soin de t'instruire

Du côté que tu dois pancher ,

Éclate à nos yeux sans leur nuire ,

Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence

D'y venir troubler mon repos ,

Emporte avec toi ma vengeance ;

Garde une épine à mes rivaux.





---

*LE SOLDAT RÉFORMÉ.*

**L** As des fatigues de la guerre  
Et du commerce des Héros ,  
Je prends bien ma part du repos  
Que Louis accorde à la Terre.  
Dans la foule de nos Guerriers ,  
Soldat obscurément utile ,  
Je ne partageois les lauriers  
Ni de Saxe ni de Belle-Isle.  
J'essuyois les récits mortels ,  
Et les airs tristement capables  
De nos Lieutenans Colonels ;  
De mille plaisants détestables  
J'admirois les fades bons mots ;  
Victime des Rois & des sots  
Je m'ennuyois pour la Patrie.  
Mais c'en est fait, Mars en furie  
Ne tonne plus sur nos remparts ,  
Nous replions nos étendars ;  
Et jusqu'aux plaines de Hongrie  
Louis a fait fuir les Hussards.

Au Dieu des talens & des arts ,  
J'offre les instans de ma vie ;  
Ne crois pas qu'à nos beaux esprits  
Je veuille disputer la gloire :  
Je ne veux vaincre que Philis ,  
Et ne chanter que ma victoire.

---

*P Y G M A L I O N .*

**E** LEVE d'Apollon & favori des Belles ,  
Entre les arts & les amours ,  
L'heureux Pigmalion partageoit ses beaux jours ,  
Comblé d'honneurs nouveaux & de faveurs nou-  
velles ,  
Sous son ciseau voluptueux ,  
Une Venus venoit d'éclorre :  
Celle qu'à Paphos on adore ,  
Peut-être des humains méritoit moins les vœux ;  
L'Artiste, en la formant , se rappelloit l'image  
Des beautés qui l'avoient charmé ;  
Ce que son cœur avoit aimé ,  
Il l'exprimoit dans son ouvrage :

Mon art, dit-il, a rassemblé  
Des trésors qu'en cent lieux l'amour voulut répandre ;  
Que leur accord me plaît ! & que j'ai bien sçu rendre  
La jambe de Doris & la gorge d'Eglé !  
J'adorois dans Philis cette taille légère ;  
Que j'exprime avec vérité  
Toutes les graces de Glycere !  
Jamais fixé , toujours flatté ,  
Sur les moindres détails il promene la vue ,  
L'amour propre & la volupté  
Le ramenant sans cesse aux pieds de la statue.  
En vain , pour s'occuper d'un ouvrage nouveau ,  
Il voudroit s'éloigner de l'objet qui l'enchanté ;  
Il s'excite au travail , mais sa main languissante  
S'arrête , tombe , & laisse échaper son ciseau.  
Il quitte la statue , & revient auprès d'elle ,  
Il la revoit , elle est encore plus belle.  
Si ce marbre , dit-il , pouvoit être animé ,  
Qu'avec plaisir je lui rendrois hommage ;  
Je l'instruirois à faire usage  
D'un cœur qui n'auroit point aimé :  
Il faut aimer , il m'aimerait peut-être ,

Il devoit son bonheur à mon art , à mes feux ;  
Avec l'art d'en jouir , il me devoit son Être :  
Il ignoreroit tout , mais son cœur & mes yeux  
Lui feroient bien-tôt tout connoître.

Amour , sur ce marbre enchanteur  
Répands la flamme la plus pure ;  
D'une Beauté nouvelle enrichis la nature ,  
À tant d'attraits tu dois un cœur.

Il embrasse , à ces mots , le marbre qu'il adore ,  
Il croit avoir senti de foibles mouvemens ;  
Il frémit , il hésite , il voit , il doute encore :  
Une timide joie agit sur tous ses sens.  
Il a vu palpiter une gorge naissante ,  
De transports plus fougueux cet objet le remplit ;  
Il y porte une main tremblante ,  
Sous ses doigts étonnés , le marbre s'amollit :  
Il cole sur sa bouche une bouche enflammée ;  
Elle répond , dit-il , à mon emportement.  
Par le plaisir la statue animée ,  
Ouvre les yeux , & voit le jour & son Amant ,  
Elle éprouve , sans le connoître ,  
Une aveugle félicité :

Son cœur naissant est emporté  
Par le bonheur d'aimer & d'être :  
Son ame est sans idée , & n'a que des desirs ,  
Ses premiers sentimens ont été des plaisirs.  
Par une caresse nouvelle ,  
À chaque instant elle essayoit ses sens ;  
Et ses plus simples mouvemens  
Sont des faveurs pour lui , sont des plaisirs pour elle ;  
Ah ! c'en est fait , dit - il , mon cœur content des  
Dieux ,  
N'a rien à demander à leur bonté suprême :  
Charmes que j'ai formés , qu'anima l'amour même ,  
Le Ciel a comblé tous mes vœux ,  
Vous vivez , vous m'aimez , & j'aime.

---

## É C L O G U E.

**S**UR la fin d'un beau jour , une jeune Bergère ,  
Plus tard que de coutume ayant quitté sa mere ;  
Pressoit les pas tardifs de son nombreux troupeau  
Vers un bocage épais , éloigné du hameau.  
L'heure d'un rendez-vous , malgré ses soins , passée ,  
S'offroit incessamment à sa triste pensée :



Elle arrive, mais Ciel, quels furent ses soucis !  
De parcourir ces lieux , sans y trouver Tircis :  
Dans son impatience en vain elle l'appelle ,  
Écho seule répond à la voix de la Belle.  
Mille soupçons confus allument son courroux ,  
Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.  
Tircis ne m'aime point, le perfide, dit-elle ,  
Ne peut en même temps être heureux & fidele ;  
Une Bergère amante est pour lui sans appas ;  
Sans doute il m'aimeroit , si je ne l'aimois pas.  
On me l'avoit bien dit, avant de le connoître  
Traitez bien un Amant, il cessera de l'être ;  
L'amour ne peut durer qu'autant que les desirs ,  
Il naît dans l'espérance , il meurt par les plaisirs.  
Aussi quand il me tint un amoureux langage ,  
Quoiqu'en secret mon cœur approuvât son hom-  
mage ,  
Le Soleil quatre fois fit mûrir nos moissons ,  
Avant que je parusse écouter ses chansons.  
En lui cachant l'ardeur qui dévorait mon ame ,  
Que n'ai-je point souffert pour éprouver sa flamme ?  
Par combien de tourmens n'ai-je point acheté

Le chimérique honneur d'aimer en sûreté ;  
Cruelle à mon Berger , & cruelle à moi-même ,  
Je ne lui laissai voir qu'une rigueur extrême.  
Mais un jour , jour fatal au repos de mon cœur ,  
Tircis trop tendrement me peignit son ardeur.  
Jusques à quand , dit-il , je m'en souviens encore ,  
Serez-vous insensible au feu qui me dévore ;  
Malgré votre beauté, craindriez-vous un jour ,  
De me voir à quelqu'autre immoler votre amour.  
Ah, grands Dieux ! si je vis sans aimer ma Bergère  
Que ma flûte , ma voix , mes vers cessent de plaire :  
Qu'on me voye étouffer les oiseaux que j'instruis ;  
Que mes prés soient sans fleurs , & mes vergers sans  
fruits ;

Que mes tendres brebis , & mes bœufs superbes  
S'empoisonnent du suc des plus mortelles herbes :  
Que je les abandonne à la fureur des loups ,  
Et que je sois moi-même en proie à leur courroux :  
J'en jure par les Dieux , ou plutôt par vous-même ,  
Phylis , l'amour vous rend ma Déesse suprême :  
L'ardeur que j'ai pour vous ne finira jamais ,  
Croyez-en mon amour , mes sermens , vos attraits :

Son trouble , sa langueur , son regard , son silence ,  
Tout m'assûroit alors de sa persévérance ;  
Je ne pus résister à des coups si puissans ,  
Un désordre inconnu s'empara de mes sens ;  
Presque sans le vouloir , éperdue , inquiète ,  
À mon perfide Amant j'avouai ma défaite.  
Je vous aime , lui dis-je , heureuse si mon cœur  
Peut attendre de vous une éternelle ardeur :  
À n'aimer rien que vous , cher Tircis je m'engage  
Que de mon tendre amour cet Agneau soit le gage ;  
Il croîtra , que nos feux croissent ainsi que lui ,  
Pussions-nous nous aimer encor plus qu'aujourd'hui.  
Qu'après un tel aveu notre entretien fut tendre !  
Oiseaux vous le savez , vous seul putes l'entendre :  
Tout ce que sent un cœur par l'amour animé ,  
Dans cet heureux instant fut par nous exprimé.  
À peine eus-je livré mon cœur à ses desirs ,  
Que la nuit vint troubler nos innocents plaisirs ;  
Malgré nous , il fallut nous soustraire à leurs charmes ,  
Tircis fut accablé , je répandis des larmes ;  
Et pour nous séparer , en nous serrant la main ,  
Nous ne pumes tous deux prononcer qu'à demain.



Depuis cet heureux jour, dans cette solitude  
Il me prévient toujours avec exactitude ;  
Mais hélas ! aujourd'hui je l'attends vainement ,  
L'ingrat n'a plus pour moi les mêmes sentimens ;  
Sans doute le Perfide , auprès de quelque Belle ,  
Se fait de mes chagrins un mérite auprès d'elle ;  
Et pour la flatter mieux , méprisant ma beauté ,  
L'infidèle se rit de ma crédulité.  
Dieux, sur la foi desquels j'ai perdu l'innocence ;  
De mon perfide Amant daignez tirer vengeance.  
Elle achevoit ces mots quand Tircis accourut ,  
À l'aspect du Berger son courroux disparut :  
Eh quoi donc , lui dit-elle , avec un regard tendre ;  
Depuis quand un Amant se fait-il tant attendre ?  
Bergère , reprit - il , calmez votre courroux ,  
J'étois sur ces gazons deux heures avant vous :  
Vous arriviez enfin , mais disgrâce imprévue ,  
Un loup au même instant s'est offert à ma vue ,  
Il entraînoit, grands Dieux , quelle allarme pour moi !  
Cet agneau si chéri gage de votre foi.  
Ah Ciel pour mon amour quelle funeste présage !  
Ai-je dit , mais cruel je méprise ta rage ;  
Quoique je sois ici sans houlette , sans chien ,

Tu sentiras bientôt qu'un Amant ne craint rien.  
 Enfin jusqu'en son fort , la bête poursuivie ,  
 A perdu sous mes coups sa proie avec la vie ;  
 J'ai vengé par sa mort nos plaisirs différés ,  
 Pouvois-je moins punir qui nous a séparés.  
 La Bergère , à ces mots , lui raconta ses craintes ;  
 Le fidèle Tircis lui fit ses douces plaintes :  
 Philis d'un air confus , approuvant ses raisons ;  
 Par de nouveaux sermens expia ses soupçons.

---

Λ  
 É P I T R E

DE M. L'ABBE' DE C.

*A MADAME LA COMTESSE DE STAAL  
 DE LAUNAY.*

**L**AUNAY qui souverainement  
 Possèdes le talent de plaire ,  
 Qui fait de tes défauts te faire un agrément ,  
 Et des plaisirs du changement  
 Jouir sans paroître légère ,  
 Même aux yeux d'un fidèle Amant ;  
 Coquette , libertine , & peut-être friponne ;

Quelques noms odieux qu'en ces vers je te donne,  
Je sens, dans le moment que l'on doit t'abhorrer ,  
Que mon cœur hormis toi ne trouve rien d'aimable ;

Et par un charme inconcevable ,  
Avec ce qui rendroit une autre abominable ;  
Tu trouves le moyen de te faire adorer.  
Que ne te dois-je point , sans toi dans l'indolence  
Couloient mes derniers jours à l'ennui destinés,  
Par la nature condamnés  
Aux langueurs de l'indifférence.

Toi seule ranimant par d'inconnus efforts ,  
D'une machine presque usée  
Les mouvemens & les ressorts ;  
As fait renaître encor dans une ame glacée ,  
Les fureurs de l'amour & mes premiers transports.  
Mais que n'ai-je point fait pour vaincre ma tendresse,  
Et combattre un penchant qui n'est plus de saison ?  
Il n'en étoit plus temps , & déjà ton adresse  
M'avoit fait avaler ce funeste poison  
Que tu fais préparer avec délicatesse ;  
Et j'étois hors d'état d'écouter la raison ,  
Quand elle m'a voulu reprocher ma foiblesse.

Comment te résister ? même avant de te voir ,  
D'un penchant inconnu j'ai senti le pouvoir ;  
Je louois ton esprit , avant de te connoître :

Ta seule réputation  
Formoit l'intelligence & l'inclination

Qu'une aveugle prévention ,  
Sans m'en appercevoir , malgré moi faisoit naître.  
Je te cherchois par-tout ; quand tu vins à paroître  
Un charme plus puissant cent fois que la beauté ,  
Forma les nœuds secrets tout-à-coup d'une chaîne ;

Si forte en sa légèreté ,

Que je sacrifiai sans peine

À ce doux penchant qui m'entraîne ,

Mon repos & ma liberté.

Qui jamais comme toi , des charmes de l'esprit

Fit sentir toute la puissance ?

De tout ce que l'Etude apprit ,

Il semble que tu veu affecter l'ignorance ;

Et fais avec discernement ,

D'un esprit cultivé ménager l'abondance ;

Le tout avec tant d'agrément ,

Qu'à la plus abstraite science

Tu conserves tout l'enjouement  
De la plus simple connoissance.  
Sur tes moindres discours l'imagination  
Jette des fleurs avec largesse,  
Sans rien ôter à la justesse  
Du charme de l'invention.  
Ce brillant de l'esprit, sur toute ta personne  
Répand cet agrément qu'on ne peut exprimer ;  
Ces grâces que nature donne,  
Et qui se font sentir à qui te fait aimer.  
N'étoit-ce point assez ? un son de voix flatteur  
Portoit à tout moment dans mon ame embrasée,  
D'une délicate pensée  
La douce illusion & le tour enchanteur.  
Jours serains , jours heureux , qu'êtes-vous devenus ?  
Où jadis plus d'une conquête,  
De mirthe & de laurier vint couronner ma tête :  
Jeunesse des plaisirs, beaux jours vous n'êtes plus ;  
Et déjà l'âge qui s'avance ,  
D'un amour mutuel me ravit l'espérance.  
Dans cette juste défiance ,  
Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur ;



Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de te plaire,  
 Du plaisir d'être aimé la douceur étrangere ;  
 Au seul plaisir d'aimer j'abandonnai mon cœur,  
 Je te parlai d'amour, tu te plus à m'entendre ;  
 Les jours étoient trop courts pour nos doux entretiens ;  
 Et je connois peu de vrais biens  
 Dont on puisse jamais attendre  
 Le plaisir que me fit la fausseté du mien.  
 Heureux à qui le Ciel donne un cœur assez tendre,  
 Pour pouvoir aisément comprendre  
 D'un amour malheureux quel étoit le bonheur ;  
 Tel que je crois qu'il devoit rendre  
 Les plus heureux Amans jaloux de mon erreur.

---

### L'ALLÉE DE SYLVIE.

**Q**U'à m'égarer dans ces Bocages,  
 Mon cœur goute de voluptés !  
 Que je me plais sous ses ombrages !  
 Que j'aime ces flots argentés !  
 Douce & charmante rêverie ,  
 Solitude aimable & chérie  
 Puissiez-vous toujours me charmer ;



De ma triste & lente carrière  
Rien n'adouciroit la misère,  
Si je cessois de vous aimer.  
Fuyez de cet heureux azile,  
Fuyez de mon ame tranquille,  
Vains & tumultueux projets;  
Vous pouvez promettre sans cesse,  
Et le bonheur & la sagesse;  
Mais vous ne les donnez jamais.  
Quoi, l'homme ne pourra-t-il vivre,  
A moins que son cœur ne se livre  
Aux soins d'un douteux avenir?  
Et si le temps coule si vite,  
Au lieu de retarder sa fuite;  
Faut-il encor la prévenir?  
Oh qu'avec moins de prévoyance,  
La vertu, la simple innocence  
Font des heureux à peu de frais!  
Si peu de bien suffit au sage,  
Qu'avec le plus léger partage,  
Tous ses desirs sont satisfaits:  
Tant de soins, tant de vigilance

Sont moins des fruits de la prudence ,  
Que des fruits de l'ambition.

L'homme content du nécessaire ,  
Craint peu la fortune contraire ,  
Quand son cœur est sans passions:  
Passions sources de délices ,  
Passions sources de supplice ,  
Cruels tyrans, doux séducteurs ;  
Sans vos fureurs impétueuses ,  
Sans vos amorces dangereuses ,  
La paix seroit dans tous les cœurs.

Malheur au mortel méprisable ,  
Qui dans son ame insatiable  
Nourrit l'ardente soif de l'or :  
Du honteux penchant qui l'entraîne  
Qu'il puisse rencontrer la peine  
Au fond même de son trésor.

Malheur à l'ame ambitieuse  
De qui l'insolence odieuse  
Veut asservir tous les humains  
A ses Rivaux toujours en bute  
Puisse-t-il voir venir sa chute

Du propre ouvrage de ses mains.

Malheur à tout homme farouche ,  
A tout mortel que rien ne touche  
Que sa propre félicité :  
Qu'il éprouve dans sa misère ,  
De la part de son propre Frere  
La même insensibilité,

Sans doute un cœur né pour le crime  
Est fait pour être la victime  
De ces affreuses passions :  
Mais jamais du Ciel condamnée ,  
On ne vit une ame bien née  
Céder à leurs séductions.

Il en est de plus dangereuses ,  
De qui les amorces flatteuses  
Déguisent bien mieux le poison ;  
Et qui toujours, dans un cœur tendre ,  
Commencent à se faire entendre ,  
En faisant taire la raison.

Mais du moins leurs leçons charmantes  
N'imposent que d'aimables Loix ;  
La haine & ses fureurs sanglantes

S'endorment à leur douce voix.

Des sentimens si légitimes

Seront-ils toujours combattus ?

Nous les mettons au rang des crimes ,

Ils devoient être des vertus.

Pourquoi de ces penchans aimables ,

Le Ciel nous fait-il un tourment ?

Il en est tant de plus coupables ,

Qu'il traite moins sévèrement.

O discours trop rempli de charmes ,

Est-ce à moi de vous écouter ?

Je fais avec mes propres armes ,

Les maux que je veux éviter.

Une langueur enchanteresse

Me poursuit jusqu'en ce séjour ;

J'y veux moraliser sans cesse ,

Et toujours je songe à l'amour.

Je sens qu'une ame plus tranquille ,

Plus exempte de tendres soins ,

Plus libre en ce charmant azile

Philosopheroit un peu moins :

Ainsi du feu qui me dévore ,

Tout sert à fomentier l'ardeur ;  
Hélas ! n'est-il pas temps encore  
Que la paix regne dans mon cœur ?  
Déjà de mon septième lustre  
Je vois le terme s'approcher ;  
Déjà la jeunesse & son lustre  
Chez moi commence à s'effacer.  
La triste & sévère sagesse  
Fera bientôt fuir les amours ;  
Bientôt la pesante vieillesse  
Va succéder à mes beaux jours.  
Alors les ennuis de la vie  
Chassant l'aimable volupté,  
On verra la Philosophie  
Naître de la nécessité.  
On me verra par jalousie  
Prêcher mes caduques vertus ;  
Et souvent blâmer par envie  
Les plaisirs que je n'aurai plus.  
Mais malgré les glaces de l'âge,  
Raison, malgré ton vain effort ;  
Le sage a souvent fait naufrage,



Quand il a crû toucher au Port.  
O sagesse ! ô belle chimere !  
Douce illusion de nos cœurs ,  
C'est sous ton divin caractère  
Que nous encensons nos erreurs ;  
Chaque homme t'habille à sa mode.  
Sous le masque le plus commode  
A leur propre tranquillité ,  
Ils déguisent tous leur foiblesse ;  
Et donnent le nom de sagesse  
Au penchant qu'ils ont adopté.  
Tel , chez la jeunesse étourdie ,  
Le vice instruit par la folie ,  
Et d'un faux titre revêtu ;  
Sous le nom de Philosophie ,  
Tend des pieges à la vertu.  
Tel , dans une route contraire ,  
On voit le fanatique austere  
En guerre avec tous ses desirs ;  
Peignant Dieu toujours en colere ,  
Et ne s'attachant pour lui plaire ,  
Qu'à fuir la joie & les plaisirs.

Ah ! s'il existoit un vrai sage ,  
Que différent en son langage ,  
Et plus différent dans ses mœurs ;  
Ennemi des vils séducteurs ;  
D'une sagesse plus aimable ,  
D'une vertu plus sociable ,  
Il joindroit le juste milieu  
A cet hommage pur & tendre  
Que tous les cœurs auroient dû rendre  
Aux grandeurs aux bienfaits de Dieu.

---

## O D E

*SUR LE JUGEMENT DERNIER.*

**Q**'Jel spectacle se découvre  
A mes timides regards ?  
La voûte céleste s'ouvre ,  
Qu'entends-je de toute part ?  
Les vents sifflent , les mers grondent ,  
Les élémens se confondent  
Par des mouvemens divers ;  
Et brisant enfin leurs digues ,  
Font une funeste ligue

Pour détruire l'Univers.

Le pere du jour expire ;  
L'horreur , le trouble , la nuit  
Etablissent leur empire ;  
La Lune s'éclipse & fuit :  
Les feux du Ciel se consomment ,  
Et des feux nouveaux s'allument  
Dont la lugubre clarté  
Est le terrible présage  
De cet instant qui partage  
Le temps & l'éternité.

Un son égal au tonnerre  
Anime l'airain fatal  
Qui donne à toute la terre  
Le redoutable signal.  
A cette voix menaçante ,  
La mort même obéissante ,  
Ouvre son avare sein ;  
Et je vois pour tout le monde  
D'une poussiere féconde  
Renaître le Genre-humain.

Parmi cet immense nombre

D'hommes

D'hommes tremblans éperdus ,  
Regne une tristesse sombre ,  
Tous les rangs sont confondus :  
Déchus de leurs avantages ,  
Les Rois , les Héros , les Sages  
Reconnoissent aujourd'hui ,  
Qu'esclaves du même Maître ,  
Au moment qu'il veut paroître ,  
Tout s'éclipse devant lui.

Pour annoncer sa venue ,  
Le Ciel s'embrase d'éclairs ;  
Je l'apperçois sur la nue ,  
Assis au milieu des airs ;  
La sainteté le couronne ,  
La majesté l'environne ,  
La foudre part de ses yeux ,  
Et sur son front , la justice  
Menace d'un prompt supplice  
Les mortels audacieux.

Quels effroyables symptômes  
Cause ce nouveau Soleil ,  
En détruisant les fantômes

Produits par un long sommeil.

Saisi d'une peur soudaine,

Le Juste se croît à peine ,

À couvert de son courroux ;

Et l'on entend les coupables ,

Pousser ces cris lamentables ,

Montagnes tombez sur nous.

Moins troublés sont des Rébelles ,

Sous le glaive de Themis ,

De leurs fureurs criminelles

Prêts à recevoir le prix :

Moins effrayés sont sur l'onde ,

Ceux dont tout l'espoir se fonde

Sur d'inutiles efforts ;

Quand sous leurs pieds , sur leur tête ,

Les flots , les feux , la tempête

Leur présentent mille morts.

Un livre affreux se déplie ,

Où par des traits éclatans ,

Le doigt du Seigneur publie

L'histoire de tous les temps :

En vain l'heureux artifice



Avoit su peindre le vice  
Des couleurs de la vertu ;  
La vérité souveraine  
Détruit l'apparence vaine  
Dont il étoit revêtu.

Sévère Juge , & bon Père ;  
Dieu sépare sans retour  
Les objets de sa colère  
Des objets de son amour :  
Son implacable vengeance ,  
Et sa divine clémence ,  
Rendent par un juste accord ,  
L'Arrêt de mort ou de vie  
Qui du Saint & de l'impie ,  
Fixe pour jamais le sort.

Il commande , & les abîmés  
À sa parole s'ouvrant ,  
Engloutissent les victimes  
Qu'il livre au feu dévorant :  
Et du séjour de la joye ,  
Lui-même traçant la voye ;  
Les Elus vont triomphans ,

Jouer du riche héritage  
Qu'il a promis en partage  
À ses fidèles enfans.

---

LA SOLITUDE LITTERAIRE,  
O D E  
AU GRAND ROUSSEAU.

**P**AISIBLES lieux , séjour champêtre ,  
Azile de la liberté ,  
Une autre saison va renaître ;  
Je touche à ma captivité :  
Esclave de la multitude ,  
À peine de ma solitude  
Ai-je goûté les agrémens ;  
Bientôt le retour de Borée ,  
D'un loisir de peu de durée  
M'annonce les derniers momens.

Des Amphions & des Orphées ,  
Je tentois ici les accords ;  
J'offrois mes vœux aux doctes Fées ,  
Elles secundoient mes efforts.  
Beaux lieux qui futes mon Parnasse ,

Bosquets où le Rival d'Horace  
 M'apprit à fronder les Cotins ,  
 Je vous fuis & je vous desiré.  
 Hélas ! quoiqu'un sage aît pu dire ,  
 Nos goûts ne font pas nos destins ;  
 Depuis le siècle de Pandore ,  
 Je parcours en vain tous les temps ;  
 Nul siècle n'a produit encore ,  
 L'histoire des mortels contens.  
 Inquiet au sein de l'aisance ,  
 Le plus heureux en apparence ,  
 Soupire pour le sort d'autrui ;  
 Les temps n'ont point changé la scène ,  
 Horace peignoit à Mecene  
 Ce que nous voyons aujourd'hui.

Que Socrate au Dieu des richesses  
 Refuse l'honneur des Autels ;  
 Du Dieu les perfides promesses  
 Séduiront toujours les mortels.  
 Que Jupiter dans sa colère ,  
 Sur l'un & sur l'autre hémisphère  
 Lance la foudre & les éclairs ;

Le Ciel & Neptune en furie  
Verront notre audace aguerrie  
Triompher des vents & des mers.

Qui nous rendra ce premier âge,  
Où l'homme ennemi des excès,  
Ignoroit le triste avantage  
De nos chimériques succès :  
Heureux jours où son innocence  
Étoit son unique science ;  
Où les vertus étoient ses mœurs ;  
Âge d'or , où l'aimable Astrée ,  
De tous les Peuples adorée ,  
N'avoit pour Temples que des cœurs.

C'est dans votre immortel empire  
Qu'on peut les retrouver encor ,  
Muses , c'est chez vous qu'on respire  
L'innocence de l'âge d'or :  
Je n'y découvre que des charmes ,  
Je n'y vois point couler ces larmes  
Que l'ambition fait verser :  
Délicieuse solitude ,  
Tranquilles jours , paisible étude ,

Quel bien peut donc vous remplacer ?

Regnez , ô Muses favorables ,

Vous seules méritez nos vœux ;

Quels autres biens sont desirables ,

Vous seules nous rendez heureux.

La fortune aveugle Déesse ,

Ou nous rebute , ou nous caresse ,

Sans discernement & sans choix ;

Osons mépriser son caprice ,

Que craint-on de son injustice ,

Quand on est soumis à vos loix.

Bias guidé par vos maximes ,

Efface en foulant l'or aux pieds ,

Ces prétendus Héros sublimes

Que l'erreur a déifié.

Il brave dans son indigence ,

Le fier mortel dont l'opulence

N'a que le vice pour appui ;

Et méprisant un bien fragile ,

Il s'assûre un destin tranquille ;

Cresus est moins riche que lui.

Ovide , loin des bords du tibre ,



Habite un séjour odieux ;  
Perd-il , en cessant d'être libre ,  
Ce qui le rendoit cher aux Dieux ?  
On l'exile en un lieu sauvage ,  
Vous le suivez sur ce rivage ,  
Les graces viennent le servir ;  
Vos chants temperent sa tristesse ,  
Votre amour étoit sa richesse ,  
Auguste ne peut la ravir.

Au fond d'une prison obscure ,  
Un autre courbé sous les fers ,  
Opposé aux cris de la nature ,  
Sa Philosophie & ses Vers ;  
Consolé par votre présence ,  
Il gémit sans impatience ,  
Ses yeux se refusent aux pleurs ;  
Tel qu'il fut aux jours de sa gloire ,  
Tel nous le retrace l'histoire ;  
En nous exposant ses malheurs.

Banni des rives de la Seine ,  
Le plus cher de vos nourrissons ,  
Succombe aux efforts de la haine ;

Il meurt victime des soupçons.

Compagnes de sa vie errante ,

Vous plaignez sa veine innocente ;

Vous ranimez ses heureux tons ,

Vous dictez les vers qu'il soupire ;

Et quand loin de nous il expire ,

C'est vous-mêmes que nous pleurons.

Muses , écartons ces images ,

Cherchons de plus douces couleurs ;

Du sort oublions les outrages ,

Et changeons les ciprés en fleurs,

Tel dans la route fortunée

Que lui traça la destinée ,

Ne connut de momens plus doux

Que ceux du loisir solitaire ,

Où dans un exil volontaire ,

Il ne s'occupa que de vous.

Nymphes du Tarn & de la Somme ,

Quel charme fixe sur vos bords ,

Deux Chantres dont la Grèce & Rome

Auroient envié les accords.

Loin de Paris qui les regrette ,

L'écho tous les jours leur répète  
Qu'ils y tiendroient le premier rang ;  
Les douceurs de la solitude ,  
L'amour d'une paisible étude  
Arrêtent Gresset & Lefranc.

Ainsi , loin du bruit de la Ville ,  
Sous le hêtre & sous le tilleul ,  
Despreaux cherchoit un azile ,  
Dans la solitude d'Auteuil :  
Alors moins sensible à la gloire  
D'écrire la pompeuse histoire  
Du plus grand Roi de l'Univers ;  
Qu'à ces momens où sous l'ombrage ,  
Les Muses recevoient l'hommage  
De son loisir & de ses Vers.

Ainsi , d'une carrière illustre  
Fontenelle égayant le cours ,  
Au milieu du vingtième lustre  
Les cultive , & leur plaît toujours.  
Heureux mortel qui sur ses traces  
Captiva les ris & les graces ;  
Et qui le même en tous les temps ,

Vainqueur de l'envie & de l'âge ,  
Conserve encore tout l'avantage  
Dont il jouit dans son Printemps,  
Ne peut-on , savantes Déesſes ,  
Prétendre à de moindres faveurs ?  
Et pour mériter vos careſſes ,  
Faut-il égaler ces Auteurs ?  
Je vous offre une ardeur diſcrete ,  
Les talens forment le Poëte ,  
Le goût ſuffit à l'Amateur :  
Loin de moi tout vœu téméraire ;  
Si j'oſe aspirer à vous plaire ,  
C'eſt ſous le nom de Spectateur.

Mais quel bruit tout-à-coup s'excite ,  
La terre s'ouvre ſous mes pas ,  
J'apperçois les bords du Cocyte ;  
Muſes . . . . . ne m'abandonnez pas.  
Où ſuis-je . . . . . déjà dans la barque ,  
Le Nocher du ſombre Monarque  
M'a donné paſſage aux enfers ;  
Et loin de la rive embrasée ,  
Je me trouve dans l'Elifée ,

Sous des peupliers toujours verts,

Disparoissèz , horreurs secretes ,  
Je recouvre ma liberté ,

Au brillant séjour des Poètes ,

Terpsicore m'a transporté.

Est-ce ici l'antique Parnasse ?

Pendare , Anacreon , Horace ,

Y dictent les loix d'Apollon ;

Les fleurs à l'envi savent naître ,

Tout parle , tout me fait connoître

Les Heros du sacré vallon.

Que ne puis-je , avec de tels guides ,  
Parcourir ces riches sentiers ?

Fameux vainqueur des Hesperides ,

Je n'envierois point tes lauriers.

Ciel , comblés-vous mon espérance ?

Oui c'est Horace qui s'avance ,

Mortel on exauce tes vœux ;

Prends ces fleurs , j'en fis l'assemblage ,

Conserve ce précieux gage ;

Et jouis du bienfait des Dieux.

Quel charme , quelle aimable yvresse



Enchante mes sens étonnés ,  
Fertiles rives du Permesse ,  
Double Mont , Coteaux fortunés ,  
Vos fleurs . . . mais où fuit ce beau songe ,  
Séduisante erreur , doux mensonge ,  
Hélas ! je vous rappelle envain :  
Dans ma solitude champêtre ,  
Je me reveille sous un hêtre ,  
Au lieu de fleurs , un livre en main.

Rousseau tes immortels Ouvrages  
Forment ce trésor précieux ,  
Je touchois tes riantes pages  
Dans ce songe mystérieux ;  
J'y trouve les fleurs du Parnasse ,  
Les talens réunis d'Horace ,  
De Pindare & d'Anacreon :  
J'y vois ce que peut l'harmonie ,  
Quand l'art obéit au génie ;  
Et le génie à la raison.



## A M. DE S. AGNAN,

*Lors de son départ pour Rome.*

Jadis l'austère honneur & la noble franchise  
Regnoient au bord du Tibre, & donnoient seuls  
la Loi :

Vous partés, bien pourvu de telle marchandise ;  
Mais aujourd'hui dans Rome, elle est de bas aloi :  
Vous n'y verrez, Seigneur, ni Catons, ni Fabrices ;  
Vous méritez pourtant de traiter avec eux ;

La politique & l'artifice

Sont les vertus de leurs Neveux :

Dans ce dédale tortueux

De leur oblique ministère,

Un péloton vous est-il nécessaire ?

Non sans doute, votre œil subtil

Suffit pour vous servir de guide :

Qu'importe ? l'amitié timide ;

A tout hazard, vous présente ce fil,

Ses chastes mains ont fait l'ouvrage ;

Thésée en eût autant de celles de l'amour.

Allez, Preux Chevalier, imitez son courage ;

Allez , & revenez un jour ,  
Aussi fidele ami , qu'il fut amant volage.

---

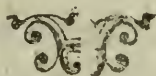
## A MADAME DE H . . .

*Qui se le voit dès le point du jour pour aller à la chasse.*

**P**ourquoi vous sauvez-vous des bras  
D'un jeune Epoux qui vous adore ,  
Lorsque la diligente Aurore  
Est encore au fond de ses draps.  
Passe qu'elle soit matinale ,  
Et qu'elle quitte un vieux Epoux  
Pour se trouver au rendez-vous  
Où l'attend le jeune Cephale :  
Mais vous , qui n'avez point d'Amans  
Qui vous ait rendu le cœur tendre ;  
Mais vous , qui voulez seulement  
Donner de l'amour ; sans en prendre ;  
Où courez-vous donc , si matin ?  
Vous savez qu'à certaine Abbessé  
Coulange dit que la paresse  
Repose & rafraîchit le tein ;

Mais que vois-je ! une Carabine ,  
Et d'un Chasseur tout le harnois !  
L'Amour n'a pas si bonne mine ,  
Avec son arc & son carquois.

Vous avez l'air d'une Déesse ,  
Endymion s'y méprendroit ;  
Il vous prendroit pour sa Maîtresse ,  
Si ce Berger vous rencontroit ;  
Mais quelle est votre erreur extrême  
De courir par monts & par veaux ?  
Quitte-t-on un Epoux qu'on aime  
Pour tirer sa poudre aux moineaux ?  
Laissez, Iris, laissez ces armes  
Qui ne sont point faites pour vous ;  
C'est de vos yeux tous pleins de charmes ,  
Que doivent partir tous vos coups.



## M A D R I G A L

A MONSIEUR DE B...

*En lui envoyant pour étrennes un petit chien d'émail  
enchaîné.*

Ôtez, ôtez, disoit ce chien,  
Une chaîne qui m'embarresse;  
Je vous aime, c'est un lien  
Plus sûr & qui jamais ne casse;  
Les autres ne servent de rien.  
C'est ainsi qu'un tendre ami pense;  
J'étois à vous déjà par l'amitié,  
Vous m'attachez par la reconnoissance;  
N'est-ce pas trop de la moitié?

## M A D R I G A L

A MADAME DE R....

*Le premier jour de l'an.*

L'Aimable Iris qui s'habilloit,  
Iris de mille attraits pourvue;  
Vint l'autre jour m'ouvrir à demi nue,



En demandant qu'est-ce qu'on lui vouloit ;  
 C'est moi qui vous venois apporter vos étrennes ,  
 Lui dis-je , & vous offrir mes respects empressés ;  
 Mais dans l'état ou vous m'apparoissés ,  
 C'est vous qui me donnez les miennes.

---

### M A D R I G A L.

**Q**Uand un ami tendre & sincere  
 Prévient & comble vos souhaits ,  
 Il faut divulguer ses bienfaits ,  
 C'est être ingrat que de se taire.  
 En amour c'est une autre affaire ,  
 Il faut savoir dissimuler ;  
 Les faveurs veulent du mystere ,  
 C'est être ingrat que de parler.

---

### M A D R I G A L.

**O**Tez l'intérêt de la terre ,  
 Vous en exilerez la Guerre ,  
 L'honneur rentrera dans ses droits ;

Et plus justes que nous ne sommes,  
Nous verrons regner chez les hommes,  
Les mœurs à la place des Loix.

---

## VERS DE M. DE V. . . .

*AU ROI STANISLAS.*

**L**E Ciel comme Henri voulut vous éprouver ;  
La bonté, la valeur à tous deux fut commune ;  
Mais mon Héros fit changer la fortune  
Que votre vertu fait braver.

---

## L E T T R E

*Sur une Retraite en Hollande.*

**J**E vois regner sur ce rivage  
L'innocence & la liberté ;  
Que d'objets dans ce paysage ,  
Malgré leur contrariété ,  
M'étonnent par leur assemblage :  
Abondance & frugalité ,  
Autorité sans esclavage ,

Richesſes ſans libertinage ,  
Charges , Nobleſſe ſans fierté ;  
Mon choix eſt fait , ce voiſinage  
Détermine ma volonté :  
Bienfaiſante divinité  
Ajoutez-y votre ſuffrage ,  
Disciple de l'adverſité ,  
Je viens faire dans ce Village ,  
Le volontaire apprentiſſage  
D'une tardive obſcurité.  
Auſſi bien de mon plus bel âge ,  
J'apperçois l'inſtabilité ;  
J'ai déjà de compte arrêté ,  
Quarante fois vu le feuillage  
Par les zéphirs reſſuſcité.  
Du Printemps j'ai mal profité ,  
J'en ai regret , & de l'Eté  
Je veux faire un meilleur uſage.  
J'apporte dans mon Hermitage  
Un cœur dès-longtemps rebuté  
Du prompt & funeſte eſclavage  
Où met la folle vanité.

Payſan ſans ruſticité,  
Hermite ſans Patelinage,  
Mon but eſt la tranquillité;  
Je veux pour unique partage,  
La paix d'un cœur qui ſe dégage  
Des filets de la volupté.  
L'incorruptible probité  
De mes aïeux noble appanage,  
A la Cour ne m'a point gâté:  
L'infatigable activité  
Reſte d'un utile naufrage,  
Mes études, mon jardinage;  
Un repas ſans art apprêté,  
D'une Epouſe économe & ſage  
La belle humeur, le bon ménage,  
Vont faire ma félicité.  
C'eſt dans ce Port qu'en ſûreté,  
Ma Barque ne craint point l'orage;  
Qu'un autre à ſon tour emporté  
Au gré de ſa cupidité,  
Sur le ſein de l'humide Plage,  
Des vents aille affronter la rage;

Je ris de sa témérité ,  
Et lui souhaite un bon voyage.  
Je réserve ma fermeté  
Pour un plus important passage ;  
Et je m'approche , avec courage ,  
Des portes de l'éternité.  
Je fai que la mortalité  
Du Genre-humain est le partage ;  
Pourquoi seul ferois-je excepté ?  
La vie est un pelerinage ,  
De son cours la rapidité  
Loin de m'allarmer , me soulage ;  
Sa fin , lorsque j'en envisage  
L'infailible nécessité ,  
Ne peut ébranler mon courage.  
Brûler de l'or empaqueté ,  
Il n'en périt que l'emballage ;  
L'or reste ; un si léger dommage  
Devroit-il être regretté ?



## EPITRE D'UN PRIEUR,

*A MADEMOISELLE DE...*

O Bel objet désiré  
Du plus amoureux des hommes !

O mon aimable Daphné !

Que n'êtes - vous où nous sommes ?

Jamais plus juste désir

N'anima mon cœur sincère ;

Les Belles faites pour plaire ,

Sont faites pour le plaisir.

C'est ici le pur azile

De ces plaisirs tant vantés ,

La paix les a renfermés

Dans ce Prieuré tranquile ;

Hier il en étoit plein ,

J'en vois naître aujourd'hui mille ;

Mille y renaîtront demain.

Je n'y ressens qu'un chagrin ,

C'est que le temps soit mobile ;

Et que son sable inhumain

Marque déjà le chemin

Qui nous conduit à la Ville.

Décrirai-je ces plaisirs

Que ramène chaque aurore,

Plus rians que les zephirs,

Quand ils vont caresser Flore?

Pourquoi les décrire hélas?

Un seul mot les rend croyables,

Et vante assez leurs appas;

Ils m'ont paru supportables,

Ces lieux où vous n'étiés pas.

Je veux cependant les peindre,

Pour amuser mon loisir;

Y puissé-je réussir,

De maniere à vous contraindre

A venir vous éclaircir

Par le propre témoignage

Des yeux qu'on y désira,

Des plaisirs en ce cas-là,

Parfait seroit l'assemblage;

Les peigne, alors, qui pourra.

De quatre heureux personnages

Que nous nous trouvons ici,

Deux sont fous, & deux sont sages ;

Providence en tout ceci ,

Mélange qui Dieu merci ,

Sans relache nous balotte ,

Et nous promene à grand pas ,

Du compas à la marotte ,

De la marotte , au compas.

Figurés-vous le tracas

D'un Quatrain de notre espece ;

En voyant courir sans cesse ,

La sagesse après les rats ,

Les rats après la sagesse :

Tantôt les regles en jeu ,

Et tantôt les purs caprices ,

Voilà quand aux gens du lieu ;

Voici quand à ses délices.

Sachez que , premierement ,

Le Prieural Hermitage

Consiste en un Bâtiment

Bien entendu pour l'usage ;

Tout s'y resserre , ou s'étend

Selon son juste mérite ;

C'est pour cela , dit l'Hermite ,  
Que le Refectoire est grand ,  
Et la Chapelle petite.

Aussi l'heureux Parasite ,  
De la Cour au galetas ,  
Voit cette sentence écrite ;  
Coul.e Messe , & long repas.  
Rien ne manque aux délicats ,  
Cuisine en ragouts féconde ,  
Cave où tout nectar abonde ,  
Et la glaciere à deux pas.

Les lits les meilleurs du monde ,  
Plume entre bons matelats ,  
Doux sommeil entre deux draps ;  
Un calme dont rien n'approche ,  
Jamais le moindre fracas  
De Carrosse , ni de Cloche :  
Paix , bombance , liberté ;  
Liberté sans anicroche.

L'horloge , à la vérité ,  
Qui voudra nous le reproche ,  
Rarement est remonté ;

Mais non pas le tourne-broche,  
Une autre félicité,  
Après *Benedicite* ,  
C'est de voir par la fenêtre  
De notre Sale à manger ,  
Cueillir dans le potager  
La fraise qui vient de naître,  
C'est quand la petite faux  
Fait tomber à notre vue,  
Là, des têtes d'artichaux ;  
Ici, la tendre laitue ,  
Le pourpier & l'estragon  
Qui tout à l'heure en salade ,  
Vont piquer , près d'un dindon ,  
L'appetit le plus malade.  
Du même lieu nous voyons  
Venir l'innocence même  
Life, qui sur des clayons  
Nous apporte de la crème  
Blanche un peu plus que sa main ;  
Mais moins blanche que son sein ,  
Et que la perle enfantine



D'un ratelier des plus nets  
Que ne touchèrent jamais  
Caperon , ni Carmeline.  
Pour mieux aiguïser nos dents ,  
Quand la faim nous abandonne ;  
Nous nous amusons d'autant ,  
Avant que le souper sonne :  
Lors nous jouons dans un bois  
Qui touche à la maisonnette ;  
Bois d'une beauté complete ,  
Triste & charmant à la fois ;  
Bois semblable aux lieux terribles  
Où loin des prophanes yeux ,  
Les Druydes & leurs Dieux  
Se rendirent accessibles  
A nos crédules ayeux.  
Mais dans ces cantons paisibles  
Et moins superstitieux ,  
Bois où l'amour à des charmes.  
À qui l'austere pudeur  
Se soumettroit sans allarmes.  
Bois où même avec douceur ,

Dans le plus cruel malheur ,  
L'amour verseroit des larmes :  
Bois où tout jusqu'à l'amour  
Pour un cœur tendre à des charmes.  
Là , dans le sein du repos ,  
L'ame se perd & s'oublie ,  
Et n'y fait qu'un seul enclos  
D'Amathonte & de Paphos ,  
De Cithere & d'Idalie.  
Jamais , en effet , l'amour  
Ne trouveroit un séjour  
Plus propre à son badinage ;  
Car je le fais par usage ,  
C'est un enfant avisé ;  
Dans un quinconce il est sage ;  
Mais plus l'endroit est sauvage ,  
Plus il est apprivoisé.  
Disparoissez , lieux superbes ,  
Où rien ne croit au hazard ,  
Où l'arbre est l'enfant de l'art ;  
Où le sable , au lieu des herbes ,  
Nous attriste le regard.

Lieux où la folle industrie  
Arrondit tout au ciseau ,  
Où rien aux yeux ne varie ;  
Où tout s'aligne au cordeau  
De la froide simetrie ,  
Ou de l'ennuyeux niveau.  
Ici l'auguste nature  
Dans toute sa majesté,  
Offre une vive peinture  
De la noble liberté ;  
Sublime , & toujours nouvelle ,  
Sous l'œil elle s'embellit ;  
Sa variété revele  
Une ressource éternelle  
Que jamais rien ne tarit.  
Qu'en ce point , l'art est loin d'elle !  
Son chef-d'œuvre se décrit ;  
Mais sa beauté naturelle  
Est au dessus du récit.  
Sous l'épais & haut feuillage  
De ce bois qu'ont revêré  
Le temps , la hache , & l'orage ;

Je me retrace l'image  
De l'engageante Daphné.  
Ah ! qu'au fond de ce bocage,  
Son aspect seroit charmant !  
Les beaux lieux ! l'heureux moment !  
Que de fleurs sur son passage !  
Que de soupirs éloquens !  
Que les gages de ma flamme  
Seroient tendres & fréquens !  
Mais où s'égare mon ame ?  
O bel objet désiré  
Du plus amoureux des hommes !  
O mon aimable Daphné !  
Que n'êtes vous où nous sommes ?

---

## L E T T R E

*Écrite d'une Campagne en Hollande , par Mr. B . . .*  
*à MADAME . . . . .*

**D**U milieu de notre azile  
Le vaste Palais des rats ,  
Et le Paradis des chats ,  
Le trente Juin nouveau stile ,

À l'heure qu'on ne dort pas ;  
Nous vous écrivons ces rimes  
Pour vous donner le bon jour ,  
Et vous faire notre Cour ;  
En vous marquant notre estime  
Et la sincère amitié ,  
L'attachement vif & tendre  
Que vous avez lieu d'attendre  
De notre Société.

Oui nous aimons la cousine  
Autant que l'on peut aimer ;  
Et ne cessons d'admirer  
Son humeur folle & badine  
Qui fit hier tout l'enjouement  
De cette belle journée ,  
Dont l'agréable durée  
Ne nous parut qu'un moment.  
L'impression qui nous en reste ,  
Nous sert encor aujourd'hui  
À bannir d'ici l'ennui  
Que chacun de nous déteste.  
Revenez, chere Mion ,



Gouter le plaisir durable ,  
Et le charme inséparable  
De notre douce union.

Venez jouir dans nos près  
Des beautés de la nature ,  
Et de la volupté pure  
Dont nous sommes pénétrés.  
Point d'ennuyeux Visiteurs ,  
Point de brillante cohue ,  
Rien n'offusque ici la vue ;  
Et tout nous peint le bonheur.  
Une aimable complaisance  
Regne dans tous nos discours ,  
Elle y répand cette aisance ,  
Cette tendre confiance ,  
Le charme de nos beaux jours.

Que ces instans passent vite !  
Qu'ils coulent rapidement !  
J'entrevois déjà le temps  
Qu'il faudra quitter un gîte  
Que je trouve si charmant.

Mais bannissons ces idées

Qui pourroient trop m'attrister ;

Ne songeons qu'à profiter

Des restes de la journée ,

Qu'une belle matinée

Nous fait si bien commencer.

Autour de notre cassine

Tout retentit de concert ,

Les oiseaux remplissent l'air

De leur musique divine.

Nos chats miaulent tendrement ,

Les rats trottent doucement ,

Dès que personne ne grouille ;

Et pour comble d'agrément ,

Du fond des eaux la grenouille

Y joint son croassement.

Dès le lever de l'aurore ,

Chaque jour dans le jardin ,

Je vois cueillir le jasmin

Que la fraîcheur fait éclore ;

Lucie , tous les matins ,

Dans le temps qu'on dort encore ,

Nous ravit ces dons de Flore

Que nous regrettons en vain.

Et tandis qu'elle les range,  
Son pere aussi diligent,  
Enleve la fleur d'orange  
Qu'il convertit en argent.  
Tandis . . . . mais Totte m'appelle  
Pour aller prendre le thé ;  
Pour vous j'avois tout quitté ,  
Et je vous quitte pour elle.  
D'une inconstance éternelle  
Je suis la variété ,  
Et ne vois de volupté  
Que dans les graces légères  
De cette légéreté  
Qui fuyant , à tire-d'aîle ,  
Une contrainte éternelle ,  
N'aime que la liberté.



---

*EPI TRE A UN PRIEUR.*

**P**OURQUOI d'une sagesse austere  
Ecoutez-vous les tristes loix ?  
Quoiqu'habitant du Monastere ,  
Ne pouvez-vous loin du vulgaire ,  
Badiner encore quelquefois ?  
Dans mon Epître vagabonde  
Que conduisoit un sort errant ,  
Qui près d'un mois toujours courant ,  
A parcouru le quart du monde ,  
Avant d'arriver au Couvent ;  
Ma Muse badine & légère  
Prit quelques instans le pinceau ,  
L'enjouement de son caractère  
Osa vous offrir le tableau  
Des plaisirs qu'on goute à Cithere ,  
Votre sagesse un peu sévère  
A pensé que je m'écartois ,  
Et sans respect du Bréviaire ,  
Qu'en libertin je badinois.  
Moi , Prieur , aux droits de l'Eglise

J'irois follement attenter ?  
De cette bizarre entreprise  
Qu'espérerois - je rapporter ?  
À la créance de mes Peres  
Je suis soumis aveuglement,  
Des impénétrables mystères,  
Par respect, je ne parle guères;  
Et pour dire mon sentiment,  
Par goût je me tais aisément :  
Mais avec vous, Cousin aimable,  
Fléau du pédant & du sot,  
Ennemi du Peuple cagot,  
Qui rendez le cloître agréable,  
Dans une lettre, ainsi qu'à table,  
J'ai cru me permettre un bon mot.  
Ajoutez encore qu'au Permesse  
Il faut passer de l'enjouement,  
Qu'en ce lieu trompeur, mais charmant,  
La fiction regne sans cesse ;  
Et qu'un Rimeur communément,  
Qui pense même avec justesse,  
Par la rime toujours maîtresse,



Est contraint d'écrire autrement.

Dites-moi donc, par quel principe,

Prieur, avez-vous rejeté

Ces vers enfans de la gaieté ?

De la sagesse de Chrysispe,

Suivez-vous la sévérité ?

Et blamez-vous dans Aristippe,

Les leçons sur la volupté ?

Au sein de la mélancolie,

De ce faux principe infecté,

Répandez-vous sur votre vie

Les ennuis de l'austérité ?

Ce n'est point sur ce ton sauvage,

Que le goût & le ton du Sage,

Sont si bizarrement montés ;

Sans préjugés, sans esclavage,

Votre ami fait un autre usage

Des instans qui lui sont comptés :

À la morale d'Epicure

Je joins celle de Lucien ;

Leur exemple & leur entretien

Me font, au sein de la nature,

Gouter une volupté pure ,  
Et jouir du souverain bien.  
Loin de ces lieux où la misère  
Vient pousser des cris superflus ,  
Loin du terrible sanctuaire  
Où réside le dur Plutus ;  
Pour égayer mon ministère ,  
Je m'envole jusqu'à Cithere ,  
Avec quatre amis , cinq au plus :  
Comus vient ordonner les fêtes ,  
Et Momus vient y présider ;  
Bacchus vient échauffer nos têtes ,  
Et l'amour sçait tout seconder.  
C'est avec cette troupe aimable ,  
C'est avec l'élite des Dieux ,  
Que le plaisir se trouve à table ,  
Et que le bonheur véritable  
Vient habiter avec les jeux.  
L'on proscriit la troupe assoupie  
Des Complimenteurs ennuyeux ,  
Sans respect , sans cérémonie ,  
Exempt de toute hypocrisie ,

Chacun dans ces aimables lieux ,  
 Pense , agit à sa fantaisie ;  
 Et sçachant bannir de la vie  
 Les préjugés contagieux ,  
 Sçait dans les bras de la folie ,  
 Trouver le moyen d'être heureux.

---

## LA VOLUPTÉ,

### ÉPIQUE.

**H**ÔTE aimable d'un lieu charmant ,  
 Où loin du faste & du tumulte ,  
 Tu t'es montres fidèle au culte  
 Du Dieu Pere de l'enjouement ;  
 J'irai sous ce bois respectable ,  
 De myrthe & d'olivier planté ,  
 Revoir à tes côtés à table ,  
 L'innocence & la volupté.

Des Dieux , des grands & du vulgaire ,  
 Que ces berceaux soient ignorés ;  
 Défendons l'heureux sanctuaire  
 Où des profanes altérés  
 Porteroient leur foi téméraire.

Les Dieux , de nos banquets jaloux ,  
Viendroient eux - mêmes , à notre exemple ,  
Se défaltérer avec nous ,  
Et n'auroient désormais qu'un Temple.

Adorons de loin nos Tirans ,  
Si la gloire avec eux habite ,  
L'ennui réside avec les rangs ;  
Et tu sçais que la joye évite  
L'œil fâcheux des Dieux & des Grands ,

Votre cœur n'a point notre hommage ,  
Grands de votre fortune épris ,  
Ce berceau , mieux que vos lambris ,  
Couronne la tête d'un Sage :  
Plus de plaisirs , moins de splendeurs ;  
Vos ennuyeuses excellences ,  
Et vos sérieuses grandeurs  
Glaceroient nos vives séances.

Les Dieux , par un don généreux ,  
Ont comblé l'Etat où nous sommes ;  
La grandeur fut faite pour eux ,  
Le plaisir fut fait pour les hommes.

Que la saturnale établie

Dans son rustique appartement ,  
Leur prouve leur enchantement :  
Quand l'ivresse parle & délire  
Les nœuds du froid raisonnement ,  
Lorsqu'un léger caprice allie  
Par un bizarre enchaînement ,  
Et la maxime & la saillie ,  
Et que des cœurs l'accord charmant  
Joint aux accès de la folie ,  
Les ressources du sentiment.

Dieux , respectez l'égarement  
D'un heureux mortel qui s'oublie ,  
Plus Dieu que vous dans ce moment ;  
Pendant que l'active opulence  
Possède sans pouvoir jouir ,  
Coulant dans l'ombre du loisir ,  
Des jours faits pour l'indépendance ,  
Une loislve & molle indolence  
M'endort dans les bras du plaisir ;  
M'éveille au sein de l'abondance.

Ami , voilà la volupté ,  
Libre enfant de l'oisiveté ,



La volupté toujours nouvelle,  
Vive sans fougue & sans transports,  
Qui fuit afin qu'on la rappelle,  
Qui fuit, mais qui laisse après elle  
Les plaisirs au lieu de remords.

Sur mon front serain la jeunesse  
Seme encor les fleurs & les lis,  
Je bois, je folatre, je ris;  
Si je succombe à la sagesse,  
Un Dieu réchauffe mes esprits,  
Et chaque instant qui fuit nous laisse  
Plus alterés & plus épris.

Nuit charmante arrête, & prolonge  
Les douceurs d'un festin pareil,  
Reculons l'instant du sommeil,  
Il ne peut nous donner qu'un songe.

Que l'aube, à son brillant retour,  
Sur les gazons nous trouve encore  
Disputant de vers & d'amour;  
Et de nouveau voyons éclore,  
Pour prémices d'un plus beau jour,  
Les fleurs, les plaisirs & l'aurore.

---

É P I T R E

DE M. DESMAHIS,

*Écrite de Sully en 1744. à MONSIEUR D...  
à Paris.*

**T**OI qui né Philosophe , au sein de l'opulence ,  
Au milieu des plaisirs d'un monde séducteur ,  
Vis dans un paisible silence ;  
Des intrigues des Cours utile spectateur ,  
Par une sage indifférence ,  
Des passions toujours vainqueur ,  
Sais conserver l'indépendance  
De ton esprit & de ton cœur :  
Tu peux , parmi le bruit , dans le centre des Villes ,  
Jouer de tous les dons de la tranquillité ;  
Entouré d'embarras futiles ,  
De faux brillans , de vœux stériles ,  
Tu n'en est que moins agité.  
Mais hélas ! mon esprit moins ferme & plus timide ,  
A besoin de choisir un séjour écarté ;  
Si de loin sur tes pas il veut prendre pour guide

Le flambeau de la vérité.

Il m'éclaire en ces lieux; du plus épais nuage

Il a sçu dissiper toute l'obscurité ,

J'y reprends sur moi-même un entier avantage ,

Je rentre en mon premier partage

Le repos & la liberté.

J'y trouve cette paix , ce calme inaltérable ,

Ces doux ravissemens qui coulent dans nos cœurs ,

Un bien pur & parfait , ce loisir désirable

À ceux qui suivent les neuf sœurs.

Sur cette rive solitaire ,

Où le silence les conduit ,

De leur commerce salutaire

Je peux recueillir l'heureux fruit ;

Je puis dans sa course légère

Arrêter le temps qui nous fuit ,

Et loin du tumulte & du bruit ,

Dans l'indolence littéraire ,

Voir couler mollement des jours

Dont gouverné par la folie ,

Le monde qui lui sacrifie ,

Semble vouloir hâter le cours.

Malgré les charmes dont Melisse  
Sçait masquer ce monde à nos yeux,  
En est-il moins contagieux ?  
Sous les fleurs est le précipice ,  
L'ambition n'est que supplice ,  
Le luxe qu'un dehors trompeur ,  
L'amour un enfant du caprice ,  
Et la beauté qu'un artifice  
Moins le plaisir des yeux que le tourment du cœur.

C'est entre les bras d'Uranie ,  
Qu'aux attraits des neuf sœurs entièrement livré ;  
Contre les préjugés dont la terre est remplie

Je trouve un azile assûré.

Et quel sujet plus propre aux douces rêveries  
Qui charment le loisir des enfans d'Apollon ,  
Que ces lieux enchanteurs, ces bosquets, ces prai-  
ries ;

Tout y peint le sacré vallon.  
Assis près de cette onde pure ,  
C'est au bruit , au tendre murmure  
De ces légers ruisseaux bordés de myrthes verts,  
Que saisi d'une douce yvresse,

Ainsi qu'aux rives du Permesse ,  
Chapelle cadencoit des vers.

C'est dans l'enfoncement de ce bocage sombre ,  
Que du plus grand des Rois Voltaire évoquoit  
l'ombre,

Qu'Apollon écoutoit ses chants harmonieux.

C'est sur ces gazons, ces fougères ,  
Que Fontenelle apprit la langue des Bergeres,  
Et sur cette terrasse il mesuroit les Cieux.

C'est parmi les festins, les jeux de cette table,  
Que buvant le Nectar des Dieux ,

Brilloit la négligence aimable

Et des Courtins & des Chaulieux.

Sully jardin délicieux ,

Vallons qui de Tempé rappelez la mémoire ,  
Bords fortunés d'Amphise, arbres chéris des Cieux ;

Divins rivages de la Loire ,

Que votre sein renferme un trésor précieux !

Paris est le séjour du faste & de la gloire ,

Le bonheur habite en ces lieux.





---

*LE PLAISIR ET LA SAGESSE.*

**L**E folâtre plaisir s'étoit mis en chemin  
Pour visiter les lieux de son Domaine,  
Et de son pied léger il arpenle la plaine  
Aussi vite qu'un trait échappé de la main:  
Dessus son dos une mallette  
Voituroit divers instrumens  
Propres au divertissement;  
Une corde à danser dessus l'escarpolette,  
Force raquettes & volans;  
Cartes ; & dés sur tout , remedes excellens  
Contre le sommeil létargique ;  
Des Masques, des Romans, des Livres de Musique ,  
Que fais-je ? enfin tout l'attirail  
Qui sert à détourner les hommes du travail.  
Dans son chemin il trouve la sagesse  
Qui méditoit au coin d'un bois,  
Quoi , Madame , c'est vous ! C'est moi ; quelle  
allegresse !

Qu'avec

Qu'avec douceur je vous revois !

Depuis l'âge d'or , ce me semble ,

On nous vit rarement ensemble :

Vous me fuyez , plaisir ; vous me grondez toujours ,

Sagesse , sans cela vous seriez mes amours.

Tient-il à moi , dit l'immortelle ,

Qu'entre nous désormais

L'amitié ne se renouvelle ?

Allons , jurons nous donc une ardeur éternelle ,

Et ne nous séparons jamais.

Tous deux ainsi d'intelligence ,

Ils se mettent à voyager ;

La nuit vint , il fallut chercher à se loger :

Ils virent un Château d'assez belle apparence ,

Ils résolurent de concert ,

D'aller chez le Seigneur demander le couvert ;

Dans les routes de l'avenüe ,

La Dame du logis prenant alors le frais ,

Coquette s'il en fut jamais ,

Le folâtre plaisir lui donna dans la vue ,

Bonne table , bon lit , tout lui fut préparé ,

La sagesse fut mal reçue :

On l'envoya loger chez Monsieur le Curé,

Où nous dirons , par parenthèse ,

Quelle passa la nuit , assez mal à son aise.

Après un fort léger sommeil ,

Du plaisir paresseux elle attend le reveil ,

Il fort vers le midi des bras de son Hôtesse ,

Et laisse dans sa place une sombre tristesse.

Voilà le couple Pelerin

Qui se rassemble encor , & se met en chemin ,

Nulle malheureuse aventure

Ne troubla leurs plaisans propos.

Sur le point que la nuit ramene l'ombre obscure ,

Autre Château se présente à propos ;

C'étoit le séjour d'une Prude

Qui lasse du tracas mondain ,

Se plaisoit dans la solitude :

Cette Dame parut ; mais d'un abord fort rude

Repoussa le plaisir badin ;

À la sagesse seule elle tendit la main :

Le plaisir rebuté porta sa lassitude

Au cabaret le plus voisin.

Quelle infortune est donc la nôtre ,

Dirent nos voyageurs , au matin rassemblés ?  
Il faut que des humains les esprits soient troublés,  
Pour nous vouloir toujours séparer l'un de l'autre.  
N'est-il point , sous le Ciel , quelque séjour heureux  
Où nous soyons reçus tous deux ?

Contre le mauvais goût le beau couple s'emporte ,  
Et mécontent des deux gîtes derniers ,  
Va le soir frapper à la porte  
De la charmante Chateautiers.

Son extrême beauté , sa brillante jeunesse  
Promettoient au plaisir un favorable accueil ;  
Cette même raison fit trembler la sagesse  
Que jeunesse & beauté mirent souvent en deuil.

Mais quelle surprise agréable  
La fit changer de sentiment !  
Quand la Belle , d'un air affable ,  
Fit à tous deux ce compliment ;  
Venez plaisir , venez sagesse ,  
Vous avez trouvé votre Hôtesse :

J'aurai chez moi place , & temps pour tous deux ,  
Pourvu qu'abandonnant cette Critique austère  
Et cet air trop impérieux ;

La sagesse soit moins sévère ,  
Et s'apprivoise avec les yeux ;  
J'espère que dans ma retraite ,  
J'affermirai votre union.

Mais faisons un marché, pour n'être pas sujette  
A fréquente discussion.

Conditions se font , nul n'ose se défendre ;  
Chaqu'un bien entendu , met quelque peu du sien ;  
Faute de s'approcher , ou faute de s'entendre ,  
On est souvent brouillé pour rien.

Qui plus des deux sur soi dût prendre ,  
Je ne le dirai point ; chacun s'en trouva bien.  
La sagesse fut gaye , & le plaisir modeste ;

Et dans son propre appartement ,  
Sans que jamais survint nul altercas funeste ,  
La Belle pour toujours marqua leur logement :  
La sagesse eut le lit , le plaisir tout le reste.

Tout le reste étoit grand, oui ; mais tout bien compté ,  
J'en atteste la foi des hommes ,  
Le plaisir du siècle où nous sommes  
N'est pas toujours si maltraité.



---

## E P I G R A M M E.

**P**Ar trop lamper , un Curé de Bourgogne  
 De son pauvre œil se trouvoit deferré ;  
 Un Docteur vient , voici de la besogne  
 Pour plus d'un jour ; je patienterai :  
 Ça vous boirez ; eh bien soit , je boirai ;  
 Quatre grands mois ; plutôt douze mon Maître ;  
 Cette ptisanne : à moi , reprit , le traître !  
*Vade retrò.* Guérir par le poison ?  
 Non par ma foi ! Perdons une fenêtré ,  
 Puisqu'il le faut ; mais sauvons la maison.

---

## R E P O N S E

DE M. LE DUC DE . . . .  
 A L'ÉPITRE DE M. DE V. . .

*Je la verrai cette statue.*

**I**L est passé cet heureux âge  
 Où mon cœur fidele aux desirs ,  
 Voloit de plaisirs en plaisirs :

Il est est passé ; Dieux ! Quel dommage !  
Lorsque l'on n'a plus le courage  
De suivre le Char des amours ,  
On fait un mince personnage ;  
La raison offre son secours ,  
L'esprit ses fleurs , son badinage ;  
Le savoir son lourd étalage :  
L'amour heureux fait les beaux jours ,  
Le reste n'est qu'un remplissage.  
Il est divers gouts de passage ;  
Est-on galant ? on l'est toujours.  
J'ai , dit-on , la gloire en partage ;  
C'est beaucoup pour la vanité ,  
C'est peu pour la félicité ;  
Et ce n'est rien pour un volage ,  
Pour un Amant de la beauté  
Qui d'un même aspect envisage  
Le triste bonheur d'être sage ,  
Et celui d'être respecté.  
Du moins si j'avois l'avantage  
De répandre dans un ouvrage  
Les graces , cette amenité

Qui vous assure le suffrage  
Du goût & de la vérité ;  
Je tromperois l'oisiveté ,  
Et tracerois sans verbiage  
Les scènes de la volupté :  
La peindre , c'est en faire usage ;  
La chanter , c'est être goûté.  
Ce n'est pas que j'ambitionne  
Le laurier dont on vous couronne ,  
Trop cher quand il est mérité :  
Et je préfère en vérité  
Le naïf , le badin Voltaire  
Dont la touche sûre & légère  
Groupe des riens ingénieux ;  
Des riens aisés , délicieux ;  
Dignes des fastes de Cithere ;  
A ce divin Rival d'Homere ,  
A ce Chantre du Grand Henri ,  
A cet illustre favori  
De Melpomene & de Thalie ;  
Au Peintre de tous les temps  
En qui la nature associe

Tous les goûts & tous les talens,  
Croyez-moi les succès brillans  
Honorent plus que les statues.  
Des Villes prises, défendues  
Sont de communs événemens ;  
Un Héros mort, on le remplace.  
Mais rendre délicatement  
Les nuances du sentiment ;  
Allier la force à la grace,  
Le génie au raisonnement ;  
Et monter la lyre d'Horace  
Au son du cœur, du sentiment ;  
Attendrir souvent, toujours plaire ,  
Le rôle ne va qu'à Voltaire ;  
Il est le Dieu de l'agrément.  
Par vos beaux vers vous faites croire  
Que sous les drapeaux de Cypris  
Je remporte encor la victoire ;  
Du compliment je sens le prix ;  
Rien ne peut augmenter ma gloire  
Que les Belles & vos écrits.

## E P I T R E

## SUR LE RHUME.

**S**ur la fin d'un hyver plus doux qu'à l'ordinaire ,  
Survint un rhume général ;  
L'enfant dans le berceau , la grande Sœur , la Mere,  
Tout fut atteint du même mal.

Ni régime ni prévoyance  
Ne purent empêcher que de l'astre pervers  
On ne sentit au loin la maligne influence ;  
Il enrhumait toute la France ,  
Il enrhumait tout l'Univers.

Dans les Cités où l'on se pique  
De varier les doux amusemens ,  
Plus de concert , plus de musique :  
Pour y parler tendresse ou politique  
Plus on ne s'assembloit ; ou si , de temps en temps ,  
Des cercles s'y formoient encore ,  
C'étoit pitié de figurer :  
Propos entrecoupés qui ne pouvoient eclorre ;  
Bruit à vous rendre sourd ; on n'y pouvoit durer,  
L'Amant touffoit au nez de sa Maîtresse ,



La femme au nez de son mari;  
Il n'étoit égard , ni de tendresse  
Qui contînt ce charivari.  
Thémis fut sur le point d'abandonner son temple,  
Ses oracles presque muets  
Articuloient à peine ses décrets.  
Chose inouïe ! à son exemple ,  
La chicane se tut ; pour soutenir ses droits ,  
Tous ses sujets furent sans voix ;  
Heureux ! si d'une telle engeance  
Le rhume pour jamais eut délivré la France.  
Enfin chaque'un tapi chez soi ,  
Quoiqu'il pût arriver , s'y tenoit clos & coi.  
Nul n'en mourut ; hors ceux qui pleins d'impatience,  
A nos Purgons pour s'être confiés ,  
Par de lourds quiproquo furent expédiés.  
Pardonnez , Enfans d'Esculappe ,  
Si malgré moi , la vérité m'échappe.  
Ce ne fut tout ; la Faculté ,  
Au même instant , s'avisa de répandre  
Que du rhume public qui n'avoit point tâté ,  
N'auroit rien perdu pour attendre :

Sur la fin du prochain Eté ,  
Brusqu'accident devoit le prendre ,  
Dont il seroit sûrement emporté ;  
Le Ciel l'avoit ainsi dicté.

Tel pronostic parut si ridicule ,  
Qu'aucun ne crut à ces discours ;

Une femme , ce sexe est par fois trop crédule ,  
Le tint pour véridique , & trembla pour ses jours.  
Quoi ! je mourrois , dit-elle , & cela par ma faute ?  
Non ma foi ; non , je ne suis pas si sotte.

Ça , vite enrhumons-nous ; dire comme elle fit ,

N'est pas , je crois , un point fort nécessaire :  
Quoiqu'il en soit , le rhume l'a saisi ;

Puis la fièvre : on prélude , on décoche un clistere ,  
On saigne au bras , au pied ; l'on purge avec fureur ;

Bref , tant fut opéré sur elle ,

Qu'au bout de trois jours , la femelle

A ses aïeux fut compter son malheur.

Aux décrets que le Ciel dispense ,

Foibles mortels soumettons - nous ;

Tel pense détourner ses coups ,

Qui le plus souvent les avance.

---

*LE RAJEUNISSEMENT INUTILE.*

L'Amiable déité que l'Orient adore ,  
Qui préside au matin , que suivent les zéphirs ;  
Le croiroit-on ? la jeune Aurore ,  
Du tendre amour long-temps ignora les plaisirs :  
Mais sur la terre enfin , du milieu de la nue ,  
Allumant dans son cœur une flamme inconnue ;  
Par un mortel charmant ses regards attirés :  
Momens perdus , combien futes vous réparés ?  
Toute entière à l'amour , quelle douleur profonde !  
Lorsqu'un matin , il fallut un moment  
Remonter dans son Char , pour annoncer au monde  
De beaux jours qui n'étoient offerts qu'à son Amant.

O jours délicieux ! Plaisirs inexprimables !  
Ne pourriez-vous être toujours durables ?  
Tithon étoit mortel , hélas ! & ses beaux ans  
N'étoient point affranchis des outrages du temps ;  
Il fallut y céder , la pesante vieillesse ,  
Dans les bras de l'Aurore ose enfin le saisir :  
Injustice du sort ! d'où vient que le plaisir

N'éternisse point la jeunesse ?

Eh quoi ! l'âge à glacé ce que j'aime le mieux ,  
Disoit l'Aurore , aux pleurs abandonnée !

Quel remède à ses maux ? Elle s'envole aux Cieux.

Jupin fléchis la destinée ,

Pour mon Amant je t'implore aujourd'hui ;

Ah quel Amant ! je possédois en lui

Tout ce qui flatte un cœur. De la Parque cruelle

Fais qu'il soit toujours respecté

Dans une jeunesse éternelle.

Eh qui peut mieux conduire à l'immortalité ,

Que d'être charmant & fidele ?

Ma fille , je sens vos douleurs ,

Dit le Maître des Dieux ; les beaux yeux de l'Aurore

Ne doivent verser que ces pleurs.

Enfant du doux plaisir & l'ornement de Flore ,

Rendez le calme à vos esprits ;

Le Printemps de Tithon va revenir encore :

Je le fais immortel ; mais sachez à quel prix.

Le destin à parlé ; telle est sa loi sévère ,

Déesse : chaque fois que Tithon obtiendra

De votre amour la preuve la plus chère ,

D'un lustre , tout à coup , cet Amant vieillira :  
Ainsi de lustre en lustre , achevant sa carrière ,  
Sa jeunesse s'éclipsera.

Tithon est immortel ? Grand Dieu , je vous rend  
grace !

S'écria-t-elle , embrassant ses genoux :

Ce que j'aime vivra ; mon sort est assez doux :  
Elle dit , & des airs son Char franchit l'espace ;  
Son cœur cède aux destins , non sans quelques regrets ;  
Quoi , d'éternels refus vont être désormais  
De l'amour que je sens les plus fideles gages ?

Tu dois , mon cher Tithon , m'en aimer  
d'avantage ;

Tes beaux jours seront mes bienfaits ,  
Je saurai malgré toi , conserver mon ouvrage :

Elle le croit ainsi : Je ne sai quel présage  
Me fait trembler pour le succès.

O vous , dont les crayons voluptueux & sages ,  
Des mysteres sacrés , des plus tendres amours  
Tracent modèlement les plus vives images ;

C'est à votre art divin , Muses , que j'ai recours ;  
Tithon va recouvrer l'éclat de ses beaux jours ;



Il aime, il est aimé ; quels transports vont naître !

O Muses hélas ! dans un instant, peut être ,

J'aurai besoin de tout votre secours.

Déjà le Char porté d'une vitesse extrême ,

A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime ;

A ses premiers regards , changement fortuné !

Des ans qui l'accabloient , il n'a plus la foiblesse ;

Que dis-je ? cet Amant à quinze ans ramené ,

Brûle de nouveaux feux ; transporté d'allégresse

Reprend les agrémens que l'âge avoit terni ;

Quel retour ! Quels momens pour deux cœurs bien  
unis !

Il tombe à ses genoux ; vainement la Déesse ,

Sur le sort qui l'attend , voudroit le prévenir ;

Un Oracle écoutez . . . . elle ne put finir.

Par cent baisers il l'interrompt sans cesse ,

Et comment résister long-temps ?

Quand le cœur est d'intelligence ,

L'amour le tendre amour emporte la balance.

Tithon obtient un lustre , & se trouve à vingt ans ;

Peut-être qu'à présent , vous daignerez m'entendre ,

Dit enfin la Déesse ; empressement trop tendre :

N'y songeons plus. Alors du sévère destin

Elle lui déclara l'oracle trop certain.

Dieux ! s'écria Tithon , quelle loi rigoureuse !

Quoi , vainement , je me verrois aimé

De l'objet le plus beau que l'amour ait formé !

Non , je consens plutôt qu'une vieillesse affreuse . . .

Tithon que dites-vous ? vous me faites trembler :

Quoi , d'un si triste hyver la langueur douloureuse

Affoibliroit cette flamme amoureuse

Dont votre cœur recommence à brûler ;

Quand les sombres chagrins viendroient vous  
accabler ,

Je pourrois m'imputer . . . . non , j'y suis résolue ,

L'amour nous laisse encor ses plus sensibles biens ;

Nous passerons les jours dans ces doux entretiens

Où l'ame avec transport se montre toute nue ,

Nous aurons ces soupirs , ces aveus , ces sermens

Tant de fois répétés , & toujours plus charmans.


Assez heureux de plaire , exempts d'inquiétude ,

Nous nous verrons toujours ; nous ne ferons qu'aimer ;

Ah ! quel bien vaut la certitude

D'inspirer

D'inspirer tout l'amour dont on se sent charmer !  
Ainsi , mais vainement , parla la jeune Aurore ;  
Le dangereux amour , avec malignité ,  
Aux yeux de son Amant la rend plus belle encore ;  
Et déjà , dans son cœur , Tithon a concerté  
Le dangereux projet de fléchir la Déesse.  
Vous m'aimerez toujours , dit-il , votre tendresse  
Remplira ma félicité ;  
Mais quand vous ne craignez pour moi que la  
vieillesse ;  
Mon cœur plus délicat prévoit de plus grands  
maux :  
Car , enfin , si le sort qui me rend la jeunesse ,  
M'en avoit donné les défauts ,  
S'il me forçoit d'être volage ;  
Votre beauté vous répond de mon cœur :  
Mais je n'ai que quinze ans , à ce dangereux âge ,  
De la constance hélas ! connoît-on le bonheur ?  
Assûrons , croyez-moi , le sort de notre flamme ;  
Je le sens bien , un lustre à mon âge ajouté ;  
Suffira pour bannir à jamais de mon ame  
Ces goûts capricieux , cette légèreté



Que la jeunesse embrasse avec tant d'imprudence.

Eh quoi, voudriez-vous charmante Déesse,  
Faute d'un peu de prévoyance,  
Exposer ma fidélité ?

O divine raison, que ta voix est puissante !

La Déesse se rend, & comment résister ;

Déjà son ame impatiente

De ses conseils brûle de profiter :

Que leur pouvoir est doux ! l'amoureuse Déesse

Ne cherche, ne ressent que cette tendre yvresse

Qui la rend toute à son Amant.

Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on aime !

Quand on croît par ce bonheur même,

Se l'attacher plus fortement.

Que j'aime à voir Tithon ! avec combien de zèle

Il se livre à l'amour qui le rendra fidèle !

D'un amour délicat dignes emportemens !

Dans l'espoir d'acquérir une foi plus constante,

Il profite si bien de ces heureux momens,

Que de vingt ans, il passe à trente.

Eh bien, tendres Amans vous voilà rassurés ;

Vos cœurs sont pour jamais l'un à l'autre livrés :  
Vos vœux sont-ils remplis ? hélas ! peuvent-ils l'être ?

D'un bonheur qu'on n'a point goûté ,  
On se prive aisément ; mais en est-on le maître ,

Lorsqu'on en a senti toute la volupté ?

Bientôt les craintes disparaissent ,

Les desirs plus ardens renaissent ;

Après mille combats, à céder quelquefois

La seule pitié l'autorise.

C'est par excès d'amour qu'à l'ombre de ces bois

La Déesse se rend ; ici c'est par surprise.

L'amour couvrant leurs yeux de voiles séduisants ,

Semble éloigner leurs destinées ;

Tithon ainsi , dans la même journée ,

Se retrouve à quatre vingts ans.

La Déesse est en pleurs , séchez , dit - il , vos larmes ;

J'ai vu de mon Printemps évanouir les charmes ,

J'en regrette la perte , & ne m'en repens pas.

Ce que j'eus de beaux jours , du moins , charmante

Aurore ,

Je les ai passé dans vos bras.



Rendez-les moi , grands Dieux , pour les reperdre  
encore.

Ainsi vieillit Tithon, quelle injustice, hélas !

D'acquérir ainsi la vieillesse !

Eh comment quand on plaît , contraindre ses desirs ?

Otez-en de si doux plaisirs ;

Je donne pour rien la jeunesse.

---

### S O N G E À I R I S.

**Q**U'ON bâtit , en rêvant , de Châteaux en  
Espagne !

Je m'étois, cette nuit, fait un destin si doux ,

Que tout ce que l'on feint du Pays de Cocagne ,

Étoit mille fois au-dessous.

J'avois recouvré ma jeunesse ,

Mon esprit , belle Iris , avoit presque en ce jour ,

Du vôtre la délicatesse ;

J'étois , comme on dit , fait au tour ;

Et j'avois du Perou tout l'or & la richesse.

Je vous l'offrois avec mon cœur ;

Cet offre eut l'heureux don de ne vous pas  
déplaître :

Il ne manquoit donc plus qu'un point à mon  
bonheur ;

L'hymen alloit y satisfaire :

Mais un maudit réveil fatal à mes souhaits ,

A renversé toute l'affaire.

Trop fidèle portrait du pot à la laitière ,

J'ai vu tomber tous mes projets.

Adieu bel air , adieu jeunesse ,

Adieu plaisir , adieu richesse ;

Ces dons s'en sont allés , comme ils étoient venus :

Il me reste pourtant encore

Ce cœur constant qui vous adore ;

Mais tout seul , c'est moins que bibus.



---

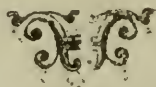
*R É P O N S E D' I R I S.*

**C**ROYEZ-moi, Monsieur le Rêveur,  
Votre rêve n'est qu'un mensonge ;  
L'or du Perou ne peut rien sur mon cœur ,  
Et je ne sçus jamais faire un heureux en songe.

---

*M A D R I G A L.*

**L'**ENFANT de la belle Cipris  
Aveugle ainsi que téméraire ,  
Dans ses propres filets, un jour se trouvant pris ;  
Appelloit la raison pour le tirer d'affaire :  
Elle vient , & d'un air sévère ,  
Lui dit , me voilà prête à te rendre le jour ;  
Arrête , dit ce Dieu , s'il faut que l'on m'éclaire ;  
Je cesserai d'être l'amour.



## V E R S

*SUR L'ESPRIT DES LOIX.*

**V**OUS connoissez l'Esprit des Loix,  
Que pensez - vous de cet Ouvrage ?

Ce n'est qu'un pénible assemblage

De Républiques & de Rois :

On voit les mœurs de tous les âges ,

Et des Peuples de tous les lieux ;

Les civilisés , les sauvages ,

Leurs Législateurs & leurs Dieux.

Sur tous ces objets d'importance ,

L'Auteur nous laisse appercevoir

Non une simple tolerance ;

Mais une froide indifférence.

Tout lui paroît fruit du terroir ,

Le sol est la cause première

De nos vices de nos vertus :

Neron sous un autre hémisphère

Auroit peut-être été Titus.

L'esprit n'est qu'un second mobile ,

Et notre raison volatile  
Est dépendante des climats :  
Féroce au Pays des frimats ,  
Voluptueuse dans l'Asie ;  
Le même ressort ici bas ,  
Détermine la fantaisie.  
Ainsi , sans un grand appareil ,  
On peut dans le siècle où nous sommes ,  
Par les seuls degrés du Soleil  
Calculer la valeur des hommes.  
Sur ce point seul , Législateurs ,  
Établissez bien vos maximes ;  
Dirigez les loix & les mœurs ,  
Distinguez les vertus des crimes ;  
Sur l'air réglez vos sentimens.  
Un Pays devient despotique ,  
Républicain ou monarchique  
Par la force des élémens.  
La liberté n'est qu'un vain titre ,  
Le culte un pur consentement ,  
Et le climat seul est l'arbître  
Des Dieux & du gouvernement.



Ce n'est pas un esprit critique  
Qui me sert ici d'Apollon ;  
Voilà toute la politique  
De notre moderne Solon.

---

*L'AMOUR PUR.*

**P**ROJET flatteur de séduire une Belle,  
Soins concertés de lui faire la cour,  
Tendres écrits, sermens d'être fidèles,  
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour :  
Mais se donner sans espoir de retour,  
Par son désordre annoncer que l'on aime ;  
Respect timide avec ardeur extrême,  
Persévérance au comble du malheur,  
Dans sa Philis, n'aimer que Philis même ;  
Voilà l'amour : mais il n'est qu'en mon cœur.



---

---

M A D R I G A L.

## S U R L A R A I S O N.

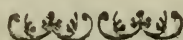
**C**ETTE fiere raison dont on fait tant de bruit,  
Contre les passions n'est pas un sûr remède ;  
Un peu de vin la trouble , un enfant la séduit ;  
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide ,  
Est tout l'effet qu'elle produit.

---

---

## É P I G R A M M E.

**E**N pleurant l'Epoux qu'elle perd ,  
Iris vous fait pitié ; quelle erreur est la vôtre !  
C'est comme un bâton de bois verd  
Qui brûle par un bout , quand il pleure par l'autre.



## P L A C E T

P R E S E N T É À M. D' A R G.

*Pour le prier d'exempter un Domestique de la milice.*

U N jeune élève d'Apollon ,  
Éleve j'en conviens , de fort peu d'importance ;

Mais qui remplit un coin dans le sacré vallon ;  
A ce titre souvent , sûr de votre assistance ,  
Ose à votre grandeur , en cette circonstance ,  
Présenter un Placet qui ne sera pas long.

Mon poltron de laquais qui craint d'entrer en  
lice ,

Bon sujet , bon valet , mais très-mauvais guerrier ;  
Se trouve pour la milice ,

Par le Dieu Mars compris dans son papier terrier.  
Onques il ne fut , dit-il , avide de l'auriers ;

De plus il a tout lieu de croire

Que la France n'a pas besoin de son appui ;

Et que L O U I S & la victoire

Se passeront fort bien de lui.

Il sollicite donc la grace ,

Le dirai-je : d'être exempté

D'aller chez la Postérité ,

Parmi nos Héros prendre place,

Car tel est son mépris pour toute vanité ,

Qu'au renom des Césars il porte peu d'envie ;

Et qu'à votre grandeur il demande la vie ,

Au lieu de l'immortalité.

## IMPROMPTU

DU MARQUIS DE S. AULAIRE,

*Adressé à Madame la Duchesse DU MAINE,  
au sujet d'une fête où il devoit paroître déguisé en  
Apollon.*

**L**A Divinité qui s'amuse

À pénétrer de mon cœur le secret ,

Si j'étois Apollon , ne seroit pas ma Muse ;

Elle seroit Thetis, & le jour finiroit.



## V E R S

À MONSIEUR L.....

*Sur la mort d'un Cannary.*

**Q**UE je plains votre sort , aimable & tendre  
oiseau !

La parque d'un fatal ciseau ,

A coupé de vos jours la trame fortunée :

Quel farouche & cruel bourreau

A tranché votre destinée ?

Le ventre d'un matou devint votre tombeau ;

Vos couleurs , votre chant si varié , si beau ,

Non , rien n'a pu fléchir son ame forcenée.

Hélas ! depuis plus d'une année

Votre Amante verse des pleurs ;

Au désespoir abandonnée ,

Rien ne peut calmer ses douleurs.

Même après le trépas , son cœur vous est fidèle ;

Aussi , quel n'étoit pas , cher oiseau , votre zèle

À satisfaire ses desirs !

Quels épanchemens ! quels plaisirs



Ne goutez-vous pas avec elle !

L'amour vous unissoit par les plus doux liens ;

Lui seul faisoit & vos maux & vos biens.

Rien ne troubloit des feux qu'approuvoit l'innocence ,

Au gré de vos desirs, l'amour comblant vos vœux ;

En préparoit la récompense :

Ha lorsqu'on aime , on est heureux :

Le bonheur n'est-il donc qu'un temple de mémoire ?

Faut-il pour être heureux , voir son nom dans l'histoire.

Passer à nos derniers neveux ?

Une heure de plaisir vaut un siècle de gloire ;

L'homme desire en vain cette félicité

Qui des oiseaux est le partage ;

Quand il croît la tenir, il n'en tient que l'image ;

Ils en ont la réalité.

Oui, je ne sai si la couronne

Malgré l'éclat qui l'environne ,

Pourroit faire notre bonheur ;

Si l'on sentoît sa pesanteur ;

Elle ne tenteroit personne :

Le Trône croule par son poids ,  
Il est environné de soucis & d'allarmes ;  
Le simple Citoyen peut à l'ombre des loix ,  
De l'étude goûter les charmes ;  
Sur elle il peut régler ses mœurs ,  
Et fermant l'oreille aux flatteurs ,  
Prendre la vérité pour maître.  
Il peut de l'amitié connoître la douceur ,  
Et préférer , plein de candeur ,  
D'être sage en effet , plutôt que le paroître.  
Vous dont le Ciel comble les vœux ,  
Que vous faut-il de plus Licas pour être heureux ?  
Si jamais mortel peut l'être.

---

## CHANSON ,

*PAR MONSIEUR LE C. DE....*

**L**E connois-tu , ma chere Eléonore ,  
Ce tendre enfant qui te suit en tous lieux ;  
Ce foible enfant qui seroit tel encore ,  
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu.  
C'est par ta voix qu'il étend son empire ,

Je ne le sens qu'en voyant tes appas ;  
 Il est dans l'air que ta bouche respire ,  
 Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas :  
 Qui te connoît , connoîtra ta tendresse ,  
 Qui voit tes yeux , en boira le poison ;  
 Tu donnerois des sens à la sagesse ,  
 Et des desirs à la froide raison.

---

## V E R S

DE MONSIEUR DE . . .

A MONSIEUR DE V . . .

*Sur la mort de MADAME DU CHATELET.*

**T**Oi qui pleures encor l'aimable Genonville ;  
 Qui pleureras long-temps cet ami malheureux ,  
 Ce Vaunenargue ; hélas ! dont un trépas affreux  
 Ne fut point émouvoir le courage tranquile ,  
 Et qui fut jusqu'au bout un sage vertueux.  
 O mon cher Apollon ! j'ose épancher mes larmes  
 Dans ce sein où les arts épanchent leurs secrets :  
 L'amitié seule excita tes regrets ,  
 L'amour n'a point encor eu part à tes allarmes ,

Et

Et moi d'un sort plus rigoureux

Victime infortunée ;

Frappé de tous les coups dans la même journée

Je les pleure à la fois tous deux.

Je perds une Maîtresse ; une amie , une Mère ,

Des talens , des vertus ; l'assemblage parfait ;

Une femme qui m'instruisoit ;

Un sage qui savoit me plaire ;

Un esprit vigoureux , toujours maître de soi ;

Qui pénétoit le mien de sa vive lumière ;

Un cœur . . . . J'ai tout perdu Voltaire !

Le cœur le plus sensible , & qui n'aimoit que moi.

Chère ombre que j'adore ; & qui vit dans mon ame ;

Qui sauras y régner jusqu'au dernier moment ;

Je dois à ton amour ces nobles sentimens ,

Ces sublimes transports , cette féconde flamme :

La mere des vertus & l'esprit des talens ,

Combien de fois sur tes divins ouvrages

A-t-elle ; ô mon cher Maître ; attaché ses beaux  
yeux ?

Quel charme elle goûtoit , en ces momens heureux ;

A leur prodiguer ses suffrages !

Qu'avec plaisir elle s'en pénétoit !  
Avec Merope elle étoit mère ,  
Avec Zaire elle pleuroit ,  
Et raisonnoit avec Voltaire.  
Elle n'est plus, c'en est fait ; & les Dieux  
Ne me laissent qu'un cœur tout plein de cette image.  
Ah ! cesse d'exiger que ma muse s'engage  
A suivre ton vol dans les Cieux ;  
Je vais , gémissant loin du monde ,  
M'enfvelir dans ma douleur profonde ;  
Et goûter toute la douceur  
De ce plaisir dont tu nous peins les charmes ;  
Le seul hélas ! qui suive la douleur.  
Je vais m'enyvrer de mes larmes ,  
En remplir sans cesse mon cœur.  
Crois-moi , le véritable sage  
Est celui, dans un tel malheur ,  
Qui sait s'attendrir d'avantage.





## EPI TRE FAMILIERE

DU MÊME,

*A M. SAUVEUR MORAND, Fameux Chirurgien.*

OUI, j'admire votre science;  
Et plaîse à la toute Puissance  
Que je me borne à l'admirer;  
Sans qu'un jour la reconnôissance  
M'oblige de la célébrer.

Mais qu'un autre vous représente  
Sous les traits de ce guérisseur,  
Si bien nommé Monsieur Sauveur;  
Dont la Magie est si puissante:  
Pour moi, c'est l'homme sociable;  
Qu'en vous je prétend célébrer;  
Cet esprit facile, agréable,  
Qui déposant le ton capable,  
Veut bien avec nous badiner,  
Et quelquefois déraisonner.  
Que la déraison est aimable!  
De votre petite maison

Des vrais prédestinés l'azile ,  
Les plaisirs font leur Domicile ,  
Laisant avec discretion ,  
Sous vos beaux lambris à la Ville ,  
Loger la superbe raison :  
Trop satisfaits de vous sourire ,  
Lorsqu'amoureux d'un doux repos ,  
Vous revenez sous leur Empire ,  
Vous délasser de vos travaux ;  
Et parmi des amis qu'inspire  
La gaité l'ame des bon mots ,  
Gouter le plaisir de médire  
Et de la fortune & des fots.  
Que cette demeure m'enchanter !  
De ce Tibur qu'Horace chante ,  
Nous y retrouvons le portrait ;  
Aussi de bon cœur ai-je fait  
Cette oraison vive & touchante  
Qui sans doute aura son effet.  
Descends de la voûte azurée ,  
Divinité trop ignorée ,  
Tendre amitié , fille des Cieux ;  
De tous les plaisirs entourée ,

De toutes tes graces parée ,  
Descends ; viens répandre en ces lieux  
Cette flame pure & sacrée  
Dont brulent les cœurs vertueux.  
Et vous retraite enchanteresse ,  
Sous vos délicieux lambris ,  
Retenez toujours la paresse ,  
La liberté mere des ris ;  
Et que l'ennuyeuse sagesse ,  
Loin de vous , de vos bords fleuris ,  
S'en aille prêcher à Paris  
Contre cette douce mollesse  
Dont j'ai le bonheur d'être épris.  
Dans cette oraison familiere ,  
J'aurois pu conjurer l'amour  
D'habiter aussi ce séjour ;  
C'est un hôte si nécessaire :  
Et puis dans votre appartement ,  
Il est un recoin solitaire  
Si scélérat , si séduisant ,  
Si fait pour l'amour & sa mere ;  
Mais la crainte de vous déplaire ,

M'a retenu dans mon penchant ;  
 Et j'ai borné là ma priere.  
 L'amitié seule à donc mes vœux ;  
 Qu'elle aît toujours votre art de plaire,  
 Votre esprit, votre caractère ;  
 Et l'amour ne plaira pas mieux.

---

### M A D R I G A L.

**Q**uand d'une voix & douce & tendre,  
 Licidas m'invite à me rendre ;  
 Oh qu'il fait bien persuader !  
 Et que je me plais à l'entendre !  
 Il en coute moins à céder,  
 Qu'il n'en coutoit à se défendre.

---

### L'AMANT HEUREUX.

#### A MADEMOISELLE DE\*\*\*

**T**out est égal, & la nature sage  
 Veut au niveau ranger tous les humains ;  
 Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,  
 Fleur de santé, doux loisir, jours serains ;

Vous avez tout ; c'est-là votre partage :  
Moi je paroïs un être infortuné ,  
De la nature enfant abandonné ,  
Et n'avoir rien semble mon appanage ;  
Mais vous m'aimez ; les Dieux m'ont tout donné.

---

## LE CHOIX RAISONNABLE,

## O D E

DE MONSIEUR D. . . .

C'Est l'amour qui me fait écrire ,  
C'est l'amour qui me fait parler :  
Il est juste que qui m'inspire ,  
De ses dons aime à me combler.

L'autre jour cet aimable Maître ,  
Avec un sourire charmant ,  
Me dit, je voudrois reconnoître  
Ton zele & ton attachement.

Choisis de mon aîle volage ,  
Ou de mon flambeau radieux ;  
Que mon carquois soit ton partage ,  
Ou mets mon bandeau sur tes yeux.



Garde amour ton aîle légère ;  
Ah ! loin de vouloir voltiger ,  
Qu'un nouveau nœud à ma Glycere ,  
S'il se peut , vienne m'engager !

Ton flambeau me feroit contraire ;  
Doit-on éclairer le plaisir ?  
Vu de trop près , il fait moins plaire ,  
Et satisfait moins le desir.

De ton carquois ferois-je usage ?  
Eh ! quels traits aurois-je à lancer ?  
Glycere accepte mon hommage ,  
Je n'ai plus de cœur à blesser.

Mais si l'erreur est nécessaire ,  
S'il faut écarter ton flambeau ;  
Mon choix est fait ; Dieu de Cithere ,  
Daigne me prêter ton bandeau.



---

^  
É P Î T R E  
DE MONSIEUR DE....  
*AU PERE LA NEUVILLE.*

**Q**Uoi ! ces enfans de l'indolence ,  
Ces Vers échappés de mon cœur ,  
Qui respirent la nonchalance  
Où s'abandonne leur auteur ;  
Et dont l'art d'un pinceau flatteur  
N'embellit point la négligence ;  
Ces fruits de mon amusement  
Auroient pu , divin La Neuville ,  
Par un destin des plus brillans ,  
Pénétrer jusqu'à votre azile !  
Et vous trouver dans ces momens  
Où las des applaudissemens  
Et de la Cour & de la Ville ;  
Las du commerce des Savans ;  
Du monde spectateur tranquile ,  
Sage aimable de tous les temps ,  
Vous daignez d'un œil plus facile ,

Contempler nos égaremens.

Car aux yeux de votre génie ,

Que feroient des riens exprimés ?

Sans cette éloquente énergie

Dont vos écrits sont animés ?

Que feroient des propos semés

Sans liaison , sans simetrie ,

Tableaux mal conçus , mal formés ;

Qui n'ont qu'une vaine harmonie

Et l'agrément d'être rimés ?

Encor dans son air de moleſſe ,

Si ma muſe avoit les appas ,

Le ton , la lyre enchantereſſe

De cette Belle qu'on careſſe ,

Et dont je ſuis envain les pas :

Si de Greſſet ayant les graces ,

Comme lui je pouvois cueillir

Ces fleurs qui naiſſent ſur ſes traces ,

Et qu'il ſait ſi bien aſſortir :

Peut-être aurois-je l'aſſurance

De me préſenter à vos yeux ,

Perſuadé que l'indulgence

Voudroit bien sourire à mes jeux ;  
Et m'accorder la préférence  
Sur les Bions & les Chaulieux,  
Mais je ne saurois vous le taire ,  
Ma Muse n'est qu'une Bergere  
Faitte pour demeurer aux champs ;  
Elle en a tout le caractère ,  
Le cœur simple , les sentimens ,  
Et la couronne de fougere ,  
Et les naturels ornemens ;  
Mais elle en a peu l'art de plaire ,  
Et l'esprit & les agrémens.  
De graces , d'atours dépourvue ,  
Sa simplicité doit vous fuir ;  
Car pour paroître à votre vue ,  
On ne sauroit trop s'embellir.  
Non , la timide violette ,  
Ni l'arbre même de Cypris ,  
Oubliant leur humble retraite ,  
Ne doivent point , flattés , épris  
D'une ambition indiscrete ,  
Briguer l'honneur trop fastueux

De s'approcher du voisinage  
De ces cédres audacieux ,  
Qui vont jusqu'au trône des Dieux  
Porter leur orgueilleux feuillage.  
Qu'essayant son vol mesuré ,  
Sur les Rivages de Méandre ,  
Le Cigne n'aille pas prétendre  
A l'effor de l'Aigle sacré :  
C'est à lui de quitter la terre ,  
Et fendant les plaines de l'air ,  
D'aller remettre le tonnerre  
Entre les mains de Jupiter.  
Dans une obscurité profonde ,  
Vivant avec quelques amis ,  
Comme moi , fuyans le grand monde ,  
Et dans la mollesse endormis ;  
Je dois , content de vous entendre ,  
Et de pouvoir vous admirer ;  
Sagement ici bas attendre  
L'instant qui doit m'en retirer.  
Hélas ! gâté par la paresse ,  
J'ai mal profité des leçons



Que par votre voix, la sagesse,  
Les Virgiles, les Cicerons  
Donnent aux heureux nourrissons  
Dont vous conduisez la jeunesse.  
Mânes de ce Maître fameux  
Que j'aimois à l'égal d'un Pere;  
A cette mémoire si chere  
Des larmes coulent de mes yeux :  
Porré, ombre que je révère,  
Ma reconnoissance sincere,  
Chez les morts t'offre encor des vœux.  
Je te dois ce goût qui m'inspire  
Qui vers ces beaux arts tout puissants  
Dont quelquefois je sens l'empire,  
Emporte mes foibles élans.  
Avec de si riches présens,  
Avec ces rayons de ta flamme,  
Que ne m'as-tu laissé ton ame,  
Et tes vertus, & tes talens ?  
Ah ! puisse la race future  
Relire de foibles écrits  
Dont le sentiment, la nature

Font seuls le mérite & le prix !  
Ecrits sans art , sans imposture ,  
Que n'a point retouché l'esprit ;  
Ou telle enfin qu'elle sentit ,  
S'épancha l'ame la plus pure.  
Si l'amitié , la vérité  
Les portent vainqueurs d'âge en âge ,  
Au sein de l'immortalité ;  
On apprendra par cet hommage ,  
Combien mon cœur t'a regretté.  
Vous ne me ferez point un crime  
D'un stérile tribut de pleurs ,  
La Neuville , il est légitime ,  
Et vous partagez mes douleurs.  
Sans doute il a pour vous des charmes !  
Oui , qui nous peint si bien le cœur ,  
Doit sentir toute la douceur  
Et de la tristesse & des larmes.  
Si jamais mon esprit vainqueur ,  
Dégagé de la nonchalance ,  
S'élève jusqu'à l'éloquence ;  
J'oserai vanter l'Orateur  
Qui lui donne tant de puissance.

---

# É P I T R E

DE MONSIEUR D....

*AU ROI DE PRUSSE.*

**E**Nfin , j'ai vu ce lieu charmant  
Où mon Roi s'arrachant au Thrône ,  
À la gêne qui l'environne ,  
Déposant un sceptre pesant  
Pour manier le luth galant ;  
N'ayant enfin d'autre couronne  
Que les roses de l'agrément ,  
Va dans le sein de l'enjouement  
Du Maître égayer la personne.  
C'est-là , mon Auguste nouveau ,  
Que la tranquile indépendance ,  
La Philosophique indolence ,  
Que tous les amours sans bandeau  
Viennent jouir de ta présence ,  
Et te soulager du fardeau  
Dont gémit la toute Puissance.  
La grandeur ne peut t'éblouir ,

Tu vois son sublime fantôme  
À sans souci s'évanouir.  
Là, le Monarque ose être un homme ;  
Connoître , goûter le plaisir :  
Ce plaisir l'unique chimere  
Dont le sage aime les erreurs ,  
Qu'à la Cour on ne trouve gueres ,  
Les champs seuls goutent ses douceurs:  
En Philosophe sociable ,  
Tu te livres aux voluptés ,  
En prenant la licence aimable  
De fronder , d'un ton agréable ,  
Les abus les plus respectés.  
Lorsque par les loix de ta Place  
Des esclaves les plus soumis ,  
Des flatteurs seuls te sont permis ;  
Tu portes ton heureuse audace  
Jusqu'à désirer des amis.  
Des amis dans le rang suprême ?  
Qui les mérite mieux que toi :  
Ah ! quand tu nous caches le Roi ,  
Tu fais voir un Dieu que l'on aime :

Ce sage qui des vérités  
Parcourt la lumineuse sphere ;  
Qui pour avoir fait maints traités ,  
Maints longs calculs acrédités ,  
N'a rien perdu de l'art de plaire ;  
Maupertuis pense à tes côtés :  
Tandis que des champs Élisées ,  
Horace digne de ta Cour ,  
Horace vient en ce séjour  
Répandre sa tournure aisée ,  
Cette morale apprivoisée  
Qui nous charma jusqu'à ce jour ;  
Sur ces Vers que lui-même admire ;  
Enfans heureux de peu d'instans  
Que te laissent de ton empire  
Les soins, hélas ! trop importants.

---

De mon Héros digne Maîtresse ,  
Postérité, qui de son nom  
Aimeras à parler sans cesse ;  
Avec quel plaisir ! quelle yvresse !  
Quels transports d'admiration  
Liras-tu ces Vers où mon Maître ,



Epanchant son cœur généreux ;  
Enseigne l'art de se connoître ,  
La science enfin d'être heureux !

Ah ! retraite charmante & pure !  
Vous valez Berlin à mes yeux ;  
Ce Paris même où l'imposture  
Surcharge la simple nature  
De ses ornemens fastueux.  
Sans souci soyez mon Parnasse ;  
Et que sur cet autre Helicon ,  
Couronné du lyerre d'Horace ,  
Et des myrthes d'Anacreon ,  
Et de la palme de Maron ;  
Mon Maître aît la première place ,  
Sous la figure d'Apollon.

---

### M A D R I G A L.

**P**ourquoi vous tourmenter d'une vaine poursuite ;  
Vous avez beau d'un œil jaloux  
Observer toute ma conduite ,  
Disoit Climene à son Epoux ;  
Dès que je voudrai l'entreprendre ,

J'ai huit moyens de vous duper.

Je ferois, dit l'Epoux, charmé de les apprendre ;  
Volontiers, dit Climene, écoutez : en effet  
Le Mari, sur ses doigts, en compta jusqu'à sept ;  
Il en manque un ; dit-il, ceux-là doivent suffire,  
Reprit-elle ; à vous seul je les ai découverts :  
Pour l'autre, ajouta-t-elle, avec un fin sourire ;  
Dispensez-moi de vous le dire ;  
Car c'est celui dont je me fers.

---

## E P I T R E

*AU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG,*

Par MONSIEUR V . . .

**E**Nfin mon Prince vous voilà  
Lorgné, convoité de nos Belles !  
Pour vous on a quitté déjà  
Vingt Amans des moins infidèles  
Qui n'en mourrons pas pour cela ;  
Trop heureux de consoler celles  
Que Votre Altesse laissera.  
L'on vous prône, l'on vous affiche  
Comme un favori de l'Amour ;  
Déjà votre nom à sa niche

Dans les malins couplets du jour.

L'éternelle tracasserie

Vous fait l'objet de ses propos ;

La plus Bourgeoise Cotterie

Rend sur vous ses Oracles sots.

De ce beau Fauxbourg où vous êtes ,

Théâtre des galans succès ,

Lieu pour les Elus fait exprès ;

Vos histoires les plus secretes ,

{ Jugez du bruit qu'ici vous faites , }

Se répandent jusqu'au marais ;

Et vont occuper nos Caillettes

Peuple oisif s'il en fut jamais.

Souffrez que je vous félicite

Sur un début aussi charmant ;

Dans votre Histoire , assurément ,

Je ne doute point que la suite

Ne réponde au commencement.

Mais Votre Altesse voudroit-elle

Recevoir quelques bons avis

D'un favori rempli de zele ,

Et d'un François des mieux instruits

Dans la Carte de son Pays ?  
Si jamais je cherche à connoître  
Le Dieu Mars , ainsi que l'Amour ,  
Vous daignerez , à votre tour ,  
Aux combats me servir de Maître.  
Je vais donc vous ouvrir les yeux :  
Ne pensez pas qu'un cœur sincère ,  
Un esprit juste & serieux ,  
Qu'un amour qui contraint les feux ,  
Et s'enveloppe du mystère ,  
Et d'un culte Religieux ;  
Sert sa Maîtresse , & la révere ,  
Comme l'on révere les Dieux ;  
Soient les moyens & l'art de plaire  
Que nous professons en ces lieux :  
Peut-être votre Germaine  
Fait-elle cas de ces talens ;  
Mais ici la Scene varie ,  
Et ce sont d'autres sentimens.  
Etranger à votre Patrie ,  
D'abord abjurant la raison ,  
De notre déité chérie ,

De l'extravagante folie ,  
Il faut arborer l'écusson :  
Prendre ces airs d'étourderie  
Parmi nous si fort de saison ;  
Quitter le simple caractère ,  
Le naturel des bons Germains  
Dont quelques Pedans d'Ecrivains  
N'ont pu s'empêcher de nous faire  
Un portrait digne des Romains.  
Puis il faut troquer la science  
Qu'on estime chez vous , dit-on ,  
Contre une effrontée ignorance ,  
Et cet admirable jargon  
Le bon François par excellence.  
Or ce langage merveilleux ,  
Vous aurez peine à le comprendre ;  
Du moins suis-je assez malheureux  
Pour n'avoir jamais pu l'entendre.  
Sans doute que , mieux qu'un François ,  
Votre Altesse saura l'apprendre ;  
Pour vous les miracles sont faits :  
Prince , d'ailleurs suivez l'usage ,



Parlez toujours , & puis après  
Entendra qui peut le langage.  
Sur-tout force présomption ,  
Plein d'une entiere confiance  
Sur votre réputation ,  
Montrez-vous avec asûrance ;  
Que toute votre contenance  
Respire un aimable abandon ,  
Une agréable nonchalance.  
Détonnez bas quelques chansons  
Que vous direz venir de France ;  
Bavardez chiens , chevaux , ponpons ,  
Opera , petites Maisons ,  
Pantins & telle autre misère ;  
Sans en savoir juger du tout.  
Soyez railleur impitoyable ,  
Médisant , cruel avec goût ,  
Rendez-vous enfin redoutable ,  
Vous ne serez point estimable ;  
Mais vous jouirez d'un destin  
Bien plus doux , bien plus agréable ;  
Vous serez un homme adorable ,

Charmant, délicieux, divin ;  
L'ame de ces soupers aimables  
Où nos convives charitables  
Mettent en pièces le prochain.  
Sachez à fonds le Vaudeville ,  
Autrement l'histoire du jour ;  
Et déchaînez-vous tour à tour  
Sur les sottises de la Ville ,  
Et sur les abus de la Cour.  
À ces dehors d'impertinence  
Joignez un verni d'impudence,  
Et beaucoup d'indiscrétion ;  
Cela s'appelle en notre France ,  
Posséder les airs du bon ton.  
Sous ces couleurs enchanteresses ,  
De nos femmes briguez les vœux ;  
Bientôt vous aurez vingt maîtresses  
Qui s'arracheront les cheveux  
Pour se disputer vos caresses ;  
Et n'en soyez point amoureux.  
Variez vos agaceries ,  
Sans nul égard pour les Epoux ;

Comblez-les de vos railleries ;  
Trouvez-vous tard au rendés-vous.  
N'épargnez point les brouilleries,  
Les rapports , les tracasseries ;  
Mentez quelquefois le jaloux ,  
Répandez à propos des larmes ;  
Des pleurs échappés au courroux ,  
Pour nos femmes ont bien de charmes,  
Ayez plus qu'elle des humeurs ,  
Des caprices & des vapeurs.  
Redoutez-vous leur inconstance ?  
Traitez-les avec arrogance ,  
Tel que le Turc impérieux  
Qui sur la beauté son esclave ,  
Daigne à peine jeter les yeux ;  
Vous les verrez de leur entrave  
Resserrer les liens honteux.  
Trompez enfin , voilà l'adresse ,  
Le charme de l'amour François :  
Sacrifier une maîtresse ,  
C'est le comble de nos succès.  
D'une tendresse véritable ,

Si vous pouviez sentir le prix ,  
Gouter cet amour raisonnable  
Dont sans doute un sage est épris ;  
Je vous offrirois d'autres traces :  
Mais vous voulez vivre à Paris  
Entre l'amour , les jeux , les graces ;  
Cocufier tous les Maris ,  
Gens d'ailleurs faits à ses disgraces :  
Quitter Aglaé pour Cloris ;  
Promener l'éclat qui vous suit ;  
Faire du scandale & du bruit ;  
Etre en un mot l'homme à la mode ,  
Bien différent de l'homme heureux :  
Je vous conseille la méthode  
Peut-être un jour ferez-vous mieux.



**M O N S I E U R D E R O U B I N ,**  
**G E N T I L H O M M E D ' A R L E S ,**

*Annobli par le Roi LOUIS XIV, lui adressa ce  
Placet lors de la taxe des Isles.*

**F**AVORABLE autrefois aux chansons de ma  
Muse,

Grand Roi , tu daignas l'écouter ;

Et ce doux souvenir dont mon ame est confuse ,

L'enhardit encore à chanter.

Tu fais que par mes soins & mes ardues veilles ,

Cet obélisque si vanté ,

De ton regne fameux consacra les merveilles

À toute la Postérité.

J'avois gravé ton nom au temple de mémoire ,

Tu tiras le mien de l'oubli ;

Et versant dans mon sein un rayon de ta gloire ,

Tout mon sang en fut annobli.

Mais tu me fis grand tort , m'accordant cette grace ,

Je n'en suis que plus malheureux ;

Car être Gentilhomme , & porter la besace ,

Il n'est rien de si douloureux.



Ce vain titre d'honneur que j'eus tort de pour-  
suivre,

Ne garantit point de la faim;

Je sai qu'après la mort, la gloire nous fait vivre;

Mais dans ce monde il faut du pain.

Je n'avois qu'un Domaine au rivage du Rhône

Qui m'en donnoit pour subsister;

On veut m'en dépouiller, & me mettre à l'aumône,

Si je n'ai de quoi l'acheter.

J'ai donc tout mon recours en ta bonté suprême;

Et si l'on nous met en procès,

Pourvu que ton grand cœur le décide lui-même;

J'en dois peu craindre le succès.

Qu'est-ce en effet pour toi, grand Monarque des  
Gaules,

Qu'un tas de sable & de gravier ?

Que faire de mon Isle ? il n'y croît que des saules,

Et tu n'aime que le laurier.

Egalement puissant dans la Paix, dans la Guerre,

Comblé de gloire & de bonheur;

Maître d'un grand Etat; quelques arpens de terre

Te rendront-ils plus grand Seigneur ?

Laisse-m'en donc jouir , la faveur n'est pas grande ;  
Ne me refuse pas ce bien ,  
C'est tout ce qu'aujourd'hui ce Placet te demande ,  
Grand Roi , ne me demande rien.

---

## I M P R O M P T U

*Pour une D A M E qui reprochoit à l'Auteur de n'avoir  
jamais fait de vers pour elle.*

**L'**AUTRE jour , l'aimable Themire  
Disoit au tendre Corydon ,  
Pour moi seul jamais ta lyre  
N'a su former le moindre son.  
N'en prenez , dit-il , point d'ombrage ,  
Si j'ai chanté d'autres attraits ,  
Je n'en prouve que davantage  
Combien j'aime quand je me tais.  
Ayez de plus justes idées  
Du tendre amour que je ressens ,  
On dit librement ses pensées ;  
On doit cacher ses sentimens.

---

*P O R T R A I T D E C L I M E N É.*

**B** IEN m'y connois, & ne suis des plus bêtes;  
Très-peu s'en faut que ne soyez l'amour,  
Même pour rien je croirois que vous l'êtes :  
Gentil corsage, & minois fait au tour,  
Frians souris, tout comme en a le traître,  
On vous les voit, on peut vous reconnoître  
À tous ses traits. Mais aussi ses défauts  
Les avez tous : perfide badinage,  
Malice noire, & qui pourtant engage;  
Qui l'eut jamais ? C'est l'enfant de Paphos,  
Et vous Climene. Or sus, sans vous déplaire,  
Je vous dirai pour votre amandement,  
Qu'à tout cela réforme devez faire,  
Réforme grande ; écoutez donc comment  
Profiterez de sermon salutaire :  
Ja de l'amour vous avez les appas ;  
Gardez-les bien, tel meuble est nécessaire ;  
Mais sa malice est un fort vilain cas,  
Mieux vous vaudroit, pour finir nos débats,  
Cette bonté qu'a Madame sa Mere.

---

## P R I É R E

À S A I N T R O C H.

**A**CCABLÉS de malheurs, menacés de la peste,  
Grand Saint R O C H, nous ne craignons rien,  
Et rien ne nous fera funeste;  
Si vous êtes notre soutien.  
Ecoutez ce Peuple Chrétien,  
Et venez apaiser la colère céleste;  
Mais n'amenez pas votre chien,  
Nous n'avons pas du pain de reste.

---

## LA TONTINE.

À M O N S I E U R P . . . D E M . . .

**L'**AMOUR veut mettre à la Tontine,  
Quel est son Procureur dans ce hardi Projet?  
Connoît-il bien son origine?  
Pourra-t-il fournir son extrait?  
On le dit vieux comme le monde,  
À nos yeux ce n'est qu'un enfant;  
Quand sa Mere sortit de l'Onde,

Il étoit déjà triomphant.

On le prendroit pour un Caton ;

Sous la robe d'un Janséniste ;

Et sous celle d'un Moliniste ,

Il a tous les traits d'un Giton :

Enfant, vieillard, & décrépite ;

Quelle classe occupera-t-il ?

Il faudroit être bien subtil ,

Pour marquer celle qu'il mérite :

Orry n'a pas prévu le cas ,

Malgré sa prudence suprême ;

Je crois que le Conseil lui-même

Y trouvera de l'embarras.

Qu'il soit traité sans injustice ,

C'est le but de tous nos desirs ;

Le système de nos plaisirs

Est dépendant de son caprice ;

Il est bon de le caresser.

Enfin , Monsieur , c'est votre affaire ;

Quand on est bien avec la Mere ,

L'enfant doit nous intéresser.



---

E P I T A P H E  
DE MONSIEUR L'ABBE' DE G...

*Par lui-même.*

C I git l'Auteur de Philopode ,  
Autrement dit Philotanus ;  
Ainsi qu'il fera plus commodé  
À la Bulle *Unigenitus* :  
Moitié gaie, moitié bouffoné  
Sa Muse assez joyeusement  
Le mena jusqu'à son Automne ;  
Avec les plaisirs du Printemps.  
Il s'étoit fait un caractère  
D'après Verville & Rabelais ;  
Dans l'art de varier les faits ;  
Il avoit suivi leur maniere :  
Bon estomach ; & l'esprit vif ;  
Il fut le Héros de la table ;  
Plus libre en propos qu'inventif ;  
Il fut plus plaisant qu'imitable ;  
Il est mort le pauvre Chrétien ;

Molina perd un adversaire ;  
Si je consulte son Bréviaire ,  
La Religion n'y perd rien.

---

### L'HUMILITÉ.

**S'**IL est des gens heureux au monde , c'est vous  
autres ,

Disoit au frere Luc très-digne Capucin ,  
Certain notable & pieux Citadin ;

Plus pauvres que jadis n'ont été les Apôtres ,  
Vous ignorez les croix de la nécessité ;

Et riches dans votre indigence ,

Jusques dans votre barbe on voit en liberté ,  
A l'ombre de la Pénitence ,  
S'épanouir une sainte gaieté.

D'ailleurs pour le salut , car c'est la grande affaire ,  
Nul risque , entiere sûreté ;

Sevré de toute volupté ,

Un Capucin peut-il mal faire ?

Il ne peut même être tenté.

Eh ! qui seroit assez hardi pour l'entreprendre ?  
Le démon ? bagatelle , il ne s'y jouera pas ;

Et quand il le voudroit, le pauvre diable, hélas!

Il ne sauroit comment s'y prendre:

Je le sai pourtant bien, dit en nazillonnant,

Le Pere Luc, nul homme de ses pièges,

Fut-il un Capucin, tant qu'il vit, n'est exempt:

Notre ordre a bien des privilèges;

Mais pour celui-là non; il ne nous est pas dû:

Songez que c'est un don, une faveur suprême

Que du troisième Ciel l'Apôtre descendu,

Ne put obtenir pour lui-même.

Il avoit, nous dit-il, son Ange de Satan;

L'éguillon de la chair, ce grand & saint Apôtre;

C'étoit son fléau, son tyran;

Comme la gloire à nous Capucins c'est le nôtre.

La gloire! vous voyez où je veux en venir;

Représentez-vous donc cette estime profonde

Que pour notre saint Ordre on a dans tout le  
monde;

Tous ces talens qu'on voit en nous se réunir,

Le don d'une haute science,

Le don d'une sublime & pompeuse éloquence

Que par de grands succès Dieu se plaît à benir;

Enfin ce zèle ardent, souffrez que je le dise;

Qui de chacun de nous, pour nous bien définir ,  
Fait autant de piliers & d'appuis de l'Eglise.  
Le tout ensemble forme (il faut en convenir)  
Un poids de gloire immense , encor que bien  
acquise,

Mais un poids, après tout, terrible à soutenir.  
En vain l'humilité gronde & se fait entendre,  
Elle a beau nous crier, homme tu n'es que cendre ;  
L'orgueil du fond du cœur lui réplique soudain,  
Je suis homme, il est vrai ; mais je suis Capucin.  
Voilà pourtant selon l'oracle Evangélique,  
Voilà le grand chemin qui conduit en Enfer ;  
L'orgueil qui perdit Lucifer ,  
Peut perdre un Capucin le plus scientifique.  
J'ai donc cherché long-temps , dans ma perplexité,  
Quelque bonne & sûre pratique  
Pour arrêter la vanité ;  
Un principe qui fut solide , & sans réplique :  
Après avoir bien médité ,  
Je l'ai trouvé dans la Physique ;  
J'ai songé qu'il étoit telle planète aux Cieux  
Plus grande encor vingt fois que ne l'est ce bas  
monde ,

y comprenant la Terre & l'onde ;  
 Tout immense , tout grand qu'il paroît à nos yeux.  
 Quoi ! ce monde , ai-je dit , & ce qui le compose ?  
 Devant ces corps brillants devient si peu de chose !  
 Et qui suis-je donc Moi , dans tout ce composé ?

Ce principe une fois posé ,  
 Voici contre l'orgueil , sitôt qu'il m'inquiète ,  
 Mon spécifique & ma recette ;  
 Vers le plus haut du firmament  
 Je braque en esprit ma lunette ;  
 Je vois ces vastes corps , & dans l'étonnement  
 Où leur grandeur énorme , accablante , me jette ;  
 Je m'abîme dans mon néant ,  
 Et je dis , en m'humiliant ,  
 Qu'est-ce qu'un Capucin , devant une planète ?

### L'ANTIMONDAIN.

▲  
**O** Jours heureux qui purs & sans nuages ,  
 Avez du monde éclairé le berceau ;  
 Dont vainement un odieux pinceau  
 Veut à nos yeux défigurer l'image !  
 Jours fortunés , quoiqu'en publie encor



Un Maître fou dans sa verve indiscrette ;  
Age, à bon droit, appelé siècle d'or.  
Ô bon vieux temps, c'est moi qui vous regrette !  
Mais, ô regrets en effet superflus !  
A notre dam, hélas ! vous n'êtes plus.  
Tranquille au sein d'une heureuse abondance ,  
Exempt de peines, affranchi de tous soins ,  
L'homme vivoit, la sage providence  
Pour son bonheur lui cachoit ses besoins ;  
Il étoit libre, & la seule nature  
Dictoit ses loix, & régloit ses devoirs :  
La trahison, le meurtre, l'imposture ,  
Les attentats, les forfaits les plus noirs ,  
Sous des climats où regnoit la droiture ;  
De son cœur simple ignorés & bannis ,  
N'avoient alors besoin d'être punis.  
Nul préjugé n'affervissoit son ame ,  
Heureux de vivre ainsi qu'il étoit né ;  
Ni bien, ni mal, gloire, honte ni blâme  
N'étoient connus de son esprit borné.  
O douce erreur ! favorable ignorance  
Fille du Ciel, Mere de l'assurance !

Point de remord qui gênât ses desirs.  
Né pour jouir , fait pour le bien suprême ,  
Il se trouvoit dans un autre lui-même :  
Rien ne troubloit leurs innocens plaisirs ;  
Et quels plaisirs ! à leur douceur extrême  
Le monde entier doit ses accroissemens ;  
Tendres ébats ! divins embrassemens !  
Fréquens sur-tout plus qu'au siècle où nous som-  
mes ;

Et c'est raison ; car le destin des hommes  
En dépendoit dans ces commencemens.  
Plaisirs exempts de tous ces vains phantômes  
Dont un bizarre & chimérique honneur  
Séduit les cœurs susceptibles d'alarmes :  
Ce fier tyran d'un siècle plein de charmes  
Ne mettoit point d'obstacle à leur bonheur ;  
Mais , à sa place , une aimable innocence ,  
Un cœur naïf , de candeur revêtu ,  
Neuf encor même après la jouissance ,  
Tenoit alors lieu de toute vertu.  
De nos Ayeux , sous le Regne d'Astrée ,  
Telle étoit donc la race fortunée ;

De siècle en siècle & vigoureux & sains ;  
Mets raffinés, laïs, ni Médecins ,  
Coupable engeance, en ces temps ignorée ;  
De leurs beaux jours n'abrégeoient la durée.  
Or maintenant , notre ami du bel air ,  
Qui vous moquez impunément du monde ,  
Vantez-nous bien votre siècle de fer ?  
Vantez-nous bien votre cœur très-immonde ?  
Osez fronder l'illustre Fenelon ?  
Déprisez-nous les accords de sa Lyre ,  
Ce beau Roman le seul utile à lire ?  
Vous ; toutefois, dont le rare Apollon ,  
Et les écrits ne vont pas au talon  
De ce Prélat ; vous dont le chaud délire  
Vous fait choquer trop souvent le bon sens ;  
Vous, dis-je encor, qui placez dans un Temple  
D'un bout à l'autre ouvrage original ,  
Fille de joye, auprès d'un Cardinal.  
Vous, dis-je enfin, qui, pour dernier exemple ,  
Venez de faire assemblage nouveau ,  
Et comme on dit une Galimaffrée ,  
D'Eve , d'Adam , de Saturne & de Rhée ;

Affortiment digne d'un tel cerveau.  
Plaçant le Bien de la nature humaine  
Dans un bouchon qui frappe au soliveau ,  
Ou bien à voir une tête de veau  
Qui dans un char mollement se promene,  
Or maintenant ce séjour enchanté ,  
Ce paradis terrestre si vanté ;  
Cher Calotin de la première classe ,  
De bonne foi convenez , entre nous ,  
Que pour savoir où peut être sa place ,  
On auroit tort de s'adresser à vous.



---

LE CARQUOIS  
DE L'AMOUR,  
FABLE ALLEGORIQUE  
À MADEMOISELLE GAUSSIN.

J'AI vu le plus jeune des Dieux ,  
D'un air triste & pensif, en relevant ses charmes,  
Sans flèches, sans carquois s'envoler vers les Cieux.  
Cithérée à l'instant, les yeux baignés de larmes

De le voir venir sans ses traits ;  
Que vois-je ? est-ce l'amour ? mon fils, où sont ces  
ailes

Qui font vos plus charmans attraits ?  
N'en foyez point surprise, & calmez vos allarmes,  
Dit ce Dieu, c'étoit fait de l'empire amoureux ;  
L'amour, le tendre amour étoit près de sa perte,  
Sans une heureuse découverte  
Qui m'a fait éviter un sort si malheureux.

Tantôt, en quittant l'Idalie,  
Après maints tours, détours, par hazard j'ai paru



Dans un de ces endroits où préside Thalie ;  
M'étant moi-même reconnu  
Aux traits avec lesquels Gauffin peignoit ma flâme ,  
Et voyant les Mortels s'attendrir à sa voix ;  
Pour être de moitié dans les cœurs qu'elle enflâme ,  
De ses yeux j'ai fait mon carquois ;  
De tous mes traits dépositaires ,  
Les cœurs les moins remplis d'ardeur ,  
Vont devenir leurs tributaires ;  
Mais j'en partagerai l'honneur.  
En assûrant vos droits , lui répond l'immortelle ,  
Puisqu'à l'amour Gauffin doit sa beauté ;  
Je me contenterai de n'avoir de plus qu'elle ,  
Que la seule immortalité.

---

Q U A T R A I N ,  
À L A M Ê M E.

**N**E nous'étonnons pas, si les attraits vainqueurs  
De cette actrice inimitable  
Ont des droits si puissans pour soumettre nos cœurs ;  
Le danger est inévitable.

---

# L'ESPRIT ET LA FOLIE,

## F A B L E.

**L'**ESPRIT un jour entreprit un voyage,  
Nul n'est, dit-on, Prophète en son logis,  
Il avoit lu quelque part cet adage ;  
Le voilà donc à courrir le Pays.  
Esprit s'en va de Province en Province,  
Trouvant les cœurs de ses talens épris ,  
Faisant gratis la figure d'un Prince ;  
Bien m'en irois voyager à tel prix.  
Avint pourtant qu'en certaine contrée ,  
Notre Héros mit fin à son bonheur ;  
Beaux jours , hélas , courte est votre durée !  
Il n'est ainsi de nos jours de malheur,  
De fol amour il se laissa surprendre ;  
Or devinez l'objet d'un soin si tendre ?  
C'est la folie , en propre original.  
La bonne Dame aussi faisoit voyage  
Avec Momus & son cher Carnaval :  
Voir notre Belle une nuit dans un Bal ,

Et l'adorer, ce fut le même ouvrage ;  
Pour être extrême , esprit passa toujours.  
Le sort combla de si belles amours ,  
Hymen enfin se mit de la partie ;  
Féconde fut cette illustre union ,  
Naquit d'abord l'imagination ;  
Fillette vive & non moins étourdie ,  
Ne discourant que par bonds par faillie ;  
Courant toujours la haute Région ;  
Les Chroniqueurs disent que de son Pere  
Elle tenoit bien moins que de sa Mere ,  
Dont elle avoit les bizarres travers ;  
Bien le croirois à son goût pour les Vers ,  
Ceux-là s'entend qu'enfle la métaphore ,  
vrais feux folets d'un léger météore ;  
Vers ampoulés montés sur de grands mots ,  
Dont maints fripons savent duper les fôts.  
Bientôt après survint un autre gage  
Plus digne encor de cet hymen charmant ;  
Être nouveau , pensant très-rarement ,  
Parlant beaucoup , décidant davantage ;  
De Neologue on lui donna le nom ;

Chez le beau sexe il fut en grand renom;  
 Et l'est encor: C'est là son avantage:  
 Ce n'est le tout; on vit naître bientôt  
 Le Vaudeville, & sa sœur Parodie  
 Ayant le rire & le ton de l'envie,  
 Couple fêté chez le peuple Idiot.  
 Voilà le fruit d'un si beau mariage:  
 Esprit devoit rester en son logis;  
 Mains en connois dont ce n'est là l'avis;  
 Pour moi je dis, au diable le voyage.

## Q U A T R A I N

MIS SOUS LE PORTRAIT

DE M. LE MARÉCHAL DE SAXE.

**R**OME eut dans Fabius un Guerrier politique;  
 Dans Annibal, Carthage eut un Chef héroïque;  
 La France plus heureuse, a dans ce fier Saxon  
 La tête du premier, & le bras du second:



## V E R S

*D E M. D E V O L T A I R E ,**À son passage en Flandres au village de Lauffeldt ,  
après la Bataille qui s'y donna.*

**R**IVAGE teint de sang, ravagé par Bellone,  
Vaste tombeau de nos Guerriers !

J'aime mieux les épis dont Cérés te couronne ,  
Que des moissons de gloire & de tristes lauriers.

Falloit-il, justes Dieux, pour un maudit village,  
Répandre plus de sang qu'aux bords du Sinois ?

Ah ! ce qui paroît grand aux Mortels éblouis ,  
Est bien petit aux yeux du sage.





## V E R S

À UNE DEMOISELLE

*Qui portoit le nom de saint Denis.*

**V**OUS imitez très-mal, soit dit sans vous  
déplaître ;

La charité fervente & le zèle sincère

Du saint & célèbre Patron

Dont on vous a donné le nom :

Nos climats à sa gloire ont servi de théâtre ,

Son zèle a renversé le culte des Payens ;

Mais vos yeux font plus d'Idolâtres

Qu'il ne fit jamais de Chrétiens.

Et j'admire la Providence

D'avoir en divers temps fixé votre naissance ;

Car si on vous eût vu tous deux en même lieu ,

On eût perdu le fruit de ses soins charitables ;

Vous auriez fait donner au diable

Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.

CONSEILS

---

LE MÊME ,  
*A LA FONTAINE.*

Ô Toi, dont le naïf & sublime langage ,  
De lions & de rats, de chats & de souris  
Composa un Aréopage :  
Toi chez qui le libertinage  
Couvert de roses & de lys ,  
Des vices offre moins l'image ,  
Qu'il ne montre avec art les sentimens d'un sage  
Sur les manœuvres de Cypris.  
Envain , cher La Fontaine , un Poète t'outrage ,  
Avec un hypocrite hommage ;  
Son audace à tes vers veut enlever le prix ;  
Mais de lui-même en vain épris ,  
Malgré son attentat , la gloire est ton partage ;  
Et de ses traits forcés le pompeux étalage  
Est payé d'un juste mépris.



## P O R T R A I T

D E L A B R U Y E R E ,

*Par le même.*

**D**Es ridicules & des vices  
Il découvre les artifices ;  
Là , des traits d'un savant pinceau  
L'art , l'élégance , la richesse ,  
La force , la délicatesse ,  
Font le Vrai compagnon du Beau.  
Engageant Traité de morale ,  
Notre âge , ni l'antiquité  
N'ont encor rien vu qui l'égale ;  
La pure raison l'a dicté.  
La Bruyere enseigne à connoître  
Ce qu'on est , & ce qu'on doit être ;  
Et cet ingénieux Auteur ,  
Pour porter l'homme à la sagesse ,  
Se sert d'abord avec adresse  
De la malignité du cœur.

---

*M A D R I G A L.*

**E**N quel état me trouvé-je réduite ?  
Pour obéir aux loix de mon devoir ,  
Je fuis Thircis ; mais à quoi sert ma fuite ?  
Qu'à m'ôter seulement le plaisir de le voir :  
Que me sert-il de ne le pas entendre ?  
Je devine tous ses discours ;  
Et mon cœur me redit mille fois tous les jours ,  
Ce qu'une fois il m'avoit dit de tendre.  
Je m'imagine à tous momens ,  
L'entendre m'exprimer ses plus doux sentimens ;  
Et peut être hélas ! qu'à ma honte ,  
Quand de son entretien j'évite les appas ;  
Je m'engage à lui tenir compte  
De cent mille douceurs qu'il ne me diroit pas.

---

*P O R T R A I T D' I R I S.*

**F**igurez-vous une mortelle  
Fille de la raison , vivant sous sa Tulette ;  
Un esprit juste au sein de la vivacité ,  
Goût exquis , rayon pur , infaillible clarté ;  
Joignez-y le savoir , l'immuable sagesse ,

Un air & noble & fier , le Port d'une Déesse ;  
Cent vertus vrais trésors dont son cœur est épris ,  
Cent autre qu'il tient en réserve ;  
De tous ces traits d'un si haut prix ,  
La fable auroit formé le Portrait de Minerve ;  
La vérité fidele en fait celui d'Iris.

---

É P Î T R E À M O N H A B I T.

**A** H ! mon habit , que je vous remercie !  
Que je valus hier , grace à votre valeur !  
Jé me connois , & plus je m'apprécie ;  
Plus j'entrevois qu'il faut que mon Tailleur ,  
Par une secrète magie ,  
Ait caché dans vos plis un Talisman vainqueur  
Capable de gagner & l'esprit & le cœur.  
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie ,  
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !  
Auprès de la Maîtresse , & dans un grand fauteuil ,  
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire ;  
J'eus le droit d'y parler , & parler sans rien dire ,  
Cette femme à grands falbalas ,  
Me consulta sur l'air de son visage ;  
Un Blondin sur un mot d'usage ,



Un Robin sur des operas ;

Ce que je décidai , fut le *nec plus ultra* :

On applaudit à tout , j'avois tant de génie ;

Ah ! mon habit , que je vous remercie

C'est vous qui me valez cela.

De complimens bons pour une Maîtresse ,

Un petit Maître m'accabla ;

Et pour m'exprimer sa tendresse ,

Dans ses propos guindés , me dit tout angola.

Ce Poupart à simple tonsure ,

Qui ne songe qu'à vivre , & ne vit que pour soi ;

Oublia quelque temps son rabat , sa figure ,

Pour ne s'occuper que de moi.

Ce Marquis , autrefois mon ami de College ,

Me reconnut enfin ; & du premier coup d'œil ,

Il m'accorda par privilege ,

Un tendre embrassement qu'approuvoit son orgueil :

Ce qu'une liaison dès l'enfance établie ,

Ma probité , des mœurs que rien ne dérégla ,

N'eussent obtenu de ma vie ,

Votre aspect seul me l'attira ;

Ah ! mon habit , que je vous remercie !

C'est vous qui me valez cela.

Mais ma surprise fut extrême ,

Je m'appercus que sur moi-même

Le charme sans doute opéroit ;

J'entrois jadis d'un air discret ,

Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise ;

J'écoutois en silence , & ne me permettois

Le moindre si , le moindre mais :

Avec moi tout le monde étoit fort à son aise ,

Et moi je ne l'étois jamais.

Un rien auroit pu me confondre ,

Un regard , tout m'étoit fatal ;

Je ne parlois que pour répondre ,

Je parlois bas , je parlois mal.

Un sot Provincial arrivé par le Coche

Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau ;

Je me mouchois presque au bord de ma poche ,

J'éternuois dans mon chapeau :

On pouvoit me priver , sans aucune indécence ,

De ce salut que l'usage introduit ;

Il n'en coutoit de révérence

Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.

Mais à présent, mon cher habit,

Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance ;  
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance,

Deviennent mes tons favoris.

Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis ?

Dieu ! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,

De ne point habiter ce Pays limitrophe

Des conquêtes de notre Roi !

Dans la Hollande il est une autre Loi,

Envain j'étalerois ce galon qu'on renomme ;

Envain j'exalterois sa valeur, son débit ;

Ici, l'habit fait valoir l'homme ;

Là, l'homme fait valoir l'habit.

Mais chez nous peuple aimable, où les graces, l'esprit

Brillent à présent dans leur force ;

L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs ou son fruit,

On le juge sur son écorce.



---

*LES DÉGRÉS DE L'AMOUR.*

**Q**ue l'homme est foible & ridicule  
Quand l'amour vient s'en emparer !  
D'abord il craint , il diffinule ,  
On l'entend toujours soupirer.  
On le fuit ; sa poursuite est vaine ;  
N'importe, il veut perséverer.  
Que de soins , d'ennuis & de peines  
Pour son bonheur accélérer !  
On l'aime , tant pis ; double chaîne ,  
Mille embarras dans ce bonheur ;  
L'esprit sans cesse est en haleine ,  
Parens , espions , tout fait peur.  
Est-ce tout ? non , reste l'honneur ;  
Il s'effarouche avec méthode ,  
On croit le vaincre , il est vainqueur ;  
On se brouille , on se raccommode.  
Vient un Rival , autre incommode ;  
Loin des yeux le repos s'enfuit ;  
Jaloux , on veille , on tourne , on rode ;

Ce n'est qu'allarme jour & nuit.  
Après bien des maux & du bruit,  
Enfin on possède la Belle :  
Le feu s'éteint , le dégoût fuit ;  
Le jeu valoit-il la chandelle ?

---

## I M P R O M P T U

D E M. D E F O N T E N E L L E ,

*Sur les Phénomènes de la Nature.*

**E** Pier la nature & tous ses accidens ,  
C'est mettre , en plein brouillard , la tête à  
la fenêtre ;  
Rien ne sauroit trahir le secret de son être ;  
Elle n'a point de confident.

---

## L E P O I R I E R S A I N T .

**I**l est des naturels retifs,  
Qui ne sont bons à rien , à quoiqu'on les expose ;  
Et qu'il vaut mieux laisser oisifs  
Que de les mettre à quelque chose.



Un Sculpteur médiocre ouvrier,  
Dans une très-petite Ville ;  
Ayant dans son Jardin un assez beau poirier,  
Mais éternellement stérile ;  
Il le fit couper , le sculpta ,  
En fit un saint qu'on acheta  
Pour une Eglise de Village.  
Mais comme à le placer il faisoit son effort ,  
Il lui tomba sur le visage ,  
Et le renversa presque mort ;  
Il fut plus d'un quart-d'heure aussi froid que du  
marbre ;  
Enfin d'un ton de voix languissant & contraint ,  
Traître, dir-il , tu n'as jamais été bon arbre ;  
Tu ne seras jamais bon saint.

---

## S O N N E T.

**D**Ans les cris, dans les pleurs recevoir la  
naissance,  
Pour être des besoins l'esclave malheureux ;  
Sous les pénibles loix de Maîtres rigoureux

Passer dans la contrainte une imbecile enfance ;  
Avide de savoir , languir dans l'ignorance ;  
Des plaisirs , des grandeurs follement amoureux ,  
N'en recueillir souvent qu'un ennui douloureux ;  
Payer d'un long regret une courte espérance ;  
Voir , avec la vieillesse , arriver à grands pas  
Des maux avant-coureurs d'un funeste trépas ;  
Long-temps avant la mort en soutenir l'image ;  
Enfin , en gémissant , mourir comme on est né ;  
N'est-ce que pour subir ce sort infortuné ,  
Que le Ciel auroit fait son plus parfait ouvrage ?

---

À MADAME L E C . . .

**J**E crois qu'un cœur tendre , sensible  
Est un heureux présent du Ciel ;  
Mais que ce don souvent nuisible ,  
Sur nos instans verse de fiel !  
Ô vous , que la nature appelle  
Au rang que tiennent les humains ;  
Si vous naîsez tendre & fidele ,  
Sexe aimable , que je vous plains !

Je vois votre enfance occupée  
Moins de plaisirs que de douleurs ;  
Le bobo de votre Poupée  
Vous arrache déjà des pleurs.

Si - tôt que l'austere raison  
Orne vos graces enfantines ,  
C'est une rose en sa saison  
Qui s'annonce par des épines.  
Déjà , par d'invincibles loix ,  
Votre cœur se forge des chaines ;  
Une compagne à votre choix  
Sait , partage , & calme vos peines.

Vous n'hésités point d'avouer  
Pour elle , ardeur , inquiétude ;  
Cette amitié n'est qu'un prélude  
Que la nature fait jouer.

L'Amant paroît ; sagesse austere  
Vous combattez ; soins superflus :  
Pour le Dieu qui regne à Cithere ,  
Ce n'est qu'un triomphe de plus.  
Amante , tout vous sert d'allarmes ,  
Je vous vois languir & sécher ;

Vous joignez aux craintes , aux larmes ,  
La contrainte de les cacher.  
Epouse , vous êtes contente  
D'aimer sous les loix de l'honneur ;  
Mais l'amour même vous tourmente ,  
Jusques dans le sein du bonheur.  
Mon Epoux seroit-il volage ?  
Sa santé ? sa mort ? vous pleurez :  
Vos yeux fixés sur son visage ,  
Consultent si vous dormirez.  
Mere enfin . . . . mais je désespere  
De mettre un tel cœur dans son jour ;  
On fait que celui d'une mere  
Est le chef-d'œuvre de l'amour.

---

*A I S M E N E ,**En lui envoyant une Bougie.*

**V**A , petite bougie , éclairer ma Bergere ,  
Lorsqu'elle n'aura pas le secours de mon bras ;  
Prête lui ta foible lumiere ,  
Préserve la de faire des faux pas ;

Je n'entends point de ceux que l'amour nous fait  
faire ,

Un cœur tel que le sien ne les redoute gueres ;

Et le flambeau de la raison

Qui marchant devant elle , incessamment l'éclaire ,

Te donnera la premiere leçon ;

Pour bien faire ton ministere.

Que tes feux , s'il se peut , égale ses vertus ;

Si ta cire avoit un langage ,

Je te dirois , peins lui l'amitié qui m'engage.

Mais mesure tes mots , ne me dis rien de plus ;

Hé ! que me serviroit d'en dire d'avantage ?

---

### L' A M O U R V E N G É.

**C'**Est un terrible enfant que l'amour en colere ;

Si vous le connoissiez , Philis ,

Peut être seriez-vous plus tendre , ou moins sévere :

Du moins vous m'écririez , lorsque je vous écris.

Ecoutez. Un Berger [ je l'appelle Sylvandre ]

Aima jadis une jeune beauté ;

Jamais Berger ne fut plus tendre ;

Mais



Mais aussi d'un autre côté,  
Jamais Bergere dans le monde  
N'eut plus de severité.

Cloris, c'étoit son nom, comme vous étoit blonde,  
Peu grande, attrait encor; car Philis, entre  
nous,

Ces tailles hautes que l'on vante,  
Ne sont point si riches qu'on chante;

Quant à moi, franchement, car chacun à son goût;  
Je n'aime point une geante;

Cloris enfin avoit la taille comme vous:

De l'embonpoint passablement,

Mille attraits dans les yeux, étoit insinuante;  
Parloit peu peu, rioit aisément;

Faisoit des vers par fois; elle étoit complaisante,

Avoit la parole présente;

Et railloit agréablement:

En un mot, comme vous la Bergere charmante

Avoit beaucoup d'esprit & beaucoup de beauté;

Mais, comme vous aussi, beaucoup de cruauté;

Pour son amant s'entend: car pour les autres  
hommes,

Elle s'humanisoit assez.

Cela se fait , Philis , dans le siècle où nous sommes ;

Pourquoi l'eut-on pas fait dans les siècles passés :

Qu'y faire ? du Berger c'étoit la destinée.

Six mois se passent , une année ,

Sans que de sa Cloris le Berger obtint rien ;

Quand il lui faisoit des caresses ,

L'ingrate rompoit l'entretien :

Quand il lui disoit des tendresses ,

Elle le rebutoit , lui disoit cent rudesses ;

Le Berger prenoit tout en bien.

franchement vous autres Maîtresses ,

Vous le prenez d'un air que je ne sai comment

Nous vous aimons un seul moment.

Qu'y faire encor ? C'est notre étoile ;

Nous avons sur les yeux un voile.

Sylvandre persista toujours ;

L'ingrate fut toujours ingrate :

Mais comme tout amant se flatte ,

Sylvandre se flattoit qu'à la fin ses amours

Prendroit , peut être , un meilleur cours.

Il faut , s'écria-t-il , que pour fléchir ma Belle ,

Je m'absente pour quelque jours :  
Si ma Maîtresse m'est cruelle ,  
C'est qu'elle me voit trop souvent ;  
Partons : ce ne fut pas pourtant ,  
Sans faire sur son cœur une effort qui l'accable ;  
Le remede souvent est pire que le mal.

Que peut faire , Philis , un Amant misérable ?  
Quel sort ! près , qu'il soit loin , pour lui tout est  
égal ;

Quand sa Bergere est inhumaine.

Revenons au Berger ; cet Amant malheureux

Ajouta d'un ton langoureux ,  
Si Cloris connoissoit ma peine ,  
Peut être que son cœur se rendroit à mes vœux ;  
Apprenons-lui ce que j'endure ;  
Aussi ne le fait-elle point :

Si l'ingrate le fait , feroit-elle assez dure

De laisser perir un Amant :

Ecrivons. Le Berger alors prend des tablettes ,

En vers lugubres il peint son amoureux tourment ;

Les envoie à Cloris. Ce remede pourtant ,

De l'humeur dont vous êtes faites ,

N'est pas toujours fort sûr ; ingrates que vous êtes !

J'en ai fait mille fois autant ,  
Philis, vous n'êtes pas plus tendre :  
Autant en emporte le vent ;  
Autant en prit-il à Sylvandre.

La Bergere eut pour lui toujours cœur de rocher ,  
Elle ne daigna point répondre à l'Elégie ;  
Et l'Amant malheureux (ceci doit vous toucher)  
S'abandonna si fort à la melancolie ;  
Que peu de jours après, il en perdit la vie.

Ce n'est pas tout , Philis ,

Il arriva bien pis ;

Et la catastrophe est terrible :

Amour dans ce moment se vengea de Cloris.

Elle n'a pas plutôt appris

Que le Berger n'est plus , qu'elle devient sensible :

Toute éperdue en ce moment ,

Elle veut courir après l'ombre

De ce tendre & parfait Amant

Qu'elle a mis dans le monument.

Oui , j'irai dans le manoir sombre ,

Dit-elle , où t'ont conduit mes injustes rigueurs ;

Si je n'ai pu fléchir les dures destinées ,

Fut aimer sur la terre ; ah ! Berger , si je meurs ,  
Je t'aimerai du moins dans les champs Elisées  
Et du moment fondant en pleurs ,  
On l'apperçoit qu'elle se pâme ,  
Et qu'elle est prête à rendre l'ame.  
Conclusion ; Cloris mourut :  
Caron lui passa l'onde noire.

Pour la voir , tout le Stix à l'instant accourut ;  
Et dès que Sylvandre parut ;  
Cher Sylvandre , dit-elle , écoute mon histoire ,  
De toutes mes rigueurs oubliant la mémoire :  
Elle alloit faire un long récit ,  
Mais Sylvandre l'interrompit.  
Dans le fleuve d'oubli , dit-il , je viens de boire ;  
Si j'aimois avant mon trépas ,  
C'est ce que j'aurois peine à croire ;  
Mais je sai bien , Cloris , qu'au moins je n'aime pas.  
Maux & chagrins ici finissent ;  
Sur tout , du Dieu d'amour nous ignorons les loix ;  
Et si dans ces bas lieux , nous aimons quelquefois ;  
C'est lorsque les Dieux nous punissent.



## ÉPIGRAMME. |

**Q**uand un mari, quand une femme  
 Vivent de telle sorte entr'eux,  
 Que ce n'est qu'un cœur & qu'une ame;  
 Il n'est point d'état plus heureux:  
 Mais si l'on s'en rapporte à ceux  
 Qui sont sous la foi conjugale,  
 C'est la pierre Philosophale;  
 Que n'être qu'un, quand on est deux.

## V E R S ,

PRÉSENTÉS A MR. B... DE LA M.  
 Par MADemoiselle PETIT-PAS Actrice de  
 l'Opéra, en lui envoyant des Tablettes le jour de  
 sa Fête; composés par M. GRESSET.

**A**U Maître de mon cœur je donne ces tablettes;  
 L'amour lui-même les a faites  
 De l'écorce d'un myrthe où la tendre Cypris  
 Ecrivoit le nom d'Adonis.  
 L'éguille fut fondue aux forges de Cithere;  
 Et le Dieu lui donna la trempe de ses traits,  
 Pour graver d'un caractère  
 À ne s'effacer jamais.

Mon Amant vous lira , sermens de ma constance ;  
Sincere épanchement , naïve expression  
De l'ascendant de l'inclination ,  
Qui l'emportent encor sur la reconnoissance.  
Occupez , contentés ses yeux ,  
Sentimens épurés dont il m'apprit l'usage ,  
Vœux inquiets d'un cœur qui le rendant heureux ,  
Voudroit qu'il le fut d'avantage.  
De ces feuillets qu'amour à paraphés pour vous ,  
J'ai rempli la premiere page ;  
Je vous laisse le reste . . . . Ah ! que mon sort  
est doux ,  
Si vous y parlez mon langage !  
Tablettes , fermez-vous à toute autre qu'à nous.

---

## Q U A T R A I N.

**H**omme qui femme prend , se met en un état  
Que de tous , à bon droit , on peut nommer  
le pire :

Fol étoit le second qui fit un tel contrat ;  
À l'égard du premier , je n'ai rien à lui dire.

---

# IMITATION

## D'ANACREON.

J'étois couché mollement,  
Et contre mon ordinaire ;  
Je dormois tranquillement,  
Quand un enfant s'en vint faire  
À ma porte quelque bruit.  
Il pleuvoit fort cette nuit,  
Le vent, le froid & l'orage,  
Contre l'enfant faisoit rage :  
Ouvre, dit-il, je suis nu.  
Moi charitable & bon homme,  
J'ouvre au pauvre morfondu,  
Et m'enquiers comme il se nomme ;  
Je te le dirai tantôt,  
Reparti-t-il ; car il faut  
Qu'auparavant je m'essuye.  
J'allume aussi-tôt du feu,  
Je regarde si la pluie  
N'a point gâté quelque peu

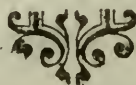
Un arc dont je me méfie ;  
Je m'approche toutefois ,  
Et de l'enfant prends les doigts ,  
Les rechauffe ; & dans moi-même  
Je dis pourquoi craindre tant ?  
Ma conardise est extrême  
D'avoir eu le moindre effroi ;  
Que seroit-ce si chez moi  
J'avois reçu Poliphème ?  
L'enfant d'un air enjoué ,  
Ayant un peu secoué  
Les pièces de son armure ;  
Prend un trait , un trait vainqueur  
Qu'il me lance au fond du cœur.  
Voilà , dit-il , pour ta peine ;  
Souviens-toi bien de Climène ,  
Et de l'amour , c'est mon nom.  
Ah ! je vous connois , lui dis-je ,  
Ingrat & cruel garçon ;  
Faut-il que qui vous oblige ,  
Soit traité de la façon ?  
Amour fit une gambade ;

Et le petit scélérat  
Me dit , pauvre camarade ,  
Mon arc est en bon état ;  
Mais ton cœur est bien malade.

---

*E P I G R A M M E.*

**E**st-on Héros , pour avoir mis aux chaînes  
Un peuple ou deux ? Tybere eut cet honneur ;  
Est-on Héros , en signalant ses haines  
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur ;  
Est-on Héros , en-regnant par la peur ?  
Sejan fit tout trembler , jusqu'à son Maître ;  
Mais de son ire éteindre le salpêtre ;  
Savoir se vaincre , & reprimer les flots  
De son orgueil ; c'est ce que j'appelle être  
Grand par soi-même ; & voilà mon Héros.





---

É P Î T R E

À MADEMOISELLE B . . .

*En réponse à une Lettre qu'elle avoit écrite , & à une  
Epître en Vers qu'elle envoyoit.*

Q U E mon cœur se sent flatté  
De votre Epître divine !

O mon aimable Cousine ,

L'heureuse variété !

Que votre plume badine

Prête à la simplicité

Et de noblesse & de grace !

Oui , devant sa Sévigné ;

Bussy lui-même étonné ,

Eût voulu vous donner place ,

Je ne vois plus de douceur

Que dans l'aimable Commerce ,

Où notre esprit , notre cœur ,

Avec liberté s'exerce.

Mon esprit bien moins fécond ,

N'y met pas tant que le vôtre ;

J'ai besoin du fonds d'un autre ;

Vous brillez par votre fonds.

Quand pour briller à mon tour,  
Je vous fais quelque remise,  
De Prose, ou de Marchandise  
Qui se fabrique à la Cour  
Du brillant Dieu du Permesse;  
Je m'attends à la richesse  
D'un plus gracieux retour.

Ce qu'en vous le plus j'admire,  
Outre le don glorieux  
De si joliment écrire,  
C'est le talent précieux  
D'inspirer la Poésie,  
Mieux que le plus beau des Dieux,  
Ou que sa sœur Polimnie.

Je jurerois que Tircis  
Qui de l'art des Vers s'amuse,  
En faisant l'ouvrage exquis  
Que votre main m'a transmis;  
Vous ait choisi pour sa Muse.

Il doit à vos agrémens  
Plus qu'à ceux de la nature,

Les traits heureux & charmans  
Dont il orne sa peinture.

Tout fait flatter ses desirs  
Dans sa riante cassine ,  
L'assemblage des plaisirs  
S'y trouve avec la Cousine.

Quand il va prendre du thé ,  
Une douce volupté  
Semble lui tracer sa pente :  
Un nouvel objet l'enchanté ;  
L'aimable diversité  
Flatte son ame inconstante ;  
Mais vous n'étiez plus présente ,  
Pour vous il eût tout quitté.

Goutant un plaisir extrême  
Dans votre aimable entretien ;  
Fût-il l'inconstance même ,  
Il ne l'eût quitté pour rien.

Souvent hélas ! je soupire  
Après des momens si doux ;  
J'aimerois moins un empire  
Que de pouvoir avec vous ,

Causar , badiner & rire.

Mais les destins sont jaloux  
Du parfait plaisir des hommes ;  
Goutons des lieux où nous sommes ,  
Celui qui dépend de nous.

<sup>a</sup>  
**E P I T R E**

A U P E R E B . . . . .

À VILLEFRANCHE.

**D**ANS le cours de la quarantaine  
Accompagnerez-vous le gracieux Curé  
Qu'au tendre Anacréon Saphos eût préféré ,  
Et dont le beau minois eût pu charmer Helene ?  
De ce plaisir puis-je bien me flatter ?  
Ah ! Que n'a-t-il scellé votre promesse !  
Pardonnez , cher ami , si j'en ose douter ;  
Mon doute naît de ma tendresse ;  
Venez , venez , couple charmant ,  
Satisfaites bientôt mon vif empressement.  
Ce qu'est à toute la nature  
Le retour du Printemps couronné de verdure ,  
Après un Hyver rigoureux ;

Ce qu'est aux tendres fleurs qui s'empressent d'éclore,  
L'haleine de Zéphire, ou les pleurs de l'aurore ;  
Tel pour mon cœur sera le jour heureux  
Qui saura vous rendre à mes vœux.  
Si Dame fortune indulgente,  
Sur qui fait vous aimer le mieux,  
Versoit ses bienfaits précieux ;  
J'aurois pour vous loger une maison riante ;  
Tout s'embelliroit à vos yeux :  
De ses mains l'active abondance  
Orneroit nos festins de mets délicieux ;  
Et l'empressée intemperance  
Verseroit à grands flots du vin digne des Dieux.  
Sourde à ma voix, la Déesse ennemie  
Porte loin de moi ses faveurs ;  
Mais malgré ses âpres rigueurs,  
Nous tirerons bon parti de la vie.  
Amateurs de la liberté,  
Oui, je m'en flatte, amis, la médiocrité  
Dans mon taudis par l'amitié servie,  
Contentera toujours votre Philosophie.



---

REQUÊTE

PRESENTÉE PAR LE SIEUR\*\*\*

AU CONSULAT

DE L R O N.

O Vous Pere de la Patrie ,  
Dont le cœur ne fut point flatté  
D'une brillante dignité

Que briguoit l'orgueilleuse envie :

Esprit juste , noble , éclairé ;

Toujours guidé par la sagesse ;

Et dont les grands ont admiré

Le goût & la délicatesse !

Et vous , ô Magistrats chéris ,

Dont la justice & la prudence

Ont fixé le choix de Louis ;

Et mérité sa confiance !

Suspendez un moment les soins ,

Les travaux , l'ardeur vigilante ,

Qui d'une Ville florissante

Préviennent toujours les besoins.

Ma Muse peut-être indiscrete ,  
Implore vos cœurs bienfaisants ;  
Daignez sur son humble Requête  
Jetter un regard complaisant.

J'ai six mille livres à mettre  
Sur votre Hôtel , à fonds perdu ;  
Qu'importe , s'il faut cesser d'être ,  
De partir , comme on est venu ?

Pourrois-je aspirer à la gloire  
De faire honorer ma mémoire ;  
En laissant un riche héritier ?  
Ah ! trop ingrat est le métier.

On a bientôt fait l'inventaire  
D'un Poète , ou d'un Ecrivain ;  
Et d'un avide Commissaire  
Il ne grossit point le butin.

Très-instamment je vous supplie  
De recevoir à dix pour cent ,  
Pour les courts instans de ma vie ;  
Ce fruit d'un pénible talent.

La Déesse la plus charmante ,  
Hebé , pour moi n'a plus de fleurs ;

Et de cet âge où tout enchante ,  
Je regrette en vain les douceurs.

Bien plus chere qu'une couronne ,  
L'ame des plaisirs, la santé  
Fait briller loin de mon Automne ,  
L'abondance & la liberté.

Je serai bientôt, sans réplique ,  
Du nombre des Etres rayés ;  
Et pour toujours ainsi payé  
De cette pension modique.

Mais, par ce récit ennuyeux ,  
J'apperçois déjà que ma Muse  
De votre complaisance abuse ;  
J'offre un seul motif à vos yeux.

En suppliant votre justice  
De faire encor attention  
Que pendant vingt ans à Lyon ,  
Mon art fut de quelque service.

De ma respectueuse instance ,  
Dans le fond l'objet est petit ;  
Mais un bienfait toujours grossit  
Aux yeux de la reconnoissance.

Si de vous je puis l'obtenir,  
Sages Magistrats que j'honore;  
Jusques à ma dernière aurore,  
J'en garderai le souvenir.

---

## L E T T R E

A MONSIEUR B.....

Aux bords fertiles de Raneure,  
Parmi cent oliviers tous verts

Que le Père de la nature

Semble garantir des Hyvers ;

Je crayonne pour vous ces vers :  
Vous, dont l'amitié fit ma gloire ;  
Dont les soins, les bienfaits divers  
Sont précieux à ma mémoire.

Puissent mille nouveaux plaisirs  
Naître pour vous avec l'année ;  
Et puisse un heureux hymenée  
Couronner bientôt vos desirs.

Que jamais fluxion, ni rhume  
Affreux compagnon de la Brume,

Ne vous détiennent casanier ;  
Vous privant d'aller le premier  
Conter galamment à la Belle  
Une historiette nouvelle :  
Car je le fais , ami charmant ,  
Au sortir d'une grande affaire ,  
Un délicat amusement .  
Vous plaît , & vous est nécessaire.

Chez vous , la tranquile amitié  
Des Dées la plus aimable ,  
Trouve un petit temple agréable ,  
Sur le sentiment étayé.

Là , cette tendre Souveraine  
Unit tout d'une même chaîne ;  
Un pur encens brûle pour elle ,  
La candeur la sert avec zèle ;  
Et ses loix font la volupté  
De ces sages dont le génie  
Solide , & plein d'amenité ,  
Entretient la douce harmonie  
D'une heureuse Société.

Oserois-je espérer encore



Qu'un Campagnard qui les honore ,  
Et qui fait toujours les chérir ;  
N'est pas loin de leur Souvenir ?

Ils m'aiment encor , je l'espère ,  
Les bons cœurs ne peuvent changer ;  
Ils voudront même m'agréger  
À ce Temple que je révere.

De mes respects & de mes vœux  
Offrez-leur le tribut sincère ;  
Et d'un bonheur que rien n'altère  
Jouissez long-temps avec eux.

Le Dieu de la Terre & des Cieux  
Entend la voix d'un cœur sincère ;  
Il exaucera la prière  
De votre ami Religieux.

Mais ne prenez point à la lettre ,  
Mon cher B . . . . ce mot ;  
Car je suis tel que je veux être ;  
J'attends plus du souverain Maître ,  
Que de François, ou de Brunaud,  
Je vis tout comme il plaît là-haut ,  
Aux lieux charmans qui m'ont vu naître ;

Libre, content, & s'il le faut,  
Prêt au moment à disparoître.  
Laiſſons-là le ſombre avenir ;  
Déjà je comptois de finir :  
Adieu , j'exige un ſoin extrême ,  
Cher ami , de votre ſanté ;  
Grands biens , ſavoir , honneur ſuprême  
Dont un vain eſprit eſt flatté ,  
Ne valent pas, tout bien compté ;  
L'inſtant où l'on vit pour ſoi-même.

---

*A U M Ê M E.*

**J**E tiens de la bonté des Dieux  
Quelques jours ſerains & tranquilles ;  
Ils me ſemblent plus précieux ,  
Même en ces champêtres aziles ;  
Puiſque des amis généreux  
ſ'intereſſent encor pour eux ,  
Dans la plus tranquille des Villes.

Quand on aime, & qu'on eſt aimé ;  
Quelque honneur qui puiſſe nous ſuivre  
Au manoir du Prince enfumé ;

Rien ne vaut le plaisir de vivre.

Tous ces célèbres Anciens ,  
Qui dans les Champs Elisiens  
Occupent une illustre place ;  
Anacreon , Virgile , Horace ,  
Sont privés du plus grand des biens ;  
Ils ne sont plus qu'ombre & que glace.

Ils ne goutent plus ta douceur ,  
Amitié charmante , immortelle ;  
Tandis qu'ici , d'un tendre cœur  
Tu fais la gloire la plus belle.

Par-là jugez aimable \*\*\*

En qui bonté d'esprit abonde ,  
Jugez combien vous m'êtes cher ;  
Ne conservez plus rien d'amer  
Contre une indolence profonde ;  
Et ne cessez jamais d'aimer  
Le meilleur paresseux du monde.

En ce point , je puis en effet ,  
Le disputer au grand Gresset :  
Gresset le Poète des graces ,  
De qui l'on doit suivre les traces ;

Si l'on veut atteindre le beau :

Lui , près de qui je suis à peine ,

Ce que près d'un superbe chesne ,

Paroît le plus foible arbrisseau.

Oui , j'aime tant à le relire ,

Que sa divinité m'inspire ;

Et je puis me dire aujourd'hui ,

Aussi bon paresseux que lui.

Qu'à jamais le Ciel me délivre

Des vertiges d'un vain Auteur ,

Toujours grave , occupé , rêveur ;

Qui croit en composant un livre ,

S'acquérir l'immortalité :

Déjà les plaisirs l'ont quitté ;

Et vivant , il cesse de vivre.

Cette gloire n'est à mes yeux ,

Que la fille de la folie ;

Le Sage fait , au sein des jeux

Egayer l'instant précieux

Que lui fîle la Parque amie ;

Si le chagrin contagieux

Trouble le charme de sa vie :

Car par ce Lutin , en tous lieux ,  
L'ame souvent est assaillie.

Assemblez-vous , mortels heureux ,  
Pour parer l'atteinte cruelle  
De cet ennemi dangereux ;  
La tendre amitié vous appelle ,  
Comus d'un festin fait l'honneur ;  
Et de concert ils vont à table ,  
Fonder l'Empire délectable  
Et des plaisirs , & du bonheur.

Déjà , des convives charmés  
L'allégresse plus vive éclate ;  
Le cœur enchanté se dilate ;  
Mille traits d'esprit sont semés ,  
L'impromptu , l'aimable faillie ;  
Et le sublime & le badin  
De Melpomene & de Thalie ;  
Tout est choisi , tout est divin :  
On chante l'amour , & le vin  
Vainqueur de la mélancolie.

Pour remplir les desirs , enfin ,  
De la Société ravie ,



Une main d'Apollon chérie ,  
Prend la lire de Lancetti ;  
Et fait triompher l'harmonie.  
Adieu , très-cher , je vais aussi ,  
Sur celle de Carminati  
Jouer un air tendre à Silvie :  
Non que je sois un vertueux  
Dont les préludes gracieux ,  
Des Dieux enlèvent le suffrage ;  
Vous seul avez cet avantage :  
Je suis pourtant très-glorieux ;  
Aux belles de notre Village ,  
Mon archet paroît merveilleux.

---

LETTRE A MONSIEUR D..  
*SUR SON MARIAGE.*

**D**U Dieu qui sut vous charmer ,  
Tout sent le pouvoir suprême :  
Par quelle rigueur extrême ,  
Ami , peut-on vous blamer  
De vouloir toujours aimer  
Une Epouse qui vous aime ?

J'applaudis à votre choix,  
Et je vous en félicite :  
Esprit, sagesse, mérite ;  
Gent Corrage & doux minois ,  
Beaux yeux, & pommes d'élite ;  
Mille charmes à la fois ,  
Le bonheur même des Rois ,  
Forment votre aimable Empire.  
Seul vous regnez satisfait ;  
L'amour semble vous le dire ,  
La vertu vous le promet.

D'un fou qui toujours desiré ,  
Les biens sont l'unique objet ;  
La Philosophie inspire  
Le mépris de l'intérêt.

Elle vous prêta des armes  
Contre ce Démon puissant ;  
Ah ! qu'un cœur reconnoissant  
Vous fera trouver de charmes  
Dans un retour complaisant !  
Soins pressés de vous plaire ,  
Gages d'un amour sincère ,

Tout flatera vos desirs.

Et si le tendre hymenée  
Vous donnoit dans cette année,  
Le fruit de vos doux plaisirs ;  
L'Inde vous offriroit-elle,  
O Pere chéri des Cieux !  
Un trésort plus précieux  
Que votre Epouse fidèle ?

Nous voyons des demi Dieux  
D'une statue envieux ,  
Pour transmettre leur mémoire ;  
Ceux qui descendront de vous  
Seront la vivante histoire  
De vos exploits les plus doux.  
Mais, tandis que j'aime à peindre  
Votre durable bonheur ,  
L'amitié commence à craindre  
Un tour de l'amour vainqueur :  
C'est un Lutin, c'est un Traître  
Qui bientôt de votre cœur  
Voudra seul se rendre maître.

Or, sur ce cœur j'ai des droits  
Qui sont d'ancienne date ;

Vos promesses sont des loix ,  
J'y puis compter, je m'en flatte :  
Et ma requiſition ,  
À cette prétention  
N'est point encore bornée.

Vous formez Communauté  
Avec la vive beauté  
Que le Ciel vous a donnée :

J'ai donc ſur vos cœurs unis  
Hypothèque incontestable ;  
Vos amis ſont les amis  
De votre Brune adorable.

Goutez , Epoux fortunés ,  
Des plaisirs dignes d'envie ;  
Que vos vœux ſoient couronnés  
Par la destinée amie.

Coulez de paisibles jours ;  
Votre bonheur m'intéresse :  
Mais qu'un excès de tendresse  
N'en abrège point le cours.

Sauvez les tendres amours  
Qui ſe noiroient dans l'ivresse ;

Et faites céder toujours ,

La folie à la sagesse.

C'est l'art heureux de jouir  
Qu'un cœur trop ardent ignore ;  
Bientôt l'amoureuse Aurore  
Voit le froid Tithon vieillir.

Il est mille jeux aimables ,  
Des préludes délectables ;  
Charmes des amans heureux.

Quelle douceur infinie !  
Quand une Belle chérie ,  
La tendresse dans les yeux ;  
Par son esprit gracieux ,  
Sait égayer la partie.

Le plaisir du sentiment  
Eleve l'ame, & l'enchanter ;  
L'Epoux est toujours amant ,  
L'Epouse toujours amante.

Leur nœud redevient plus beau ;  
Et même dans leur Automne ,  
L'amour brille, & se couronne  
Des fleurs d'un Printemps nouveau.



À cette image fidèle ;  
Ami , direz-vous ; pourquoi  
D'hymen fuyez-vous la loi ;  
Quand vous la trouvez si belle ?  
Jamais rien ne put fixer  
Ma jeunesse trop volage ;  
Bientôt l'âge va glacer  
Le peu que j'ai de courage.  
Tel , jadis , ce Grec fameux  
Honoré du nom de Sage  
Dont je suis peu glorieux ;  
Thalès pour le mariage ,  
Étoit trop jeune , ou trop vieux.



# REQUÊTE

A MONSIEUR \*\*

INTENDANT DE .....

*Pour être déchargé de la Capitation.*

O Vous, que la main du Prince,  
Par un choix juste & prudent,  
A donné pour Intendant  
À cette heureuse Province.

Vous, pour qui les doctes sœurs  
Cueillent les plus belles fleurs  
Sur les bords de l'Hypocrene;  
Vous, l'héritier glorieux  
Du goût, du cœur généreux  
Qu'on admira dans Mécène.

Trop équitable \*\*\*  
Favorisez la Requête  
D'un jeune & foible Poète  
Sur l'Helicon peu connu  
L'Astre qui par sa lumière  
Eclaire tout l'Univers,

Avon

Avoit pendant sept Hyvers ,  
Sept fois rouvert sa carrière ;  
Depuis qu'en cette Cité ,  
Eloigné de ma Patrie ,  
Je coulois en liberté  
Les jours obscurs de ma vie ;  
Sans bien , sans femme , sans toits ;  
J'ignorois impots & droits ;  
Comme membre de la clique  
Vagabonde & lunatique  
Qui sert le Dieu des talens ;  
Dieu qui fait peu d'opulens :  
Mais sur le rapport inique  
D'un Argus au cœur oblique ;  
Depuis deux ans environ ,  
On m'a couché sur le rolle  
De la Capitation :  
Et ce qui plus me desole ,  
C'est que tous les ans on ose ,  
Sans pitié , doubler ma dose.

Le sage Briénien  
Que vit la savante Grèce ,

Portoit en lui tout son bien ,  
Bravant l'aveugle Déesse ;  
Mais il eût plié , je crois ,  
Sous les coups de la fortune ;  
Si d'une taxe importune  
On l'eût chargé comme moi.

Par vos bontés que j'implore ,  
Intendant par-tout vanté ,  
Puissé-je jouir encore  
D'une douce immunité :  
Ma Muse dans l'allégresse ,  
Peut-être aura quelqu'attrait ;  
Elle chantera sans cesse  
Votre nom , votre bienfait.  
Mais quoi ! vous avez pu lire  
Ces fastidieux récits ;  
Qu'il vous plaise encore écrire  
Soit fait comme il est requis.



---

É P Î T R E F A M I L I E R E  
À M O N S I E U R M . . .

J'ENTENDS gronder l'ami M . . . . .

Qui d'un long silence m'accuse ;

Il a raison : je ne fais où

Trouver près de lui quelque excuse.

Deux fois j'ai vu dans ces climats

L'Amante du léger Zéphire ;

Triomphant du Dieu des frimats ;

Rétablir son brillant Empire :

Deux fois la féconde Cerès

A de ses trésors desirés ;

Enrichi la superbe plaine ;

Et deux fois de pampres nouveaux ;

Le nourrisson du vieux Silène

A paré nos rians Côteaux ;

Depuis que cessant mes travaux ;

Je quittai votre aimable Ville ;

Attiré par le doux repos

Dans une retraite tranquille.

J'aurois dû, je l'ai bien pensé ,



Vous envoyer & Vers & Prose ;

Mais n'en foyez point offensé ,

Mon ingrat Apollon repose ;

Et d'une narcotique dose

Il semble avoir été glacé.

Non que jamais l'indifférence

Aît pour vous refroidi mon cœur ;

L'amitié, même par l'absence ,

Prend une nouvelle vigueur.

Pardonnez un peu d'indolence ;

Et je vous en fait le serment ,

Le meilleur paresseux de France

Est votre ami le plus constant.

Se peut-il que je vous oublie ?

Les plus doux momens de ma vie ,

Je les ai passés avec vous :

Nos goûts , notre humeur assortie

Nous ferroient des nœuds les plus doux.

Une aimable Philosophie ,

Le vin , l'amour , la Poésie

Charmoient nos loisirs tour à tour.

Epris de la belle nature ,

Loin d'un tumultueux séjour,  
Nous cherchions la volupté pure :  
Avant que le pere du jour  
Eut séché les pleurs de l'Aurore,  
Nous allions de la belle Flore  
Admirer les naissans appas ;  
Et nous portions tantôt nos pas  
Aux bords de la Saône dormante,  
Tantôt sur la rive charmante  
Du Fleuve qui lui tend les bras.

Quelle tempé jamais égale  
Ce Mont-d'Or, ces lieux enchantés,  
Où la nature libérale,  
À l'œil du curieux étale  
Ses richesses & ses beautés !

Là, souvent la simple Lisette,  
D'une urne fragile & proprette  
Sous l'ormeau nous versoit du lait ;  
Et s'inclinant elle montrait,  
Confuse, & pourtant satisfaite ;  
Un sein blanc comme sa cornette.

Ainsi que la plus belle fleur,

Le sein de la jeune Brunette  
Brilloit d'une vive couleur ;  
Nous disions d'une même ardeur ,  
Ah ! que le fard d'une Coquette  
Cede au Carmin de la pudeur !  
Le Dieu d'amour prend la houlette ,  
Il se plaît ainsi dans les bois ;  
Et la félicité parfaite  
Vole loin du séjour des Rois.

Mais ! quelle folle erreur m'engage  
À peindre ces heureux momens ?  
Je n'ai que le triste avantage  
De raisonner , & d'être sage :  
Neufs lustres ont glacé mes sens ;  
Et des plaisirs de mon Printemps ,  
Il ne me reste que l'image.

Ah ! faut-il que ces jours charmans  
Soient pour nous d'un si court passage ?  
Quittons donc un enfant volage ,  
S'il quitte nos cœurs moins ardens ;  
Et que Bacchus nous dédommage  
De la perte des premiers ans.

Bacchus rend heureux à tout âge ;  
Il ressuscite les Amans  
Morts pour le tendre badinage.  
Rappelez-vous, très-cher ami ,  
Les bienfaits de ce Dieu chéri ;  
Quand le soir d'un jour sans nuage ,  
Nous allions dans quelque bocage  
Faire un souper délicieux.

Un gazon qui charmoit les yeux ,  
Nous servoit de siege & de table ;  
L'air pur , la fraîcheur aimable  
Faisoient en nous dans le moment ,  
Naître un appétit dévorant ;  
Et nous trouvions fort inutile  
L'art d'un empoisonneur habile  
Qui flatte envain l'orgueil d'un grand.

Libres , contens de la salade ,  
De quelques fruits de la saison ,  
Ou du poulet, ou du pigeon ;  
Nous avalions mainte rasade.

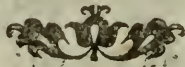
Le plus sage buvoit le mieux ;  
De Bacchus nous chantions la gloire ;

Et d'Iris perdant la mémoire,  
Nous goutions le bonheur des Dieux.

Dans quelle terre fortunée,  
Une propice destinée  
Voudra-t-elle nous réunir ?

S'il n'est point de plus doux plaisir  
Que de s'aimer, de se connoître ;  
Il faut se voir pour en jouir.

Quoique le lieu qui m'a vu naître,  
Aît pour moi l'attrait le plus doux ;  
Il n'est point d'asile champêtre  
Qui ne put me plaire avec vous.  
D'une femme qui toujours gronde,  
Loin de nous l'embarras fâcheux ;  
Nous sommes Citoyens du monde ;  
L'homme libre est par tout heureux.





---

*A MONSIEUR D . . .*

**Q**ue mes rimes soient imparfaites ,  
N'importe , Damis ; trouve bon  
Que j'ose aujourd'hui de ton nom  
Décorer mes pauvres Tablettes.

Je fais bien qu'à tes yeux plus fins ,  
Et plus perçans que ceux du linx ,  
Le plus petit défaut n'échappe ;  
Que ton précis jugement sache  
Tout ce qui n'est pas du vrai beau :  
Et qu'enfin tu ne mets le sceau  
De ton approbation juste ,  
Qu'à tout ce qu'Apollon ajuste  
Deffus le sublime coteau :

Mais aussi , par expérience ,  
Je sais que jamais indulgence  
N'égalait la tienne pour moi.

Fidèle à l'indulgente loi  
Que fit agréer à Mecène ,  
Un favori des doctes Sœurs ;  
La voix de l'amitié t'entraîne

En de généreuses erreurs.

Son bandeau propice enveloppe  
Ce qu'ont de vicieux mes vers ;  
Ou bien son flatteur myroscope  
Embellit, & te rend plus chers  
Quelques traits que ma Muse sème ,  
Et quelle ne doit qu'à toi-même.

Reçois donc , aimable censeur ,  
Le tribut de mon tendre cœur ;  
Aujourd'hui que sortant de l'onde ,  
Le blond Titan tout radieux ,  
Recommence le tour du monde.

Mais que demanderai-je aux Dieux ,  
Pour rendre ton sort plus heureux ?

Par une faveur peu commune ,  
Lorsque nature t'enrichît  
Des rares trésors de l'esprit ;  
Sa main indulgente y joignit  
Une assez honnête fortune.

Tu n'as qu'à former des desirs ,  
De toi dépendent les plaisirs ;  
Des soins d'un durable esclavage ,

Ton esprit n'est point agité.

Tu peux couler en liberté,  
De beaux jours enviés du sage ;  
Et consacrer leur doux usage  
À la pure félicité.

Cependant ton ame glacée,  
Errant de pensée en pensée,  
Fuit la piquante volupté :  
Et lorsque tout, dans le bel âge,  
T'appelle à cent plaisirs divers ;  
Il semble que cinquante hyvers  
T'ont déjà forcé d'être sage.

D'une trop sévère raison,  
Cesse, ami, d'hummer le poison ;  
Sors de ta longue l'éthargie ;  
Toute la vertu de Lenon  
Ne vaut pas un peu de folie.

Suis les modeles gracieux  
De ces Anciens & tes Dieux ;  
Horace, Lucrece, Catulle,  
Ovide, Anacreon, Tibulle.

Envain, de leurs savans écrits

Tu fais chaque jour ton étude ;  
Si tu négliges leurs avis  
Qui t'offrent la béatitude.

On ne voit point regner toujours  
La saison où brille la rose ;  
Le temps qui jamais ne repose ,  
De l'hyver amene les jours.

Tandis que les Parques propices ,  
Pour toi font tourner leur fuseau ;  
Tendre ami , mes cheres délices ,  
Goute l'attrait d'un sort plus beau.

Le soin de mener ton Bateau ,  
Appartient à la destinée ;  
Sans t'occuper du lendemain ,  
Entre les amours & le vin ,  
Partage l'heureuse journée ;  
Et sois assuré comme moi ,  
Que les Dieux ne te l'ont donnée ,  
Que pour en faire un doux emploi.



## R É F L É X I O N S

*D'UN PHILOSOPHE AIMABLE.*

**L'**AMOUR se soutient par l'espoir,  
Le zele par la récompense,  
L'autorité par le pouvoir,  
La foiblesse par la prudence,  
Le crédit par la probité,  
La santé par la tempérance,  
L'esprit par le contentement,  
Le contentement par l'aisance,  
L'aisance par l'arrangement.

Plus de douceur que de beauté  
Me semble aux femmes nécessaire;  
Plus d'éclat que de vérité,  
Dans un Auteur ne me plaît guere:  
Pour être heureux il faut avoir  
Plus de vertu que de savoir,  
Plus d'amitié que de tendresse,  
Plus de conduite que d'esprit,  
Plus de santé que de richesses,  
Plus de repos que de profit.



Un petit bien qui ne doit rien ;  
Petit jardin , petite table ;  
Petit minoir qui m'aime bien ;  
Sont pour moi choses délectables :  
J'aime à trouver , quand il fait froid ,  
Grand feu dans un petit endroit ;  
Les délicats font grande chere ,  
Quand on leur sert dans un repas  
De grands vins , dans de petits verres ;  
De grands mets , dans de petits plats :

Il résulte de ce langage

Qu'il ne faut jamais rien de trop :  
Que de sens renferme ce mot !  
Qu'il est judicieux & sage !  
Trop de repos nous engourdit ,  
Trop de fracas nous étourdit ,  
Trop de froideur est indolence ,  
Trop d'activité turbulence ,  
Trop d'amour trouble la raison ,  
Trop de remede est un poison ,  
Trop de finesse est artifice ,  
Trop de rudesse est dureté ,

Trop d'économie avarice ,  
Trop d'audace témérité ,  
Trop de biens devient un fardeau ,  
Trop d'honneurs est un esclavage ,  
Trop de plaisirs mène au tombeau ,  
Trop d'esprit nous cause dommage ,  
Trop de confiance nous perd ,  
Trop de franchise nous dessert ,  
Trop de bonté devient foiblesse ,  
Trop de fierté devient hauteur ,  
Trop de complaisance bassesse ,  
Trop de politesse fadeur ;  
Ce trop pourroit , à le bien prendre ,  
Aisément se changer en bien ;  
Cela vient faute de s'entendre ,  
Le tout souvent dépend d'un rien.  
Un rien est de grande importance ,  
Un rien produit de grands effets ;  
En amour , en guerre , en procès ,  
Un rien fait pancher la balance.  
Un rien nous pousse auprès des grands ,  
Un rien nous fait aimer des Belles ,

Un rien fait sortir nos talens ,  
 Un rien dérange nos cervelles ;  
 D'un rien de plus , d'un rien de moins ,  
 Dépend le succès de nos soins !  
 Un rien flatte , quand on espere ;  
 Un rien trouble , lorsque l'on craint ;  
 Amour ton feu ne dure guere ,  
 Un rien l'allume , un rien l'éteint.

---

V E R S ,

À MONSIEUR B . . .

*Sur la naissance d'un Fils.*

**V**OUS voilà donc , ami , satisfait , triomphant ;  
 Salut , honneur , & compliment sincère :  
 Vous revivez dans un aimable enfant  
 Qui sourit , & déjà connoît sa tendre Mere.  
 De ses vives douleurs perdant le souvenir ,  
 Je vois votre Epouse fidèle  
 Trouver le plus charmant plaisir  
 A vous offrir le fruit d'une ardeur mutuelle.  
 Sur votre naissant Adonis

Epousez ,

Epuisez , tous les deux , vos regards de tendresse ;  
Que vos cœurs enchantés, sans cesse  
Dans lui se trouvent réunis.

Puisse de votre foi croître cet heureux gage ,  
Comme on voit au bord d'un ruisseau  
S'élever un jeune arbrisseau ;

Et fleurissant, étendre au loin son verd feuillage !  
Mais, cher ami , que des soins superflus  
Ne troublent point le plaisir d'être Pere ;  
L'esprit chez vous héréditaire ,

Et de solides revenus

Annoncent l'heureuse abondance

Au tendre objet qui fait votre douce espérance !

Que j'aime à rappeler de nos premiers Ayeux

La simplicité, la sagesse ;

Ils demandoient au Ciel des successeurs nombreux ;

C'étoit leur joye & leur richesse :

Leurs troupeaux abondoient en lait ,

Ils prolongeoient leurs jours par cette nourriture ;

La Mere vigilante , en sa maison filoit

La toison qui servoit à toute leur parure.

Qu'est devenu ce siècle heureux ?

Les enfans ne sont plus un riche don des Cieux;  
 L'homme aujourd'hui cesse de vivre  
 Dès qu'il se voit régénérer;  
 Et la vanité qui l'enivre,  
 En de folles erreurs se plaît à l'égarer.  
 Des biens, un rang, un titre imaginaire  
 Qui des siens fait souvent la chute, ou la misère,  
 Occupent ses soins assidus;  
 Il court après une chimère,  
 Et l'insensé néglige les vertus.

---

## É P Î T R E

À MONSIEUR DE CHAULIEU.

P A R M. S \* \* \*

**P**LUS glorieux de ton suffrage,  
 Que des vains applaudissemens  
 De ces gens qui n'ont en partage  
 Que les vastes égaremens  
 D'une verve outrée & peu sage:  
 J'appelle de leurs jugemens;  
 Et préfère les agrémens  
 D'un simple & galant badinage  
 Où la richesse du langage.



Tient la place du sentiment.

De ces Auteurs qu'on préconise ;  
Tu n'admires point les écrits ;  
Et la fastueuse sottise  
De ces modernes beaux esprits ;  
Te paroît une marchandise  
Qui ne sera jamais de mise  
Que dans les Cafés de Paris.

Esclaves rampans de la rime ;  
Ils n'osent secouer son joug ;  
La raison n'est pas de leur goût ;  
Et les mots seuls font leur sublime !

En vain, par de tendres accens  
On fait de la simple nature  
Tracer une vive peinture ;  
Eviter la fade parure  
Du merveilleux & de l'enflure ;  
Ces Vers tendres, intéressans,  
Leur semblent froids & languissans ;  
Il faut se donner la torture ,  
Pour leur arracher de l'encens :  
Ils ont entravé le génie

Dans une bizarre harmonie  
Dont les Pédans font éblouis.  
Quelle fausse délicatesse !  
Avoit-on plus de politesse  
Sous Auguste, que sous Louis ?  
Etoit-ce ainsi que les Catulles ,  
Les Ovides & les Tibulles  
Peignoient leurs feux & leurs tourmens ?  
Qu'auroient dit Corinne & Lesbie  
De la froide galanterie  
Des Poëtes de notre temps ?  
Par un barbare sacrilège ,  
Ils ont deshonoré l'amour :  
Ose-t-on produire à la Cour ,  
Les termes enflés du Collège ?

Cette affreuse contagion ,  
Jusqu'à toi ne s'est point glissée ;  
Ta Muse polie & sensée ,  
Même au fort de la passion ,  
Joint aux charmes de la pensée ,  
Les graces de l'expression.

Tes Vers sont dictés par les graces ;

Dans leur noble simplicité  
On retrouve , par-tout , les traces  
Du bon goût de l'antiquité.  
Façon de penser naturelle ,  
Riche de ses propres attraits ;  
Toujours vive , toujours nouvelle ,  
Brille dans tout ce que tu fais.

Sage disciple d'Epicure ,  
Tu nous prêches la volupté ;  
Mais c'est une volupté pure  
Dont le cœur n'est point infecté.  
Tu fais dans ta Philosophie  
Puiser le bonheur de tes jours ,  
Elle t'offre mille secours.  
A la douleur inaccessible ,  
Tu portes avec toi la gaieté ;  
Et d'un Stoïcisme invincible  
Tu conserves la fermeté.  
Ô que ta morale est flatteuse !  
Du préjugé victorieuse  
La vertu s'y montre à nos yeux ,  
Telle qu'autrefois nos Ayeux ,

Dans les siècles de l'innocence  
La virent descendre des Cieux ;  
Lorsque soumis à sa puissancè ,  
Ils commerçoient avec les Dieux.  
Que j'aime à la voir sans rudesse  
S'accommoder à ma foiblesse ;  
Et ne point gêner mes desirs !  
Je ne connois d'autre sagesse ,  
Que la sagesse des plaisirs.

---

^  
É P Î T R E

DE M. DE VOLTAIRE ,  
À M. DE S. LAMBERT.

**T**ANDIS qu'au dessus de la terre ,  
Des aquilons & du tonnerre ,  
L'interprète du Grand Neuton ,  
Dans les routes de la lumière  
Conduit le char de Phaéton ;  
Sans verser dans cette carrière ,  
Nous attendons paisiblement ,  
Près de l'Onde Castalienne ,

Que notre Héroïne revienne  
De son voyage au firmament.  
Et nous assemblons pour lui plaire,  
Dans ces vallons & dans ces bois,  
Ces fleurs dont Horace autrefois,  
Faisoit des bouquets pour Glycere.  
Saint Lambert, ce n'est que pour toi  
Que ces belles fleurs sont écloses;  
C'est ta main qui cueille les roses,  
Et les épines sont pour moi.  
Ce vieillard chenu qui s'avance,  
Le temps dont je subis les Loix,  
Sur ma lyre a glacé mes doigts;  
Et des organes de ma voix  
Fait frémir la sourde cadence.  
Les graces dans ce beau vallon,  
Les Dieux de l'amoureux empire,  
Ceux de la flute & de la lyre  
T'inspirent les aimables sons;  
Avec toi dansent aux chansons;  
Et ne daignent plus me sourire.  
Dans l'heureux Printemps de tes jours,



Des Dieux du Pinde & des amours

Saisis la faveur passagère ;

C'est le temps de l'illusion :

Je n'ai plus que de la raison ,

Encor hélas ! n'en ai-je guères.

Mais je vois venir sur le soir ,

Du plus haut de son Aphelie ,

Notre Astronomique Emilie

Avec un vieux tablier noir ,

Et la main d'encre encor salie ;

Elle a laissé là son compas ,

Et ses calculs , & sa lunette ;

Elle reprend tous ses appas ,

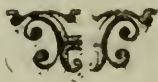
Portes-lui vite à sa toilette ,

Ces fleurs qui naissent sur tes pas ;

Et chantes-lui sur sa Musette

Ces beaux airs que l'amour répète ,

Et que Neuton ne connut pas.



---

A MONSIEUR DESMAHIS,

*P A R L E M Ê M E.*

**V**OS jeunes mains cueillent des fleurs  
Dont je n'ai plus que les épines;  
Vous dormez dessous les courtines  
Et des graces, & des neuf sœurs:  
Je leur fais encor quelques mines;  
Mais vous possédez leurs faveurs.  
Tout s'éteint, tout s'use, tout passe;  
Je m'affoiblis, & vous croissez:  
Mais je descendrai du Parnasse  
Content, si vous m'y remplacez.  
Je jouis peu, mais j'aime encore;  
Je verrai du moins vos amours;  
Le crépuscule de mes jours  
S'embellira de votre aurore.  
Je dirai je fus comme vous;  
C'est beaucoup me vanter peut-être;  
Mais je ne serai point jaloux,  
Le plaisir permet-il de l'être?

---

A MADAME LA MARQUISE  
DE BOUFLERS,

PAR LE MÊME.

**V**OS yeux sont beaux , & votre ame plus  
belle ,

Vous êtes simple & naturelle ;

Et sans prétendre à rien , vous triomphez de nous ;

Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle ,

Je ne sai point ce qu'on eût dit de vous ;

Mais on n'auroit pas parlé d'elle.

---

A MONSIEUR D. M....

PAR LE MÊME.

**V**OUS ne comptez pas trente Hyvers ;

Les graces sont votre partage ,

Elles ont dicté vos beaux Vers ;

Mais je ne sai par quel travers

Vous vous proposez d'être sage.

C'est un mal qui prend à mon âge ,

Quand le ressort des passions ,

Quand de l'amour la main divine ,  
Quand les belles tentations ,  
Ne soutiennent plus la machine ,  
Trop tôt vous vous desesperez ;  
Croyez-moi , la raison sévère  
Qui trouble vos sens égarés ,  
N'est qu'une attaque passagère :  
Vous êtes jeune , & fait pour plaire ,  
Soyez sûr que vous guérirez .  
Je vous en dirais davantage  
Contre ce mal de la raison ,  
Que je hais de si bon courage ;  
Mais je médite un gros ouvrage  
Pour le Vainqueur de Port-Mahon .  
Je veux peindre à ma Nation  
Ce jour d'éternelle mémoire ;  
Je dirai , moi qui fais l'histoire ,  
Qu'un Géant nommé Géryon ,  
Fut pris autrefois par Alcide  
Dans la même Isle , au même lieu ,  
Où notre brillant Richelieu  
A vaincu l'Anglois intrépide .

Je dirai qu'ainsi que Paphos ,  
Minorque à Venus est soumise ;  
Vous voyez bien que mon Héros  
Avoit double droit à sa prise.

Je suis Prophète quelquefois ,  
Malgré l'envie & la critique ;  
Et l'on prétend que je lui dois  
Encor une ode pindarique :

Mais les odes ont peu d'appas  
Pour les Héros & pour moi-même ;  
Et je sai bien qu'il ne faut pas  
Ennuyer les Héros qu'on aime.





## É P Î T R E

A M. LE MARÉCHAL DE R...

*Sur la Conquête de Minorque ,*

P A R L E M Ê M E.

**D** EPUIS près de quarante années  
Vous avez été mon Héros ;  
J'ai présagé vos destinées.  
Ainsi , quand Achille à Seyros ,  
Paroissoit se livrer en proye  
Aux jeux , aux amours , au repos ;  
Il devoit un jour sur les flots  
Porter la flamme devant Troye.  
Ainsi , quand Phryné dans ses bras  
Tenoit le jeune Alcibiade ,  
Phryné ne le possédoit pas ;  
Et son nom fut dans les combats  
Egal au nom de Miltiade.  
Jadis , les amans , les Epoux  
Trembloient , en vous voyant paroître ;  
Près des Belles , & près du Maître ;  
Vous avez fait bien des jaloux !

Enfin, c'est aux Héros d'en faire :  
C'est rarement que dans Paris ,  
Parmi les festins & les ris ,  
On démêle un grand caractère ;  
Le préjugé ne conçoit pas  
Que celui qui fait l'art de plaire ,  
Sache aussi sauver des Etats.  
Le grand homme échape au vulgaire ;  
Mais , quant aux murs de Fontenoy  
Il sert sa Patrie , & son Roi ;  
Quand sa main des Peuples de Genes  
Défend les jours , & rompt les chaînes ;  
Quand aussi prompt que les éclairs ,  
Il chasse les Tyrans des Mers  
Des murs de Minorque opprimée :  
Alors ceux qui l'ont méconnu ,  
En parlent comme son Armée ,  
Chacun dit , je l'avois prévu ;  
Le succès suit la renommée.  
Homme illustre , aimable Guerrier ,  
Triomphez de l'Anglois altier ,  
De l'envie & de l'ignorance ;

Immortalisez-vous en France.

Je ne sai si dans Port-Mahon

Vous trouverez un statuaire ;

Mais vous n'en aurez pas affaire :

Vous allez graver votre nom

Sur les débris de l'Angleterre ;

Il sera béni chez l'Ibère ,

Et chéri de ma Nation.

De deux Richelieu , sur la terre ,

Les hauts faits seront admirés ;

Déjà tous deux sont comparés ,

Et l'on ne sait qui l'on préfère.

Le Cardinal affermissoit ,

Et partageoit le rang suprême

D'un Maître qui le haïssoit :

Vous vengez un Roi qui vous aime.

Le Cardinal fut plus puissant ,

Et même un peu plus redoutable ;

Vous me paraissez bien plus grand ,

Puisque vous êtes plus aimable.

## É P Î T R E

À MADEMOISELLE CLAIRON,

PAR M. MARMONTÉL.

**E**NFIN te voilà parvenue  
A ce haut point de vérité ,  
Où l'art dans sa sublimité ,  
N'est que la peinture ingénue  
De la nature toute nue ,  
Belle de sa seule beauté.  
Que sous tes traits elle est touchante !  
Le cœur à ses charmes livré ,  
Dans l'illusion qui l'enchanté ,  
Entraîne l'esprit enivré.  
Soit Phédre , Camille , Ariane ,  
Alzire , Agrippine , ou Roxane ;  
Tu n'as rien de la fiction :  
De l'éloquente passion  
Ta bouche est le fidèle organe ,  
Et ton geste en est l'action.  
Ce n'est point d'un art symétrique

La servile affectation ;  
Du trouble & de l'émotion  
C'est le langage patétique ;  
C'est ce génie imitateur ,  
Qui pénètre , saisit , embrasse  
Le plan du génie inventeur ;  
L'égale , souvent le surpasse ;  
Et fait placer l'actrice à côté de l'Auteur.  
Des Corneilles , & des Racines  
On croit voir les ames divines ;  
Comme dans leurs écrits , respirer dans ton cœur ;  
Du haut des Cieux ils t'applaudissent ,  
À la table des Dieux tu fais leur entretien ;  
Et de leur triomphe , & du tien ,  
Les célestes lambris sans cesse retentissent.  
Dans mes vers , dit Corneille , elle a tout anobli ;  
La Veuve de Pompée effaçoit Cleopatre ,  
Clairon lui rend son lustre , & venge son oubli ;  
Dans mes vers , dit Racine , elle a tout embelli ;  
Quand Phedre sous ses traits languit sur un théâtre ;  
Moi-même interdit & confus ,  
Je me reproche les refus



Dont Hypolite accable sa Maratre :

Quand Eriphile avec ses pleurs ,

Peint sa flamme jalouse , & ses vives douleurs ;

Surpris que mon Héros ne l'ait pas consolée ,

Je m'intéresse à ses malheurs ;

Et j'accuse Calchas de l'avoir immolée.

Tandis qu'à ces récits tout l'Olympe est charmé ,

Ici bas le Rival d'Homere & de Corneille ,

Au bruit de tes succès qui frappent son oreille ,

Sent d'un feu créateur son génie enflammé :

Tu l'inspires toi seule ; il croit voir ton image ;

Et pour te rendre un digne hommage ,

Son pinceau rajeuni fait encor Idamé.

De ce Titon nouvelle Aurore ,

Pour ta gloire , & pour ses succès ,

Puisse-t-il ne mourir jamais ;

Et rajeunir cent fois encore.

Ton talent désormais en regle est érigé ,

De la Scene , à ton gré , réforme les usages :

Ton exemple fait loi ; tous les rangs , tous les âges ,

Et le nouveau caprice & le vieux préjugé ,

Et Paris & la Cour , & le Peuple & les Sages ;

De ton parti tout est rangé.

Le chemin qui conduit au Temple de mémoire ;  
Ce chemin si pénible est aplani pour toi ;  
Le Ciel en ta faveur semble changer la loi  
Qui vend cher aux talens une tardive gloire.

---

## E P I T R E

DE MONSIEUR DE V...

A MADAME LA COMTESSE DE...

*Auteur d'un petit Roman intitulé LA COMTESSE  
DE SAVOYE.*

**L**A Fayette & Segrais couple sublime & tendre ;  
Le modele avant vous de nos galans écrits ;  
Vinrent l'autre jour dans Paris  
Des Champs Elisiens sur les aîles des Ris :  
D'où ne viendroit-on point, Sapho, pour vous  
entendre ?

A vos genoux tous deux humiliés ,  
Tous deux vaincus , & pourtant pleins de joie ,  
Ils mirent leur Zaïde aux pieds  
De la Comtesse de Savoye :

Ils avoient bien raison. Quel Dieu, charmant Auteur,

Quel Dieu , vous a donné ce langage enchanteur ?

La force , la délicatesse ,

La simplicité , la noblesse

Que Fenelon seul avoit joint ?

Ce naturel charmant dont l'art n'approche point ;

Sapho , qui ne croiroit que l'amour vous inspire ?

Mais vous vous contentez de vanter son Empire ;

Vous nous peignez Mendoze en feu ,

Et la vertueuse foiblesse

De sa chancelante Maîtresse ,

Qui lui fait , en fuyant , un si charmant aveu.

Ah ! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse ,

Vous qui les pratiquez si peu ?

C'est ainsi que Marot sur sa lyre incrédule ,

Du Dieu qu'il méconnut prouva la sainteté :

Vous avez pour l'amour aussi peu de scrupule ;

Vous ne le servez point , & vous l'avez chanté.

Adieu ; malgré mes épilogues ,

Puissiez-vous pourtant tous les ans ,

Me lire deux ou trois Romans ;

Et taxer quatre Synagogues. \*

\* Cette Dame étoit fille du Commandant de Metz , auquel les Juifs faisoient une grosse pension pour avoir favorisé l'établissement de leurs Synagogues.

---

E P Î T R E  
DE MONSIEUR DES M...  
À MONSIEUR \*\*\*

**E**ST-il vrai, comme on le publie,  
Que dans la saison des amours,  
Dans l'âge heureux de la folie,  
Vous laissez obscurcir des jours  
Par l'oïfive mélancolie ?  
Est-il vrai, que loin des sermens,  
Ou des trahisons de nos Belles ;  
Loin de leurs jalouses querelles,  
Et de tant d'autres bagatelles  
Autrefois vos amusemens ;  
Fatigué des tracasseries,  
Glacé par les plaisanteries,  
Attristé même par les ris,  
Solitaire au sein de Paris,  
Tranquile au milieu de l'ivresse,  
Sobre devant les meilleurs mets ;  
Vous voulez vivre désormais,



Sans Créanciers, & sans Maîtresse ?

Qu'est devenu cet heureux temps ,

Où plus avare des instans ;

De l'amour n'ayant que les aîles ,

Vous portiez vos vœux inconstans

À tant d'aimables infideles ;

Et faïsiez tant de mécontens ?

Alors , toujours gai sans étude ,

Endetté sans inquiétude ,

Jamais stérile en jeux de mots ;

Vous saviez railler sans déplaire ,

Etre indiscret avec mystere ,

Et déraisonner à propos.

De l'Epigramme à l'Elégie ,

Qui peut vous avoir fait passer ?

Et quelle funeste magie

Vous fait prendre une léthargie

Pour l'art de vivre & de penser ?

Qu'Erasme dont l'orgueil se fonde

Sur un grand nom , son seul appui ;

Qui jamais ne rit , toujours fronde ,

Et n'a d'estime que pour lui ;



Dans une retraite profonde  
Se sauve du mépris d'autrui ;  
Et las d'ennuyer tout le monde ,  
Aille à son tour perir d'ennui.  
Qu'après l'éclat d'une aventure  
Qui ternit son nom pour toujours ;  
Fuyant les ris, ou le murmure  
Qu'excitent ses nombreux amours ;  
Et survivant à sa figure ,  
Dans quelque cotterie obscure ,  
Belise aille compter ses jours.  
Mais, vous, qui jeune, & sûr de plaire,  
Etes né pour tous les plaisirs ;  
À qui les fastes de Cithere  
N'offrent que d'heureux souvenirs :  
Pourquoi sortir de votre sphere ?  
Et forçant votre caractère,  
Laisser éteindre vos desirs ?  
Du Dieu qui préside aux caprices ,  
Chez nos Prudes , ou nos Actrices  
Rallumez plutôt le flambeau ;  
Et quittant Platon pour Ovide ,  
Des mains d'une nouvelle Armide  
Venez reprendre son bandeau.

## ROMANCE SUR DAPHNÉ.

*Par M. DE MARMONTEL.*

L'AMOUR m'a fait la peinture  
De Daphné, de ses malheurs ;  
J'en vais tracer l'avanture :  
Puisse la race future  
L'entendre , & verser des pleurs.

Daphné fut sensible & belle ,  
Apollon sensible & beau ;  
Sur eux l'amour d'un coup d'aile ,  
Fît voler une étincelle  
De son dangereux flambeau.

Daphné d'abord interdite ,  
Rougit , voyant Apollon ;  
Il l'approche , elle l'évite ;  
Mais fuyoit-elle bien vite ?  
Amour assure que non.

Le Dieu qui vole à sa suite ,  
De sa lenteur s'applaudit ;  
Elle balance , elle hésite ;

La pudeur hâte sa fuite ,

Le desir la ralentit.

Il la poursuit à la trace ,

Il est prêt de la saisir ;

Elle va demander grace ;

Une Nimphe est bientôt lasse ,

Quand elle fuit le plaisir.

Elle desire , elle n'ose ;

Son Pere voit ses combats ;

Et par sa métamorphose ,

A sa défaite il s'oppose ;

Daphné ne l'en prioit pas.

C'est Apollon qu'elle implore ,

Sa vue adoucit ses maux ;

Et vers l'Amant qu'elle adore ,

Ses bras s'étendent encore ,

En se changeant en Rameaux.

Quel objet pour la tendresse

De ce malheureux vainqueur !

C'est un arbre qu'il caresse ;

Mais sous l'écorce qu'il presse ,

Il sent palpiter un cœur.

Ce cœur ne fut point sévère ;  
 Et son dernier mouvement  
 Fut , si l'amour est sincère ,  
 Un reproche pour son pere ;  
 Un regret pour son Amant.

---

### M A D R I G A L.

**Q**UE je souffre un cruel martyre ,  
 Quand jusqu'au fond des bois Tircis vient  
 me chercher :  
 Il a cent choses à me dire ,  
 Et j'en ai cent à lui cacher.

---

### V E R S , DE MONSIEUR DE V . . .

*AU ROI DE PRUSSE.*

**L**A mere de la mort , la vieillesse pesante  
 A de son bras d'airain courbé mon foible corps ;  
 Et des maux qu'elle entraîne , une suite effrayante ,  
 De mon ame immortelle attaque les ressorts.  
 Je brave vos assauts , redoutable vieillesse ;  
 Je vis auprès d'un Sage , & je ne vous crains pas :

Il vous prêtera plus d'appas

Que le plaisir trompeur n'en donne à la jeunesse.  
Coulez, mes derniers jours, sans trouble, sans terreur;  
Coulez près d'un Héros dont le mâle génie  
Vous fait goûter en paix le charme de la vie;  
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.  
Ma raison qu'il éclaire, en est plus intrépide;  
Guidé par lui, mes pas en sont plus affermis;  
Un mortel que Pallas couvre de son Egide,  
Ne craint pas les Dieux ennemis.

Philosophe des Rois, que ma carrière est belle!  
J'irai de sans-souci, par un chemin de fleurs,  
Aux Champs Elisiens parler à Marc Anrele,  
Du plus grand de ses successeurs.

À Salluste jaloux, je lirai votre histoire;  
À Licurgue vos loix, à Virgile vos vers:  
Je surprendrai les morts, ils ne pourront m'en croire;  
Nul d'eux n'a rassemblé tant de talens divers.

Mais, lorsque j'aurai vu ces ombres immortelles;  
N'allez pas après moi confirmer mes récits:  
Vivez, rendez heureux ceux qui vous sont soumis;  
Et n'allez que fort tard, rejoindre vos modèles.



---

S I G N A L E M E N T  
DE MADEMOISELLE M...  
*Par M . . . . .*

**D**E par le Dieu qu'on adore à Cithere,  
Qui sous ses loix soumet toute la terre ;  
Savoir faisons à tous nos Justiciers ,  
Aux Ris , aux Jeux , nos Sergens , nos Huissiers ;  
A tous Amours Chefs de Maréchaussée :  
Que de Cithère une Belle échappée ,  
Sans Passeport , désertant notre Cour ,  
Voudroit d'Hymen habiter le séjour.  
Tel attentat blesse trop notre gloire ,  
Est trop contraire à notre autorité ;  
Pour n'en vouloir , avec sévérité ,  
Rendre en tous lieux la vengeance notoire.  
Ordonnons donc que , sans plus différer ,  
De tout chemin sachant vous emparer ,  
Exactement vous gardiez la frontière ;  
Que de Plaisirs une Troupe légère  
Volant par tout , visitant tous les lieux ;  
Et nuit & jour , d'un soin infatigable ,

Si promptement recherchent la coupable ;  
Qu'elle ne puisse échapper à leurs yeux.

A sa figure on ne peut se méprendre ;  
Deux grands yeux noirs , un regard doux & tendre ,  
Un tein de Lys , des levres de Corail  
Dont le souris laisse voir un Email  
Par Venus même arrangé sur deux files ;  
D'Albatre uni deux boules indociles  
Dont le sommet tendrement agité ,  
Dans tous les cœurs glisse la volupté ;  
Voilà les traits qui la feront connoître.  
Ajoutez-y cette aimable douceur ,  
Cet air poli , prévenant , séducteur ,  
Qui de nos cœurs , malgré nous , se rend maître ;  
Ce doux maintien , cette naïveté  
Qu'un art adroit fait prendre à la Beauté ;  
Une humeur douce , égale , complaisante ,  
Une bonté tendre & compatissante :  
Et vous aurez l'entier signalement  
De la Beauté qui , mal & méchamment ,  
Voudroit s'enfuir aux Terres d'Hyménée.  
Or nous voulons qu'elle soit amenée

A notre Cour, que son Procès soit fait ;  
 Et défendons sous peine très - sévère ,  
 De la laisser échapper de Cithère ;  
 Sans qu'à nos Loix son cœur ait satisfait :  
 Ne voulant pas qu'Hymén ait un hommage ,  
 A nous , de droit , de tout temps dévot ;  
 Tribut charmant du pouvoir absolu  
 Qui fut toujours notre juste appanage ;  
 Et dont avons fermement résolu ,  
 A tout péril , de maintenir l'usage.  
 Fait à Paphôs , étant en notre Cour ;  
 Enrégistré ; scellé , signé , L'Amour.

---

## V E R S

D E M. D E F O N T E N E L L E

*Sur sa vieillesse.*

**I**L falloit n'être vieux qu'à Sparte ,  
 Disent les anciens écrits :  
 Ah ! Dieux , combien je m'en écarte ,  
 Moi qui suis si vieux dans Paris !  
 O Sparte , Sparte hélas ! Qu'êtes vous devenue ?

Serre mes chaines tous les jours ;  
Que ne vois-tu couler mes larmes ;  
Ces vers en sont presqu'effacés.  
Mais ils auroient bien moins de charmes ,  
Si ma main les eût mieux tracés ;  
Les traits de cette main tremblante  
Seront déchiffrés tour à tour ;  
Rien n'échappe aux yeux d'une Amanté  
Qui lit au flambeau de l'amour.  
Ton Amant loin de toi soupire ,  
Tandis que Paris enchanté  
T'écoute , & tous les jours admire  
Et tes talens , & ta beauté.  
Le triste joug de la fortune  
M'accable ; & m'impose sa loi ;  
Les vains honneurs , tout m'importune ;  
Je ne lui demandois que toi.  
C'est envain pour moi que l'Aurore  
Du Soleil hâte le retour ;  
Je ne dois point te voir encore ,  
Je desire la fin du jour.  
Toute la nature en silence ,

N'offre qu'un désert à mes yeux ;  
Et les oiseaux dans ton absence ,  
N'ont plus de chants harmonieux.  
Pour éviter les jours de fête ,  
Je voudrois fuir dans les forêts ;  
Je n'y couronne plus ma tête ,  
Et je succombe à mes regrets.  
Quelquefois , couronné de lierre  
De Silene le nourrisson  
M'agace , me présente un verre ;  
Et me demande une chanson :  
Mais , du tendre Amant de Delie  
Ma voix à perdu les accens ;  
Et du triste Amant de Julie  
J'imité les sons languissans.  
Envain je voudrois à l'étude  
Pouvoir donner quelques momens ;  
L'esprit à trop d'inquiétude ,  
Et le cœur trop de sentimens.  
Souvent , sans dessein & sans guide ,  
Je m'égare au fond des Vallons ;  
Là , de Maupertuis & d'Euclide



Je veux répéter les leçons :  
Je passe en ces sombres demeures  
Les jours sans m'en appercevoir ;  
Et n'y calcule que les heures  
Que je dois passer sans te voir :  
La nuit dans cet espace immense  
Que Neuton soumit à sa loi ;  
Je n'observe que la distance  
Dont je suis éloigné de toi.  
Mon ame abusée & ravie ,  
Croit ainsi presser mon retour ;  
Dans tous les instans de ma vie ,  
Tout se rapporte à mon amour.

---

## O D E

## ANACRÉONTIQUE.

*Par le même.*

**M**USE, donne moi cette lyre  
Que Sapho baigna de ses pleurs ,  
Pour chanter la jeune Themire ,  
Je vais la couronner de fleurs.

Amour , que ton flambeau m'éclaire  
Autant qu'il a su m'enflammer ;

Apprends-moi l'art de plaire ;  
Je tiens d'elle celui d'aimer.

Par elle mon ame ravie  
Sacrifie encor aux amours ,  
Themire regne sur ma vie ,  
Et peut seule embellir mes jours.

Déjà , loin de moi , la jeunesse  
fuyoit d'un pas précipité ;  
Mon cœur abattu , sans tendresse ,  
Gémissoit dans sa liberté.

L'amour de la Philosophie  
Avançoit pour moi la saison  
Où la sombre mélancolie  
S'honore du nom de raison.

Quelle erreur ! dans la solitude  
Je passe les nuits & les jours ;  
Ah ! peut-on donner à l'Etude  
Un temps que l'on doit aux amours ?  
Je vois Themire , & dans mon ame  
Le sentiment renaît soudain ;

Ses yeux ont allumé la flamme  
Qui vient de réchauffer mon sein.  
Eh ! comment pourrois-je encor lire  
Loke de ses rivaux vainqueurs ?  
Je n'écoute plus que Themire ;  
Ma seule Etude , c'est son cœur.  
Neuton , c'est en vain que tu m'ouvres  
Un chemin brillant dans les Cieux ;  
Les grands chemins que tu découvres ,  
Sont moins qu'un regard de ses yeux.  
Eh ! que m'importe en un système  
De trouver l'ordre & la clarté ?  
C'est dans le cœur de ce que j'aime  
Que je cherche la vérité.  
Une ame si belle & si pure ,  
Dont les vertus m'ont su charmer ,  
C'est pour moi toute la nature ;  
Aujourd'hui je ne sai qu'aimer.  
Quel transport ! quel beau feu m'anime !  
Quel bonheur pour moi d'être Amant !  
Tout l'effort d'un esprit sublime ,  
Vaut-il un tendre sentiment ?

L'amour a remonté ma lyre ,  
Ce Dieu , d'Uranie est vainqueur ;  
Je ne chante plus que Themire ,  
Tout mon esprit est dans son cœur.

---

## É P Î T R E

A MADAME LA COMTESSE DE...  
*Sur son Mariage.*

**V**OUS l'avez dit , belle Sophie ,  
Ce mot décisif pour la vie ,  
Dont jamais on ne se dédit :  
Tout haut l'hymen s'en glorifie ;  
Tout bas l'amour s'en applaudit.  
Votre ame à ces Dieux sacrifie ;  
En vous voyant qui l'eût prédit ,  
Modeste & timide Sophie ,  
Qu'enfin . . . qu'enfin vous l'auriez dit.  
Trompé par la candeur naïve  
De vos regards & de vos traits ,  
Non , disois-je , elle est trop craintive ;  
Elle ne l'osera jamais.  
Amour , ton heure décisive  
N'attend ni les si , ni les mais ;

Et tout est dit, lorsqu'elle arrive.

Peut-être, au moment que j'écris,

Le plus fortuné des maris

. . . . .

(Ah ! qui n'enviroit son partage !)

C'est lettre close, mais je gage

Qu'il en connoît trop bien le prix ;

Pour n'en pas tirer avantage.

Avouez que le mariage

Est plaisamment imaginé ;

Auriez-vous jamais deviné

Tous les mystères du ménage ?

La veille tout est défendu ,

On est avec son prétendu

D'un maintien plus froid qu'une image ;

Le jour arrive, on vous bénit ;

L'amour s'en mêle , on vous unit ;

Autre maintien, nouveau langage :

Sans rougir, on entend les vœux

De l'Amant dont on est charmée ;

La pudeur, loin d'être alarmée,

Sourit aux plaisirs amoureux ;



La nouvelle Eve est animée,  
Le nouvel Adam est heureux.  
Tout change; & sous de doux auspices,  
Du fameux jardin des délices  
La porte s'ouvre encor pour eux :  
Là, cette aimable sympathie  
De goûts, d'humeur, & de desirs;  
Là, cette tendre modestie  
Voile & parure des plaisirs,  
Là, cette confiance intime  
Fille & compagne de l'estime,  
Viennent charmer d'heureux loisirs :  
Deux cœurs d'une paix fortunée  
Resserrant les nœuds tour à tour;  
Et la volupté dans sa Cour  
Reçoit la vertu couronnée  
Des fleurs que fait naître l'amour,  
Et que moissonne l'hyménée.  
Tel est ce riant Paradis  
Où vous venez d'être introduite;  
Mieux que moi vous êtes instruite  
De tout ce que je vous en dis.

Sur la foi d'autrui j'imagine  
Le bonheur que vous ressentez ;  
Et cette demeure divine ,  
Je la décris , vous l'habitez,  
Des plaisirs & de la fortune  
Les Poëtes parlent souvent ;  
Nous y voyageons en rêvant ,  
Comme Cyrano dans la lune.  
Vous , pour qui tout cela n'est pas ,  
Comme pour nous , un vain mensonge ;  
Goutez long-temps tous les appas  
D'un séjour que je vois en songe.  
Un fruit de cet arbre fatal  
Qui l'instruisit trop bien du mal ,  
En a chassé la première Eve :  
Hélas ! elle y seroit encor ,  
Et pour elle , cet âge d'or  
N'eût point disparu comme un rêve ;  
Si , comme vous , elle avoit eu  
Pour guide l'austère vertu  
Dont vous êtes la digne Eleve.

## É P Î T R E

D U D O C T E U R P . . . . .

**L**A mort un jour, poursuivant sa tour  
Chemin faisant, passa chez moi ;  
Elle y trouva la fièvre accompagnée  
De tous les maux qu'elle traîne après soi .  
J'étois dans un grand desarroi ;  
Pâle, défait, la face décharnée ,  
Les yeux éteints, enfin prêt à partir :  
Un Moine , à mon chevet, tâchoit de me résoudre  
À lui donner lieu de m'absoudre  
Par un sincère repentir ;  
Je voulois obéir , & d'une voix mourar  
Je disois , *peccavi* ; lorsque la mort parut .  
Dans ce moment elle me reconnut ;  
Et me croyant la victime innocente  
De la salubre faculté ,  
D'un coup de sa faux, menaçante  
Elle alloit avancer le moment redouté :  
Quand , (juste Ciel , que je l'échapai belle !)  
Je tournai , par hazard , les yeux de son côté ,

Mon corps fut inondé d'une sueur mortelle;  
Mais j'éprouvai bientôt qu'un reste de frayeur  
Nous sert à prévenir quelquefois le malheur.

Je puisai dans ma crainte une force nouvelle,

Et rappelant un reste de vigueur;

Arrête, m'écriai-je, arrête, ô mort cruelle:

Je suis de ton empire un apprentif soutien,

À me perdre sitôt il y va trop du tien;

Je suis un Médecin. Toi Médecin, dit-elle?

Oui, dis-je; de Paris? le pays n'y fait rien;

On t'appelle? Procope. Il ne me souvient guère

D'avoir oui nommer ce nom là-bas;

Et pourquoi, s'il est vrai, ne te connois-je pas,

Comme je fais tous tes Confrères?

À l'envi, chaque jour ils peuplent mes États;

Mais de toi rien ne vient. Le moyen, répliquai-je?

Je suis si jeune; à peine ai-je atteint vingt-cinq ans.

Je n'ai pas encor eu le temps

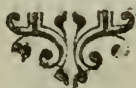
De jouir de mon privilège;

Par moi, jusques ici, peu se sont fait saigner;

Et les premiers, j'ai cru devoir les épargner,

Pour attirer la confiance;

Mais à présent la pratique commence ;  
Vous entendrez dans peu parler de moi :  
Laissez-moi donc le jour, il peut vous être utile ;  
Pour ma rançon je vous en offre mille.  
Mille ! soit , dit la mort ; sois sain , mais souviens-toi  
A quel prix je te laisse vivre.  
Pour me tenir parole il est bien des moyens ;  
Pour le plus sûr tu n'as qu'à suivre  
Les leçons de tes anciens :  
Sur-tout, saignes beaucoup ; c'est la plus courte voye.  
Adieu , le Ciel te tienne en joye.  
Grace à ma qualité , je me porte fort bien ;  
Mais , comme j'ai promis , la mort n'y perdra rien.  
Vous , pour qui j'eus toujours une amitié sincère ,  
Cher ami , profitez d'un conseil salutaire  
Pour échaper à la commune loi ;  
S'il se peut , passez-vous toujours du ministère  
De mes Confrères & de moi.





---

*E P I G R A M M E.*

**U**N jour, aux beaux yeux d'une Brune  
L'amour voulut forger ses traits;  
Mais, hélas ! pour mon infortune  
Je regardois l'ouvrage de trop près :  
Il en sortit tant d'étincelles  
Que l'amour même en redoutant l'ardeur,  
Voulut s'enfuir d'auprès de cette Belle ;  
Mais, en fuyant, il se brûla les ailes,  
Et ne put voler qu'à mon cœur.



## O D E

## SUR LE TREMBLEMENT DE TERRE

DE LISBONNE,

PAR UN PORTUGAIS.

FILLE sacrée & vénérable  
Des temps devant toi révolus,  
Postérité, Juge équitable  
Des siècles qui ne seront plus;  
Aux sons de ma lyre plaintive  
Ouvre ton oreille attentive,  
Ouvre ton ame à nos douleurs :  
Je viens transmettre à ta mémoire  
De nos maux l'effroyable histoire;  
Je viens te demander des pleurs.

Sur les bords désolés du Tage  
Aujourd'hui désert, ignoré,  
Vois les monumens du ravage  
Que ma Patrie a déploré.  
Approchez-vous, races futures;  
Contemplez ces vastes mazes,

Ces débris de sang arrosés ;  
Ces ossemens, ces cendres chères ;  
Restes arides de mes freres  
Sous leur propre mere écrasés.

C'est là , c'est là que ma Patrie ;  
Que Lisbonne a jadis fleuri ;  
Plutus fixé par l'industrie ,  
En faisoit son Temple chéri.  
Entrant dans le canal du Tage ;  
Les Mers venoient nous rendre hommage ;  
Et baiser humblement nos bords :  
A travers leurs dociles ondes ,  
Nos flottes aux bouts des deux mondes  
Alloient recueillir nos trésors.

Affreuse & pitoyable mere ;  
Sépulchre vivant de tes fils ;  
Tristes lieux , la foudre & la guerre  
Sur vous se sont-ils réunis ?  
Ces torrens embrasés de souffre  
Que l'Etna vomit de son gouffre ;  
Ont-ils coulé jusqu'à vous ?  
Ou si , transfuges de leur Isle ;

Les noirs Titans de la Sicile  
Se sont ici rassemblés tous ?

Déjà , déjà ce jour perfide  
Que la mort s'étoit destiné ,  
Lançoit sa lumière homicide  
Sur ce pays infortuné :

Déjà , compagnons des ténébres ,  
Fuyoient mille songes funébres  
Herots menaçant du trépas.  
Phébus abandonnant son trône ,  
Laissoit aux mains de Tisiphone  
Guider son char sur nos climats.

Peuple proscrit , frissonne , tremble  
A l'aspect de ce jour affreux ;  
Sous tes pas le Tartare assemble  
L'amas consumant de ses feux.  
Celui qui dans les airs éclaire ,  
N'est point cet Astre salutaire ,  
De la nature auguste Roi ;  
C'est le flambeau des Eumenides  
Que leurs bras de carnage avides ,  
Agitent , & lèvent sur toi.

Fuis loin de ce séjour funeste ;  
Fuis les coups sur lui suspendus ;  
Cet instant peut-être te reste ;  
S'il cesse d'être , tu n'es plus.  
Déjà les montagnes mugissent ,  
Et leurs entrailles retentissent  
D'un bruit obscur & souterrain ;  
Descendu dans les flancs du monde ,  
Le tonnerre captif y gronde ;  
Et dévore son vaste sein.

C'en est fait : la terre chancelle  
Sous nos Citoyens effrayés ,  
Ses appuis éclatent sous elle ;  
Sa surface fuit sous nos pieds.  
Nos toits s'abiment sur nos têtes ,  
Nos palais confondent leurs faîtes  
Avec leurs propres fondemens :  
La terre engloutit leurs décombres ,  
Et repaît ses abîmes sombres  
Des corps brisés des habitans.

Ecoutez ces cris effroyables  
Des vivans par-tout menacés ;



Ces voix foibles & lamentables  
Des mourans déjà terrassés.  
Voyez cette poussière affreuse  
Voilant d'une nuit ténébreuse  
Nos yeux que la mort va couvrir ;  
Et déroband notre misère  
Aux regards de ce Ciel sévère  
Qui peut-être alloit s'attendrir.

Quelle épouvantable fumée  
S'élève au céleste lambris !  
De Lisbonne au loin enflammée ,  
Quels feux embrasent les débris !  
L'Enfer rompt ses brûlantes voutes ,  
Les flammes par d'obscures routes  
S'échapent , & montent vers nous.  
Poudre vile de ces ruines ,  
L'ardeur des vengeances divines  
S'allume-t-elle aussi sur vous ?

C'est trop peu : la mer agitée  
Rompt les digues de ses fureurs ,  
Et vers ces lieux précipitée ,  
Y porte ses propres horreurs.

Acourez, vents, Dieux des orages ;

Ici fera de vos ravages

Le théâtre tumultueux :

Et de nos murs écueils perfides ,

Redoutez , Pilotes timides ,

Fuyez les restes malheureux.

Où te trouver, lieu plein de charmes ,

Cité de mes Rois , de mes Dieux ?

Est-ce le voile de mes larmes

Qui te cache à nos tristes yeux ?

Toits, qui couvrites ma naissance ,

Qui couvrites de mon enfance

Les accroissemens journaliers ;

Qui, pour moi plante jeune & chère ,

Répétiez les vœux de ma mere ;

Rendez-moi mes sacrés foyers.

Quelle Divinité cruelle

Vous éloigne de mes regards ,

Ô mes fils ? ma main ne peut-elle

Recueillir vos lambeaux épars ?

Toi, qui comme eux infortunée ,

Viens de subir la destinée  
De ces fruits éclos de ton flanc ;  
Ne puis-je, Epouse trop féconde ,  
Avec les pleurs dont je m'inonde ,  
Laver les traces de ton sang ?

Ainsi les vengeances suprêmes  
S'affouissent de mon malheur ;  
Et m'ôtant vos dépouilles mêmes ,  
Ne me laissent que ma douleur.  
Parens , amis , lugubre Ville ,  
Quel lieu me servira d'azile ?  
Et quel bras sera mon support ?  
Je leve ma paupière humide ;  
L'Univers n'est qu'un désert vuide ,  
Qu'un temple immense de la mort.

Ta faux ministre de ta haine ,  
Ô mort , n'épargne donc que moi ?  
Flamme infernale & souterraine ,  
Revis encor , ranimes-toi :  
Mer dévorante qui t'arrête ?  
Ô Ciel , brise-toi sur ma tête ;

Tombe , fouds sur elle en éclats :  
Et toi , grand Dieu , vengeur du crime ,  
Sauve ta derniere victime  
De l'horreur de ne mourir pas.

---

## CHLOË ET LE PAPILLON,

F A B L E.

**S**OUS un Ciel serain & tranquile ,  
Au sein d'un champêtre séjour ;  
Loin des vains plaisirs de la Ville ;  
Et loin des pieges de l'amour ,  
Chloé , naïve , jeune & belle ,  
Voyoit couler ses jours heureux  
Aussi beaux , aussi simples qu'elle.  
Là , dérobee à tous les yeux ,  
Par les soins d'une tendre mere ,  
Chloé , sans desirs , sans regrets ,  
Respiroit un air salutaire  
A ses mœurs comme à ses attraits.  
Le vif éclat qui la colore  
N'est que le tein de la pudeur ;  
Son oreille n'a point encore

Gouté le poison enchanteur  
Des soupirs, des tendres allarmes ;  
Elle ignore qu'elle ait un cœur ,  
Et soupçonne à peine ses charmes.  
Seule dans le fond d'un bosquet ,  
Près d'un cristal d'une onde pure ,  
Elle assortissoit un bouquet  
Pour en composer sa parure :  
La Belle d'un air enfantin ,  
Comparoit avec avantage  
Le lys & la rose à son tein ;  
Et sourioit à son image.

Un papillon au même instant  
Déployoit ses ailes légères ;  
Et de ses ardeurs passagères  
Promenoit l'hommage inconstant.  
Tout l'attire , & rien ne l'arrête ;  
Il parcourt d'un air de conquête  
Tous les appas de chaque fleur.  
Ici , son audace indiscrete ,  
De la timide violette  
Caresse la vive fraîcheur ;



Là , du sein de la Tubéreuse ,  
Sa témérité plus heureuse  
Presse l'orgueilleuse blancheur :  
Aussi-tôt , d'une aile infidèle  
Il court à la rose nouvelle ;  
Il baise son bouton naissant :  
Et toujours brillant & frivole ,  
Il paroît joüir , & s'envole.

Chloé voit l'insecte éclatant ;  
Et sa parure étincelante  
D'azur , de pourpre & de rubis ,  
Enchante ses yeux éblouis.  
Sa petite ame impatiente  
Brûle aussi-tôt de s'en saisir ;  
Dans le vif transport qui l'agite ,  
De son jeune sein qui palpite ,  
S'élance son premier soupir.

Aussi légère que les graces ,  
Du rival errant du zéphir  
Elle poursuit long-temps les traces ;  
Souvent dans son vol incertain  
Il s'arrête ; la Nympe agile

Accourt , le guette , étend la main ;  
Mais le superbe Volatile ,  
Dans les airs s'élance soudain :  
Tour à tour flattée & trompée ,  
Chloé n'en est point rebutée.  
L'infidèle se fixe enfin  
Sur la belle & pâle jonquille ;  
On diroit que la tendre fleur  
Ranime au gré de son vainqueur ,  
Le foible éclat dont elle brille ;  
Du triomphe il goute le prix.  
Chloé vole , approche , il est pris :  
S'agitant , débattant de l'aîle ,  
Pour briser sa captivité ;  
Rendez-moi , dit-il à la Belle ,  
Ah ! rendez-moi ma liberté :  
Rougissez de votre victoire ,  
Qu'attendez-vous de mes liens ?  
Mes aîles font toute ma gloire ;  
Quelqu'éclat , voilà tous mes biens :  
Eblouir est ma destinée ,  
Je vis sans projet , sans amour ;  
Et mon existence bornée ,

N'est que l'amusement d'un jour.

À ces mots, la Nymphe ingénue  
S'attendrit pour son beau captif;  
Le trouble de son ame émue  
Favorise le fugitif.

Il s'échappe, Chloé soupire :  
Sur les boucles de ses cheveux  
Balançant son vol amoureux ;  
Voici ce qu'il ose lui dire.

Seule en ces lieux, vous respirez  
Chloé, la paix & l'innocence ;  
Bientôt loin des jeux de l'enfance,  
Dans le monde vous brillerez.  
C'est-là que vous rencontrerez  
Un être frivole, infidèle ;  
Et paré de mille couleurs,  
Il voltige de Belle en Belle,  
Ainsi que moi de fleurs en fleurs ;  
Et je suis en tout son modèle.  
Ah ! si vous laissant éblouir ,  
Vous brûlez un jour de jouir  
De cette nouvelle victoire ;

D'une si folle ambition,  
Chloé, quelle fera la gloire ?  
Vous aurez pris un Papillon.

---

E P Î T R E

DE MONSIEUR GRESSET,  
À MONSIEUR DE B...

**M**INISTRE aimable, heureux génie,  
Que le bonheur de la Patrie  
Appelle aux travaux de Colbert ;  
Dans cette Cour qui de concert  
Vous félicite, & vous implore,  
Pourrez-vous reconnoître encore  
Une voix qui vient du désert ?  
Depuis l'instant où la puissance  
Du plus chéri des Souverains  
A remis dans vos sages mains,  
L'urne heureuse de l'abondance  
Pour la splendeur de nos destins ;  
Des importuns de toute espece,  
Des ennuyeux de tous les rangs,

Des gens joyeux avec tristesse,  
Des machines à compliment,  
Vous aurez excédé sans cesse  
De fadeurs de propos charmans;  
Déployant avec gentillesse,  
L'ennui dans tous les agrémens.  
Vous avez effuyé sans doute,  
Le poids des discours arrangés;  
Les protecteurs, les protégés,  
Tout s'est courbé sous votre route.  
Les grands entourent la faveur,  
La foule vole à l'espérance;  
Tout environne, tout encense  
Le temple brillant du bonheur;  
Vous aurez vu toute la France.

Moi qui séparé des vivans,  
Dans ma profonde solitude,  
Ignore le jargon des grands,  
Et celui de la multitude;  
Je ne viens point d'un vain encens  
Surcharger votre lassitude  
De gloire, & d'applaudissemens.



Je déplorerois au contraire,  
Les travaux toujours renaissans ;  
Et le joug où le ministère  
Vient attacher tous vos momens ;  
Si je n'aimois trop ma Patrie ,  
Pour plaindre les brillans liens  
Dont elle enchaîne votre vie :  
Elle parle , il faut que j'oublie  
Tout vos intérêts pour les siens.  
Pardonnez ce brusque langage  
Aux mœurs franches de mon séjour ,  
C'est le compliment d'un sauvage ,  
Qui loin de la langue du jour ,  
Loin des souplesses de l'usage ;  
Et trouvant pour vous son hommage  
Gravé dans un cœur sans détour ;  
N'en veut point savoir d'avantage.

Si je mêle si tard ma voix  
À l'allégresse générale ;  
L'ignorance Provinciale  
Ne dispense aucun de ses droits.  
Réduit pour toute nourriture ,

A m'instruire , ou m'orner l'esprit  
Dans la Gazette , ou le Mercure ;  
Sur ce qui se fait , & se dit ,  
Je ne fais rien qu'à l'avanture.

Je parle quand il n'est plus temps ;  
Et les nouvelles ont mille ans ,  
Quand l'Imprimeur me les assure.

Ce n'est que dans ces lieux brillans  
Qu'enrichit la Seine féconde  
Des heureux tributs de son onde ,  
Que l'on fait tout , que l'on fait bien ;  
Ailleurs , on n'est plus de ce monde ;  
On fait trop tard ; on ne fait rien.

O Province , que ta lumière  
Languit sous des brouillards épais !  
Et sur les plus simples objets  
Quelle stupidité plénier !  
Un seul trait parmi les Journaux  
De l'imbecillité profonde  
De nous autres Provinciaux ,  
Montre combien dans nos propos  
Nous sommes au fait de ce monde ;

Et présente dans tout leur jour  
Notre force & nos connoissances  
Sur l'usage & ses dépendances.  
Ce trait excusera mon zèle  
De vous être si tard offert ;  
Grace à l'éclipse habituelle  
Dont notre mérite est couvert ;  
Mon anecdote n'est pas neuve ;  
Mais les Provinciaux passés  
Sont trop dignement remplacés ,  
Pour que le temps nuise à ma preuve.  
Quand Vardes revint à la Cour ,  
Rappelé par la bienfaisance ,  
Après un long mortel séjour  
De Province & de Pénitence :  
Louis quatorze avec bonté ,  
S'informant du genre de vie  
Qu'il avoit mené , du génie ,  
Du ton de la Société ,  
Au Lieu qu'il avoit habité ;  
SIRE, excellente Compagnie ;  
De l'esprit comme on n'en a point ;

Gens charmans , instruits de tout points ;

Et d'une ressource infinie

Ce sont des conversations

Incroyables , très-amusantes ;

Il s'y traite des Questions

Très-neuves , très-intéressantes ;

Par exemple , quand je partis ;

On avoit mis sur le tapis

Un Problème très-difficile ,

Et sur lequel toute la Ville

Parloit sans pouvoir s'accorder ;

La Question étoit critique ;

Il s'agissoit de décider

Une matière politique ;

Et qui de Votre Majesté ;

Ou de Monsieur , étoit l'Aîné :

Sur notre Gauloise ineptie

C'est trop arrêter vos regards ;

Tandis que la gloire & les arts ;

Et le bonheur de la Patrie

Vous occupent de toutes parts :

Tandis que votre main féconde

Soutient dans leurs brillans travaux  
Les Pavillons & les Drapeaux  
Du Pacificateur du monde.

Puissent mon hommage & mes vers  
Vous être heureusement offerts ;  
Loin du bruit de la galerie ,  
Loin du cahos des supplians ;  
Quand vous viendrez quelques instans  
Respirer à la Thuilerie.

C'est dans ce séjour enchanteur ,  
Palais de Flore & de Minerve ;  
Que le premier fruit de ma Verve  
Reçut le prix le plus flatteur  
Des suffrages dont je conserve  
Un souvenir cher à mon cœur.  
C'est dans ces beaux lieux que j'espère  
Aller quelque jour vous offrir  
Le pur encens d'un Solitaire ,  
Avec les fruits de son loisir :  
Et dans les différentes classes  
D'originaux valant de l'or ,  
Dont j'ai peint dans un libre essor



L'esprit , la sottise & les graces ;  
Vous trouverez peut-être encore ,  
Que même sous un Ciel barbate ,  
J'ai sauvé de l'obscurité  
Un rayon de cette gayeté  
Qui devient aujourd'hui si rare ;  
Quoique si bonne à la santé.

---

## M A D R I G A L.

**P**ourquoi me demandez-vous tant  
Si mes feux dureroient , si je serai constant ;  
Jusques à quand mon cœur vivra sous votre empire ?  
Ah ! Philis , vous avez grand tort :  
Comment vous le pourrois-je dire ?  
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.



## É P Î T R E

*DE M. L'ABBÉ DE LA RIVIERE,**À M. L'ABBÉ DE . . .*

**N**'ÊTES-vous plus sur les bords de la Seine,  
Mon cher Abbé? Quoi, pas un mot de vous?  
Vous m'avez fait un droit sur votre aimable Veine  
D'un petit revenu si charmant & si doux  
Que je ne saurois plus sans peine,  
Attendre d'une attente vaine  
Ce tribut de vos sentimens.  
En fait de biens que donne la fortune,  
Je suis la maxime commune;  
Je ne compte que tous les ans :  
Pour les rentes du cœur, je compte les momens.  
Par le moindre délai, mon ame impatiente  
Prend aisément le ton grondeur;  
La vitesse même est trop lente,  
Quand on desire par le cœur.  
Pour moi, je vous paye d'avance,  
Avec quoi? De ce que je pense;

Ce que je pense est tout mon bien ;  
Mais rien ne manque à qui n'a rien ,

Et qui croit à la Providence.

Je pense donc que le plus grand bonheur  
Est le bonheur d'une ame détachée  
Qui sage enfin , & n'étant plus touchée

De ce qui passe en un moment.

Je pense que le monde entête ,  
Enyvre & séduit la raison ;

Qu'on ne peut éviter ce dangereux poison ,  
Qu'en échappant à sa conquête.

Que ces plaisirs sont enchanteurs ,

Qu'il se rend maître de nos cœurs

Par une autorité si grande & si fatale

Qu'on ne peut résister à ses attraits vainqueurs ,

Qu'en recevant avec indifférence égale

Ses rudesses , & ses douceurs.

Qu'il trompe, quand on croit qu'il va nous satisfaire ;

Qu'il faut apprendre à mépriser

Les vains plaisirs qu'il offre pour nous plaire :

Qu'il n'en est point qu'on doive tant priser

Que le mépris qu'on en fait faire.

Que les graces que fait sa libéralité,  
Sont des plaisirs sans consistance;  
Et que pour être heureux avec solidité,  
Il faut l'être avec innocence.

Je pense que content d'une sainte ignorance,  
Il ne faut pas trop s'informer  
Des secrets de notre Grand-Maître;  
Il faut être sobre à connoître,  
Et sans mesure pour l'aimer.

Déjà les deux tiers de notre être  
Sont passés dans l'éternité;  
Nos jours n'ont point encor de destin arrêté;  
Mais, sont dépendans de l'usage  
Que nous ferons du temps qui nous reste en partage,  
Ou leur malheur, ou leur félicité.

Pour arriver par une route sûre

Au grand Pays de l'immortalité,

Il ne faut point d'autre voiture  
Que celle de la charité.

Occupons-nous de ce voyage

Que par d'inévitables loix,

Feront également les Bergers & les Rois;



Préparons tout notre équipage ;  
Et prévenons , sans nous désespérer ,  
Le temps qui va bientôt s'éteindre ;  
Tant qu'il est temps , que peut - on craindre ?  
Et quand il n'est plus temps , que peut-on espérer ?  
Ainsi , mon cher Abbé , Pécheurs comme nous  
sommes ;  
Prions de cette voix du cœur  
Qui , sans rompre la tête aux hommes ,  
Se fait entendre du Seigneur.

---

### L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

**U**N jour l'amour & l'amitié  
S'en allant en pelerinage ,  
Se rencontrèrent au passage  
D'un bois ; tous deux étoient à pied ,  
C'étoit leur vœu ; l'amitié douce & sage  
S'arrêta-là. L'enfant lui fit pitié ,  
Il étoit las , défrisé , tout en nage ;  
Ses petits pieds plus rouges que du feu ,  
Le front suant , hélas mon Dieu !  
Dit l'amitié , quel équipage !



Où courez-vous ? J'ai fait un vœu ,  
Reprit l'enfant , je vais en diligence  
Pour l'accomplir. Vous , un vœu ? Quelle enfance !  
Vous à qui l'on en fait , & qu'on rompt si souvent ?  
Vous le Dieu du parjure ? Il est bien vrai pourtant ,  
J'en ai fait un ; & j'y ferai fidele.

En vérité , l'aventure est nouvelle :  
Mais le Soleil est haut , arrêtons-nous ici ;  
Si vous faites des vœux , j'en ai fait un aussi :  
En attendant que la chaleur se passe ,  
Racontez-moi votre histoire de grace ;  
Je dirai la mienne à mon tour ;  
Je le veux bien , lui dit l'amour.

On fait assez que je vois avec peine ,  
Deux cœurs garder long-temps la même chaîne ;  
Les mêmes fers laissent mes yeux ;  
Quand on les rompt , mon empire en va mieux ;  
Et l'inconstance augmente mon domaine.

Cependant , un beau jour , j'eus curiosité  
De voir jusqu'où pouvoit s'étendre la constance ,  
( Ce sentiment n'est pas en ma puissance ,  
Il passe mon autorité. )

J'eus donc recours à la fidélité ;  
Je lui promis double chandelle  
S'il lui plaisoit rendre fidele  
Tel couple que je lui dirois.  
Aussi-tôt je choisîs, pour en faire l'épreuve,  
Non pas une ame toute neuve ;  
Mais un cœur aguerri , que les plus doux attraits  
Gardoient au plus quelque semaine ;  
Et que Mars jusques-là , ne me prêtoit qu'à peine.  
Si celui-là , disois-je , est pris dans nos filets  
J'acquitterai mon vœu. Je fais plus ; je le mène  
Vers un magnifique Palais  
Où sous une tutelle austère ,  
Redoutant son cœur , & sa mere ,  
Logeoit une jeune Beauté ,  
Dans un lieu du monde écarté :  
Le mystere à manteau marchoit à mon côté ,  
L'un à l'autre fut présenté ;  
Je les blessai bel & bien l'un pour l'autre :  
Puis m'adressant à la fidélité ,  
J'ai fait ma charge , allez faire la vôtre ;  
Qu'ils s'aiment dans 20 ans. Les 20 ans sont passés ;

C'est pis qu'en commençant ; ils sont plus empressés,  
Avec même scrupule ils honorent mon culte.

Tantôt dans les Cités , au milieu du tumulte ;  
Tantôt sous un toit simple , ou bien sous des  
    ormeaux ,

    L'un à l'autre toujours nouveaux ,

    Ils ramènent ces jours paisibles

    Qu'aux mortels heureux & sensibles

    Filoit la Parque , au siecle d'Or.

Puissent-ils voir les ans du vieux Nestor ;

J'en ferois bien le vœux ; si les Parques terribles

    Se laissoient toucher par des vœux.

Mais qu'avez-vous ? ma surprise est très-grande ,

Dit l'amitié ! nous allons tous les deux ,

Au même autel porter la même offrande.

    Lasse de ne plus voir de fideles amis ,

    Ainsi que vous j'avois promis

    Une offrande à notre Déesse ;

Elle m'en a trouvé dignes d'être égaux

Aux plus beaux temps de Rome & de la Grece :

Depuis un mois , encor ils se sont signalés ;

Hélas ! il a pensé leur en couter la vie.

Elise & Lisidor, couple digne d'envie !

Couple digne, en effet, des honneurs immortels !

Votre amitié tendre & fidele

Servira quelques jours aux perfides mortels,

• Ou de reproche, ou de modele.

Qu'entends-je, dit l'amour ? Quels noms prononcez-  
vous ?

Elise & Lisidor ? Etonnement extrême !

Eh quoi ! ce sont ces Amans mêmes,

Qui goutent sous mes loix le bonheur le plus doux :

Pour vous & moi quel avantage !

Ne nous séparons plus, ma sœur, embrassons-nous :

Achevons notre heureux voyage ;

Et bénissons cent fois le jour

Où l'amitié s'unit avec l'amour.





A  
É P Î T R E

DE M. LE COMTE DE S. . . .

À M A D A M E D . . .

**P**ourquoi m'envoyer pour étrennes

Ce vase où les plus belles fleurs,

Au Blanc émaillé de Vincennes

Opposent leurs vives couleurs.

Donner, c'est un moyen de plaire ;

Mais je vous vois tous les instans ,

Et sur mon cœur depuis long-temps ,

Il ne vous reste rien à faire.

Je m'en applaudis chaque jour ;

Si vos traits sont faits pour l'amour ,

Votre cœur est fait pour le sage :

Il est rempli de fermeté ,

De tendresse &amp; de vérité ;

Et votre amitié sans nuage ,

N'a rien de la légèreté ,

Ni des caprices de votre âge.

Votre facile autorité



Ne fait point sentir l'esclavage ;  
On vous soumet sa volonté ,  
Et l'on croit de sa liberté  
Ne faire qu'un meilleur usage.

Votre esprit juste & pénétrant  
Ne cherche jamais à paroître ,  
Et plaît toujours en se montrant :  
On vous voit ce qu'on voudroit être.  
Decent , & jamais concerté  
Votre enjouement plaît sans mesure ,  
En partageant votre gaité ,  
On peut croire qu'on vous l'inspire.

Vous voyez sans chagrin jaloux ,  
La beauté la plus régulière ;  
Vous aimez Segur & Valière ,  
Et vous en parlez comme nous.

Sans décider , & sans prétendre ,  
Votre sentiment est à vous ;  
Vous ne condamnez pas les goûts ,  
Et vous savez ne pas les prendre.  
Votre goût est toujours le bon ;  
Le beau seul à droit de vous plaire ;

Et hors votre amour pour Tithon ;

On n'a nul reproche à vous faire.

J'aime en vous votre caractère ,

Vos traits , votre esprit , votre ton ;

Jugez vous-même je vous prie

Si vos présens font de saison :

Et sans cette coquetterie ,

Si je n'avois pas bien raison

De vous aimer toute ma vie.

## V E R S   D E   M \* \*

### D E   L A   C A M P A G N E :

**L** OIN des fracas de la Ville ,

Et d'une Ville de Cour ;

Nous venons dans ce séjour

Respirer un air tranquille ;

Et goûter la volupté

D'une nouvelle existence ;

Dans la pleine jouissance

D'une entière liberté.

Tel échappé de sa cage ,

Voltige un jeune moineau ;

Chaque objet sur son passage  
L'arrête , tout est nouveau ;  
Mille fois dans son langage ,  
Il répète à chaque oiseau ,  
J'ai brisé mon esclavage.

Comme lui , de la nature  
Nous suivons tous les penchans ;  
Heureux que l'agriculture  
N'en laisse que d'innocens.

Nous ne voyons point l'Aurore ,  
Elle est trop tôt dans les Cieux ;  
Si Tithon étoit moins vieux ,  
Ou qu'il rajeunit encore ,  
La Belle dormiroit mieux.

Mais dès que sur l'hémisphère  
Le Soleil lance ses feux ,  
A son éclat radieux  
Nous entr'ouvrons la paupière ;  
Cependant pour s'éveiller  
On temporise , on hésite ;  
Mais à force de chanter ,  
Mettant le sommeil en fuite ,

Les oiseaux nous font lever :

Dérobant leurs entreprises

Sous les attraits de leur chant ;

Les perfides, en chantant ,

Mangent toutes nos cerises :

Nous courons pour protéger

Ces premiers dons de Pomone ;

Et la foudre de Bellone

Disperse l'essaim léger.

Tout fuit à la débandade ,

Tous les voleurs sont cachés ;

Mais bientôt , en embuscade

Voilà les coquins perchés :

La maudite volaille

Nous voit-elle déloger ,

D'abord fondant à la file ,

Elle revient se gorger.

Lorsqu'auprès de sa Bergère ,

Un Amant tendre & pressant ,

Par quelque faveur légère

Devient trop entreprenant ;

Elle s'irrite . . . . . menace :

Par un serment solennel

Il abjure son audace ;

A-t-il obtenu sa grace ;

Il devient plus criminel.

Chaque fois qu'on lui pardonne ;

Il demande une faveur ;

C'est l'Amnistie que donne

L'amour , quand il est vainqueur.

L'aimable & simple Bergere

N'ose enfin rien refuser ;

Elle craint de lui déplaire ,

N'ayant plus pour l'apaiser ,

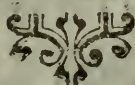
De sacrifice à lui faire.

L'Amant veut tout emporter ;

Les oiseaux tout picorer :

Tant qu'il reste une cerise ,

On ne peut les arrêter.





---

*D U M Ê M E.*

**I**L est passé cet heureux âge ,  
Où ne respirant que plaisirs ,  
Les fleurs naissoient sur mon passage ,  
L'amour combloit tous mes desirs.  
Vif , inconstant , tendre & volage ,  
Quelquefois mon premier soupir  
Voyoit couronner son hommage.  
Il est passé ; Ciel quel dommage !  
Un vain , mais charmant souvenir  
M'en a seul conservé l'image ;  
La raison vint , me rendit sage ;  
Qu'il est dur de le devenir !

---

*L E S O M M E I L.**M A D R I G A L.*

**E**N songe j'ai cru voir Sylvie  
Flatter d'un doux espoir mon amoureux  
transport ;  
Charmanle illusion dont mon ame est ravie ,  
Tu fais bien voir que l'on a tort  
De nommer le sommeil l'image de la mort ;  
Il est l'image de la vie.

## O D É D E M \* \* \*

*Pour célébrer la dixième année de son Mariage.*

Quelle merveille se prépare !  
De l'éclat du plus riche azur  
La voûte Céleste se pare ;  
L'air que l'on respire est plus pur ;  
Les arbres, les fleurs, la verdure ;  
Tout s'embellit dans la nature.  
Un sentiment délicieux  
Enivre & pénètre mon âme ;  
Quelle volupté ! Quelle flamme !  
Suis-je donc au séjour des Dieux ?

Mais qui pourroit le méconnoître  
A tant de prodiges divers ?  
C'est mon vainqueur qui va paroître ;  
Amour, âme de l'Univers ;  
Ainsi s'annonce ta puissance ;  
Tout sent l'effet de ta présence  
Descends dans ce riant séjour ;  
Viens y consacrer la mémoire  
De ma défaite & de ta gloire ;

Fut-il jamais un plus beau jour ?

J'appelle envain à ma défense

L'orgueil & la témérité ;

Tu fis servir à ta vengeance

L'excès de ma sécurité.

De ton courroux trop légitime

Je devins bientôt la victime ;

Amour , depuis quand te fers tu ,

Pour nous forcer à la tendresse ,

Et du flambeau de la sagesse ,

Et du pouvoir de la vertu ?

Je vis Chloé ; quelle entrevue !

Et que devinrent mes projets ?

Mes sens furent troublés , ma vue

Ne distinguoit plus les objets ;

Ma langue interdite & glacée

Se refusoit à ma pensée.

Eh ! comment peindre tant d'appas ?

Quand Apollon prendroit sa lyre ,

Saïsi d'un amoureux délire ,

Apollon ne chanteroit pas.

Une figure ravissante ,

Un tein qu'animoit la pudeur,  
Une taille aisée & charmante,  
Un air où regnoit la candeur,  
Un esprit doué de justesse,  
Un cœur plein de délicatesse,  
Formoient un tout qu'on adoroit:  
Avec de si puissantes armes,  
Avec ces talens, & ces charmes,  
Chloé seule les ignoroit.

J'aimai, pouvois-je m'en défendre?  
Et dès-lors je me crus heureux:  
Mais aussi timide que tendre,  
Je n'osai découvrir mes feux;  
Mon cœur redoutant ta vengeance,  
Se refusoit à l'espérance;  
Amour, je te connoissois peu.  
Non content d'oublier l'outrage,  
Mon bonheur devint ton ouvrage;  
C'est ainsi que se venge un Dieu.

Par degrés ma bouche aguerrie  
Fut l'interprête de mon cœur;  
Chloé par degrés attendrie,

Cessa d'exercer sa rigueur.

Son cœur approuvant mon hommage ;

Sa main en fut le tendre gage ;

Tu nous conduis à l'Autel ,

Hymen fit la cérémonie ;

Et ma Chloé me fut unie

Par le nœud le plus solennel.

Dieux , quel transport & quelle joie ,

Depuis ce fortuné moment !

Nos jours filés d'or & de soie ,

N'ont été qu'un enchainement

Et de plaisir & d'allégresse.

Déjà , dans cette aimable yvresse

Neuf ans se trouvent écoulés ;

Ils ont disparu comme un songe

Qui des erreurs d'un doux mensonge

Laisse nos sens encor troublés.

Jusques à quand , homme coupable ,

Pour voiler ta légèreté ,

Rendras - tu le temps responsable

De ta propre malignité.

Trouvé-je ma Chloé moins belle ?



Et mon cœur est-il moins fidele ?  
Non , non , d'un semblable malheur  
Nous n'aurons jamais à nous plaindre ;  
Et le temps bien loin de l'éteindre ,  
Ne fait qu'accroître notre ardeur.

Que la discorde impitoyable ,  
De son souffle infecte les airs ,  
Que l'aigreur , la haine implacable ,  
Sur ses pas , troublent l'Univers :  
Exempts de soucis & de craintes ,  
Nous bravons leurs tristes atteintes ;  
La complaisance & la douceur  
Rendent leur effort inutile ;  
Et nos cœurs sont un double azile  
Inaccessible à leurs fureurs.

Chloé , de fleurs parons nos têtes ,  
Et célébrons dans ce beau jour ,  
Par la plus brillante des fêtes ,  
Le triomphe du tendre amour.  
Que la plus charmante harmonie  
Exalte la gloire infinie  
Du Dieu qui combla nos souhaits ;

Rendons hommage à sa puissance ,  
Et par notre reconnoissance  
Méritons de nouveaux bienfaits.

Est-il une union plus belle ,  
Et plus digne de sa faveur ?  
Qu'une flamme toujours nouvelle  
Fasse toujours notre bonheur.  
Oui , jusques dans notre vieillesse ,  
L'un pour l'autre brûlons sans cesse ;  
Et jaloux de nous faire un nom  
Qui soit à jamais mémorable ,  
Changeons en vérité la Fable  
De Baucis & de Philemon.

---

B O U Q U E T  
D E M O N S I E U R V . . .

*À une DEMOISELLE de 70 ans.*

**J**E ne vous dirai pas que les mains des amours  
Ont cueilli ce bouquet dans les jardins de Flore ;  
Je ne vous tiendrois pas ces langoureux discours  
Que vous entendiez tous les jours ,  
Quand vous étiez à votre Aurore ,

Que feriez-vous, dites-le sans détour,  
Si pensant vous faire ma cour,  
Et me montant sur le ton emphatique,  
Je vous parlois de vœux & de soupirs ?  
Vous enverriez bien loin ma Muse Poétique,  
Moi, mon amour, mes faveurs, mes desirs :  
Vous me traiteriez d'hérétique,  
D'extravagant, de frénétique,  
De misérable lunatique ;  
Vous vous ririez de moi, vous auriez bien raison ;  
A chaque chose sa saison.  
Mais quand je vous dirai qu'une amitié sincère,  
Qu'une estime parfaite ont formé ce bouquet ;  
Je connois votre cœur, je sai comme il est fait ;  
Et je suis bien sûr de vous plaire.

---

*LE PHILOSOPHE MILITAIRE.*

**E**ST-il un sort plus heureux que le mien ?  
Dans ma petite solitude  
Je n'ai que ce qu'il faut de bien,  
Pour vivre sans inquiétude.

Je me suis fait de tout temps une loi  
D'être réglé dans ma conduite ;  
Cependant jamais je n'évite  
Le plaisir quand il s'offre à moi.

Une douce Philosophie  
Que Dieu fait parler dans mon cœur,  
Seule est la règle de ma vie ,  
Et la cause de mon bonheur.

À Corbi sous un toit rustique ,  
Au milieu des champs & des bois ,  
C'est là souvent que je m'applique  
À regner dans mon cœur, à lui donner des loix,

C'est là que quand je vois sans cesse  
Mes passions flater mes sens ,  
Je crois voir des flatteurs la troupe enchanteresse  
M'offrir un insipide encens.

Je vois Corbi du même œil que Versailles ;  
Souverain de mon cœur, j'y vis en liberté ;  
L'innocence, la probité  
Sont les remparts, sont les murailles  
Qui défendent notre Cité.

Corbi n'est qu'une foible image

De ce qu'il fut anciennement ;  
Mais au moins a-t-il l'avantage ,  
S'il est petit , d'être charmant.

Rien de plus gai , rien de plus agréable ,  
Il n'a point de Paris l'éclat tumultueux ;  
Le plaisir est moins vif , mais il est plus durable ,  
Mais il n'est moins délicieux.

Fait pour Paris le fard ne peut rien sur nos ames ,  
Il seroit inutile en ces lieux écartés ;  
Autant on voit de jeunes Dames ,  
Autant on compte de beautés.

Après le portrait si sincère  
Que je vous trace de ces lieux ,  
Comment peut-on ne pas se plaisir  
Dans un séjour digne des Dieux ?





## E P I T A P H E

DE M. DE MONTESQUIEU,

PAR MONSIEUR DE B...

CY git l'enveloppe mortelle  
De cet illustre Président  
Dont l'esprit toujours transcendant  
Fut à lui-même son modèle.  
Connoissant les ressorts humains ,  
Il nous expliqua la naissance ,  
Les progrès , & la décadence  
Du vaste Empire des Romains,  
Sur ses lettres ingénieuses ,  
Où regne trop de liberté,  
Je jette sans causticité ,  
Quelques gouttes officieuses  
Des eaux du fleuve de Lethé.  
Un temple à la délicatesse  
Par ses tendres soins s'éleva ;  
L'amour bientôt le réserva  
Pour en faire une forteresse  
Contre le jargon précieux ,

Et le maintien fastidieux  
Des petits maîtres de Lutece.  
L'Esprit des Loix parut enfin ;  
Quelle force ! quel harmonie !  
Quel sublime & puissant génie  
Put en concevoir le dessein ?  
On y voit les profonds mystères .  
Des Législateurs , des Etats ;  
Leurs loix ne sont point arbitraires ;  
Des temps , des mœurs , & des climats ,  
Elles sont toutes tributaires :  
On voit de tout gouvernement  
Et le ressort & le mobile.  
Stile ferré , rien d'inutile ;  
Quelle vigueur de jugement !  
C'est le chef-d'œuvre du grand maître ;  
Heureux l'âge qui l'a vu naître.  
Ô vous qui viviez avec lui ,  
( Que de talens il eut pour plaire ! )  
En vain vous pleurez aujourd'hui :  
La douceur de son caractère ,  
Et l'aménité de ses mœurs

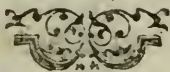
Gagnoient vos esprits & vos cœurs ;  
 Tel ami laisse un vuide immense ;  
 Le grand homme nous restera ;  
 Mais l'homme aimable de la France ;  
 Qui jamais le retrouvera ?

## V E R S

A M A D E M O I S E L L E C. . .

*Pour le jour de saint Louis sa fête , en lui envoyant  
 un panier contenant des pêches avec un bouquet ;  
 & six serins enchainés par des faveurs.*

**C**HARGÉS des dons de Pomone & de Flore ;  
 Nous venons , députés de l'Isle de Paphos ;  
 Vous offrir , timides oiseaux ,  
 Des fleurs que les Zéphirs pour vous ont fait éclore ;  
 Ouvrez , ne craignez point notre légèreté ;  
 Nul de nous ne fera volage ;  
 Peut-on ne pas chérir son esclavage ;  
 Quand c'est pour vous qu'on perd la liberté ?



## É P Î T R E

A M A D A M E D . . . :

*En son Château.*

A U sein d'une douce langueur  
Tandis qu'à peine je respire ,  
Et que la secourable erreur ,  
Dans les tourbillons du délire  
Emporte , & voile mon malheur ;  
Vous me promettez un sourire ,  
Des œilllets , un regard flatteur ,  
Si reprenant pour vous ma lire ,  
Je vous fais sentir du bonheur  
Les influences & l'Empire ;  
Et si par mes accords j'attire  
Le doux plaisir dans votre cœur.  
Puis-je vous rendre un tel service ,  
Moi , que les Dieux d'un œil propice  
N'ont jamais daigné regarder ?  
Pouvez-vous me le demander ,  
Vous , qui reçues en partage

De la nature , enfant gâté ,  
Toutes les graces sans fierté ,  
De l'esprit sans faux étalage ,  
De la vertu sans âpreté ,  
Un peu d'humeur , un goût volage ,  
Mais sans fiel & sans fausseté ?  
Si l'Eumenide de Tantale  
Empoisonne ces dons heureux ,  
S'il est toujours quelque intervalle  
Entre le bonheur & vos vœux ;  
Si du sombre ennui l'influence  
Verse en un cœur fait pour les jeux ,  
De tout desir cette impuissance ,  
Cet embarras de l'existence ,  
Qui d'un Peuple fier & fameux  
Epuisent souvent la constance ;  
À cette sinistre langueur  
Pour opposer de sûres armes ,  
Donnez , belle Eglé , votre cœur  
Au Dieu qui vous donna ses charmes.  
Un Amant voltige , enchanté ,  
Des vrais plaisirs aux doux mensonges ;



Pour lui, l'aimable volupté  
Reproduite dans de beaux songes,  
Survit à la réalité.  
Cet Univers n'a qu'une allure  
Pour ceux dont les timides sens  
Plongés dans une nuit obscure,  
Des amoureux engagements  
Repoussent l'aimable imposture :  
Mais aux yeux des tendres Amans,  
Le domaine de la nature  
De leur cœur suit les mouvemens ;  
Et son aspect, & sa parure  
Changent avec leurs sentimens.  
Regardez l'ingénue Aminte,  
Qui foulant l'art & la contrainte ;  
Adresse à Licas des fouris ;  
Un berceau dans sa sombre enceinte  
Voit de leurs nœuds ferrer l'étreinte :  
Aminte fort, son Coloris  
Du doux plaisir porte l'empreinte ;  
Et son front où la joie est peinte ,  
Est le trône où s'assied Cypris.

Lise, Bergère de même âge ,  
A plus d'esprit, autant d'attraits ;  
Mais la langueur , dans un nuage  
Enveloppe ses sombres traits :  
Rêveuse , indolente , discrète ,  
Parce qu'elle vit sans amour ;  
Avec des fleurs & sa houlette  
Elle manque la fin du jour.  
Il faut sur-tout pour se bien plaire  
Dans un azile solitaire,  
Nourrir de tendres sentimens ;  
Autour d'une personne chere ,  
Tout se revetit d'agrémens.  
Mais si concentré dans Cithère ,  
L'amour n'embellit point nos champs ;  
Les bois , les prés , & la fougère  
Laissent au jour tous les momens.  
Beaux lieux où la Reine de Gnide  
Eut dédaigné Chypre & Paphos ,  
Non , vous ne touchez point Armide ,  
Son cœur que la volupté guide ,  
N'aime en vous qu'un jeune Héros.

Une ame qu'amour a blessée  
Se voit & se trouve par-tout ;  
Tout fait revivre en sa pensée  
Ses amusemens, & son goût.  
Ce lit de fleurs & de verdure  
Que rafraîchissent les Zéphirs ;  
De quelque amoureuse aventure  
Lui retrace tous les plaisirs :  
Intéressante Philomelle ,  
Votre Musique lui rappelle  
D'un Berger la touchante ardeur :  
Quand par mille cadences vives ,  
Les serins animent ces rives ,  
Elle entend le cri du bonheur.  
Ainsi dans les champs tout conspire  
À nous fournir un doux emploi ;  
On y jouit d'un beau délire ,  
Parce qu'on y jouit de soi.  
C'est là que l'amour favorable ,  
De chaque Amant fait un heureux ;  
A la Ville on veut être aimable ,  
Mais y fait-on être amoureux ?

On y méconnoit la nature ,  
Y connoîtroit-on ses plaisirs ?  
Du sein vuide de l'imposture  
Peut-il germer de vrais desirs ?  
Dans ces brillantes Assemblées  
Où l'art triomphe avec fierté ;  
Aux écarts de la vanité  
J'ai vu les graces immolées.  
J'ai vu plus d'un fade Blondin ,  
Au fond de son cœur incertain ,  
Balancer l'aimable Corinne  
Avec des magots de la Chine ,  
Avec le vernis de Martin.  
J'ai vu l'absurde persiflage  
Lier à son char la raison ;  
Et le plus futile jargon  
Triompher de ce beau langage  
Qui s'attire mon juste hommage  
Dans Voltaire & dans Fenelon.  
J'ai vu des petites maîtresses  
S'épuiser en tendres caresses ,  
S'épuiser pour un Angola ;

Et des Abbés vermeils sourire ,  
Mordre leurs levres , & redire  
Tous les traits saillans du Sopha.  
Sous une immense chevelure ,  
J'ai vu les enfans de Themis  
Envier la brillante allure  
De nos frivoles Adonis :  
Galans sans choix , légers sans graces ,  
Ils donnent sur de faux succès ;  
Quand on a ri de leurs grimaces ,  
On les renvoie à leurs procès.  
De ces odieuses images  
C'est beaucoup trop souiller vos yeux ,  
Belle Eglé ; sur d'autres rivages ,  
Parmi des fleurs & des bocages ,  
Voyez le plus jeune des Dieux  
Rendre en plaisirs délicieux  
Tout ce qu'il reçoit en hommages.  
Sur l'aile des légers Zéphirs  
Parcourez l'azile rustique  
Ou Medor & son Angelique  
Bégayoient de tendres soupirs ;



Et couverts d'un feuillage antique  
Se jouoient avec les plaisirs.  
Dans les champs qu'embellit Vaucluse,  
Venez admirer ce séjour  
Où plein de Laure & de sa Muse,  
L'heureux Pétrarque, tour à tour,  
Vit pour la gloire & pour l'amour,  
Lieux fortunés, belle contrée,  
Où coulent les eaux du Lignon,  
Apprenez-nous comment Astrée  
Génant son goût pour Celadon,  
Prêchoit à son ame épurée  
Le Quietisme de Platon :  
Daignez encore nous redire  
Combien de fois, changeant de ton  
De l'amour le fougueux délire  
Prévalut sur ce beau jargon.  
Puissez une aussi douce yvresse  
Dans les yeux d'un charmant vainqueur ;  
Si vous vous devez au bonheur  
Vous vous devez à la tendresse.  
Puisque de vos heureux soupirs

Ce bonheur doit être l'ouvrage ,  
Hâtez-vous , formés des desirs  
Qui fassent honneur à votre âge ;  
Et songez qu'un esprit trop sage  
Est l'épouventail des plaisirs.

---

## V E R S

À U N E F L E U R ,

*Présentés à M A D E M O I S E L L E . . . . le jour  
de sa Fête.*

O U B L I E Z , jeune fleur , les caresses de Flore ,  
Oubliez de son tendre Epoux  
Les amoureux soupirs qui vous ont fait éclore ;  
Ce jardin n'est plus fait pour vous :  
Une plus belle destinée  
A vous vient s'offrir en ce jour ,  
La beauté ne vous est donnée  
Que pour servir à mon amour.  
Venez parer la Bergère que j'aime ,  
Vous seul en méritez l'honneur ;  
Mais sentirez-vous bien cette faveur extrême ?  
C'est au milieu des graces même

Qu'est le lieu de votre bonheur ;  
Contente de pouvoir servir à sa parure ,  
A la rendre plus belle en vain n'aspirez pas :  
Avant vous l'heureuse nature

A rassemblé tous les appas  
Pour en faire une raignature.  
Puissez-vous plaire à ses beaux yeux ,  
Et pour prix de la préférence  
Qui vous destine un sort si glorieux ,  
Peignez-lui par reconnoissance ,  
La sincérité de mes feux ;  
Peignez-lui toute ma constance.  
Mais, de vous puis-je attendre un si juste retour ?  
Non, non, vous ne pouvez lui faire bien ma cour ;  
Hélas ! de ma flamme fidèle  
Vous n'offrez qu'un foible modèle ;  
Vous passerez en moins d'un jour ,  
Comment lui peindrez-vous une ardeur éternelle ?



---

*A D O R I S.*

**Q**UE de chose l'on vous dira  
Aujourd'hui que commence un siècle avec  
l'année ;

Vous promette d'aimer un siècle qui voudra ,  
Je n'aime qu'au jour la journée.

Mille & mille autres jours succèdent à leur tour ,  
Mais les promettre est erreur en amour :  
Sur les aîles du temps la promesse s'envole ,  
Ces siècles deviennent un jour ;  
Mais je tiens plus que ma parole.

---

^  
*L E S   Â G E S*

*D U   M U S I C I E N.*

**D**E quinze à trente , oh le bel âge !  
Pour Mantille , ou pour Bavolet ,  
Je jouois Musicien volage ,  
Huit ou dix airs de Flageolet.

D'un autre instrument , à quarante ,  
Filant l'archet dans les Concerts ;

Une Brunette un peu piquante  
Tiroit de moi trois ou quatre airs.

Sur le claveffin , à cinquante ,  
Je connus les trarpegemens ;  
D'une Musique plus savante  
Je jouois un air seulement.

Depuis ce temps , lorsque j'aborde  
Avec mon lut une beauté ,  
À grand peine , hélas ! je l'accorde ;  
Et l'air est mal exécuté.

---

### E P I G R A M M E.

**C**A, combattons, disoit un jour Hortense  
Au Dieu d'amour , laisse-là tous tes dards :  
Soit , répond-il ; mais garde le silence ,  
Ta seule voix dompteroit le Dieu Mars ;  
Ferme les yeux , un seul de tes regards  
Vaut tous mes traits. J'obéis , reprit-elle ;  
L'amour en prend une audace nouvelle ;  
Mais dès qu'il vit Hortense de plus près ,  
Il s'écria , fuyant à tire-d'ailes ,  
Je n'avois pas compté tous tes attraits.



---

## L E S T O R T S ,

À M. DE VOLTAIRE ,

*Au sujet de sa dispute littéraire touchant Servet.*

SERVET eut tort , & fut un sot  
D'oser dans un siècle falot ,

S'avouer Anti-Trinitaire :

Et notre illustre Atrabilaire

Eut tort d'employer le fagot

Pour refuter son adversaire :

Et tort notre antique Sénat

D'avoir prêté son ministère

A ce dangereux coup d'Etat.

Quant au Censeur Epistolaire

Qui dans son petulant essor ,

Vient reveiller le chat qui dort ;

Et dans un ample commentaire

Prôner ce qu'il auroit du taire ;

Je laisse à juger s'il a tort.

Quant à vous , célèbre Voltaire ,

Vous avez tort , c'est mon avis :

Vous vous plaisez en ce Pays,  
Ménagez ce qu'on y revere.  
Vous avez à satiété  
Les biens où la raison aspire ;  
L'opulence , la liberté ,  
La paix qu'en cent lieux on desire ;  
Des droits à l'immortalité  
Cent fois plus qu'on ne sauroit dire ;  
L'on a du goût , l'on vous admire ;  
Tronchin veille à votre santé :  
Cela vaut bien , en vérité ,  
Qu'on immole à sa sûreté  
Le plaisir de pincer sans rire.

---

## V E R S

## DU ROI DE PRUSSE

## À VOLTAIRE.

CROYEZ que si j'étois Voltaire ,  
Et particulier comme lui ;  
Me contentant du nécessaire ,  
Je verrois voltiger la fortune légère ,  
Et la laisserois aujourd'hui

Partager loin de moi sa faveur passagere.

Je connois l'ennui des honneurs ,

Le fardeau des devoirs , le jargon des flatteurs ;

Ces miseres de toute espece ,

Et ces déhors de politesse

Dont il faut s'occuper dans le sein des grandeurs.

Je méprise la vaine gloire ;

Quoique Poëte & Souverain ,

Quand le fatal ciseau terminant mon destin ,

M'aura plongé dans la nuit noire ;

Qu'importe l'honneur incertain

De vivre après ma mort au temple de mémoire ?

Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.

Nos destins sont - ils donc si beaux ?

Le doux plaisir , & la mollesse ,

La vive & naïve allegresse

Ont toujours fui des Grands la pourpre & les  
faïsseaux.

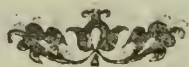
Prisant la liberté , leur troupe enchanteresse

Préféra l'aimable paresse

Aux plus brillans succès , & les jeux aux travaux.

Ainsi la fortune volage

N'a jamais causé mes ennuis ;  
Soit qu'elle me flatte , ou m'outrage ;  
Je dormirai toutes les nuits ,  
En lui refusant mon hommage :  
Mais notre Etat fait notre Loi ;  
Il nous oblige & nous engage  
A mesurer notre courage  
Sur ce qu'exige notre emploi.  
Voltaire dans son Hermitage ;  
Dans un Pays dont l'héritage  
Est son antique bonne foi ,  
Peut , sous les loix d'une vertu sauvage ,  
Vivre au gré de Platon , & disposer de soi ;  
Pour moi , menacé du naufrage ,  
Je dois en affronter l'orage ;  
Penser , vivre , & mourir en Roi.



---

 SUR UN CADRAN.

**E**PRIS d'un si charmant séjour ,  
 Le Dieu brillant qui dispense le jour  
 A donné le dessein de ce Cadran solaire ;  
 Mais l'amour plus fin Horloger ,  
 En Hierogliphe , avec un trait léger ,  
 Marqua l'heure de la Bergere  
 Ainsi que celle du Berger.

---

## A M A D A M E.

**Q**UEST-ce qu'amour ? C'est un enfant mon  
 Maître ;  
 Il l'est aussi du Berger & du Roi :  
 Il est fait comme vous , il pense comme moi ;  
 Mais il est plus hardi peut-être.

---

## RÉPONSE D'UNE DAME

*À un Cavalier , sur une longue Lettre.*

**V**OUS n'écrivez que pour écrire ,  
 C'est pour vous un amusement ;  
 Moi qui vous aime tendrement ,  
 Je n'écris que pour vous le dire.



## É P I T A P H E

*DE M. LE MARÉCHAL DE SAXE.*

**I**L n'est plus ce Guerrier dont au sein de la gloire  
 La mort respecta les travaux ;  
 Il eut pour Maître la Victoire ,  
 Et pour Disciples ses Rivaux.  
 À Courtray Fabius , Annibal à Bruxelles ,  
 Sur la Meuse Condé , Turenne sur le Rhin ,  
 Au Léopard farouche il imposa le frein ,  
 Et de l'Aigle rapide il abatit les ailes.

## S U R L A M A L A D I E

*D E M A D A M E \* \**

**L**ACHESIS tournoit son fuseau ,  
 Filant avec plaisir les beaux jours d'Isabelle ;  
 J'apperçus Atropos qui d'une main cruelle  
 Vouloit couper le fil & la mettre au tombeau :  
 J'en avertis l'amour , mais il veilloit pour elle ;  
 Et du mouvement de son aîle  
 Il étourdit la Parque , & brisa son ciseau.

CHANSON.

---

MADRIGAL

À MADAME DE . . .

**A**U temps heureux où regnoit l'innocence,  
On goutoit en aimant mille & mille douceurs;  
Et les amours ne faisoient de dépense  
Qu'en soins & qu'en tendres ardeurs :  
Mais aujourd'hui sans l'opulence ,  
Il faut renoncer aux Plaisirs ;  
Un Amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,  
N'est plus payé qu'en espérance.

---

## IMPROMPTU

DE M. DE VOLTAIRE

*À son passage en Allemagne sur un Village brûlé, &  
rétabli par le Gouverneur.*

**U**N flamme cruelle a ravagé ces lieux ,  
Emblem les rétablit par sa magnificence ;  
Que ce Marbre à jamais annonce à tous les yeux ,  
La gloire , le bienfait & la reconnoissance.

---

## QUATRAIN

À MADAME DE...

**V**ous avez de l'esprit , c'est chose très-certaine ;  
 Mais vous en faites trop de cas ,  
 Et vous courez après , Climene ,  
 Comme si vous n'en aviez pas.

---

## VERS

À Mademoiselle D'ANGEVILLE , qui avoit joué  
 le rôle de la Folie.

**A** Travers ce déguisement  
 On reconnoît son goût , son art , son en-  
 jouement ;  
 Dangeville est toujours la Fille de Thalie :  
 Mais s'il en faut juger par l'éclat de ses yeux ,  
 Le bandeau de l'Amour lui conviendrait bien  
 mieux  
 Que le masque de la Folie.

---

*ÉPIGRAMME.*

**B**LAISE voyant à l'agonie  
Lucas qui lui devoit cent francs,  
Lui dit, toute honte bannie,  
Ça, payez-moi vite, il est temps:  
Laissez-moi mourir à mon aise,  
Répondit foiblement Lucas;  
Ah ! parbleu, vous ne mourrez pas  
Que je ne sois payé, dit Blaise.

---

*ÉPIGRAMME.*

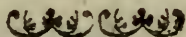
**E**TRE l'amour quelquefois je desire,  
Non pour regner sur la Terre & les Cieux;  
Car je ne veux regner que sur Themire;  
Sur elle vaut les hommes & les Dieux.  
Non pour avoir bandeau dessus les yeux,  
Car de tous points Themire m'est fidèle;  
Non pour jouir d'une vie immortelle,  
Car à ses jours survivre je ne veux:  
Mais seulement pour épuiser sur elle,  
Du Dieu d'amour & les traits & les feux.

## VERS,

DE M. DE V.

À MONSIEUR S...

**E**LEVE du jeune Apollon  
Et non pas de ce vieux Voltaire ;  
Elevé heureux de la raison  
Et d'un Dieu plus charmant qui t'instruit à  
plaire ;  
J'ai lu tes Vers brillans & ceux de ta Bergère ,  
Ouvrages de l'esprit embellis par l'amour ;  
J'ai cru voir la belle Glycere  
Qui chantoit Horace à son tour.  
Que son esprit me plaît ! Que sa beauté te touche !  
Elle a tout mon suffrage, elle a tous tes desirs ;  
Elle a chanté pour moi ; je vois que sur sa bouche  
Tu dois trouver tous les plaisirs.





## V E R S ,

DE M. DE VOLTAIRE

A M. LE MARQUIS D'ADHEMAR

*Grand' Maître de Madame la Marquise de Bareith.*

DANS la retraite où la raison m'attire ,  
Je goute en paix la liberté ;

Cette sage Divinité

Que tout mortel ou regrette , ou desire ,

Fait ici ma félicité.

Indépendant , heureux , au sein de l'abondance ;

Et dans les bras de l'amitié ;

Je ne puis regretter ni Berlin , ni la France :

Et je regarde avec pitié

Les Traités frauduleux , la fourde inimitié ,

Et les fureurs de la vengeance.

Mes vins , mes fruits , mes fleurs , ces campagnes ;  
les eaux ,

Mes fertiles vergers , &amp; mes rians berceaux ,

Trois fleuves que de loin mon œil charmé con-  
temple ,

Mes Penates brillans fermés aux envieux ;

Voilà mes Rois , voilà mes Dieux :

Je n'ai point d'autre Cour , je n'ai point d'autre  
Temple.

Loin des Courtisans dangereux ,

Loin des fanatiques affreux ,

L'étude me soutient , la raison m'illumine ;

Je dis ce que je pense , & fais ce que je veux :

Mais vous êtes bien plus heureux ,

Vous vivez près de Villhelmine.



## EPIGRAMME

A MADAME DE GRAPHIGNY

AUTEUR DE CENIE,

*Sur sa fille d'Aristippe.*

BONNE Maman de la gente Cenie,  
 Vous aviez cinquante ans, quand fites ce  
 Poupon;

Le Public applaudit, & le trouva fort bon:

On passe un miracle en la vie.

Mais d'un effort moins circonspect,

Sept ans après, tenter même aventure;

Et travailler encore dans le goût Grec;

(Pardon, Maman, si la phrase est trop dure)

Je le dis, sauf votre respect,

C'est en tout point vouloit forcer nature.



## V E R S

DE M. DE VOLTAIRE

A MADAME DU BOCAGE,

*A son départ pour l'Italie.*

**M**USE nouvelle, aimable grace,  
Allez au Capitole, allez, rapportez-nous  
Les mirthes de Petrarque, & les lauriers du Tasse:  
Si tous deux revivoient ils chanteroient pour vous;  
Et voyant vos beaux yeux, & votre Poésie,  
Tous deux mourroient à vos genoux,  
Ou d'amour, ou de jalousie.



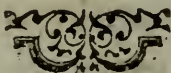
---

A  
L E M E M E,

A MADAME LA DUCHESSE DE...

*Sur une Enigme inexplicable.*

VOTRE Enigme n'a point de mot;  
Expliquer chose inexplicable,  
Est ou d'un Docteur, ou d'un sot;  
L'un à l'autre est assez semblable.  
Mais si l'on donne à deviner  
Quelle est la Princesse adorable  
Qui sur les cœurs fait dominer,  
Sans chercher cet empire aimable;  
Pleine de goût, sans raisonner;  
Et d'esprit, sans faire l'habile:  
Cet Enigme peut étonner,  
Mais le mot n'est pas difficile.





---

LETTRE DE LA MAUPAR,  
... À M. LE COMTE DE...  
*à l'Armée de M. le Maréchal DEVILLARS,*  
*le 20 Juin 1703.*

**V**OULDRAIS-TU, cher Amant, parmi le bruit  
des armes

Entendre le récit de mes vives allarmes ?  
Et quand Mars dans ton sein allume ses fureurs,  
Tes yeux daigneront-ils voir une Amante en pleurs ?  
Quel trouble ! quel effroi de tout mon cœur s'empare !  
Il court un bruit confus qu'un combat se prépare ;  
Que Bade vainement cherche à se retrancher ,  
Qu'à travers ses Remparts Villars va le chercher :  
Bruit cruel ! chaque mot m'épouvante & me glace ;  
Le Ciel me feroit-il prévenir ma disgrâce ?  
Ah ! je sai que la gloire a pour toi trop d'appas ,  
Que l'honneur /au péril précipite tes pas :  
Pour un Guerrier, tes yeux ont reçu trop de charmes ;  
Pour un Amant , ton cœur aime trop les allarmes ;  
Le Ciel devoit du moins te rendre en te formant ,

Ou moins vaillant Guerrier, ou moins aimable  
Amant.

De mon sexe timide ignorant la foiblesse ,  
Je suis propre au péril ainsi qu'à la tendresse ;  
Que ne m'est-il permis de voler après toi ,  
Je te suivrois par tout , je n'aurois plus d'effroi :  
J'irois braver la mort , & ferois toujours prête  
A m'exposer aux coups qui menacent ta tête.  
Ta jeunesse, tes traits, ce tein vif, ces appas ,  
Ces cheveux qu'Apollon ne défavouroit pas ;  
Dans l'empire amoureux inevitables charmes ,  
Pour toi , dans un combat, sont d'inutiles armes :  
Un homicide plomb avec impunité  
Frappe, sans respecter l'âge , ni la beauté.  
Adonis, comme toi fut autrefois aimable ,  
Pour toi je crains hélas ! son destin déplorable ;  
Venus entre ses bras lui vit perdre le jour ,  
Je n'ai pas ses attraits , mais j'en ai tout l'amour.  
Mere des doux plaisirs , favorable Déesse ,  
Toi que suivent toujours les ris & la jeunesse ;  
Je t'implore aujourd'hui : si d'une tendre voix  
J'ai quelquefois chanté la douceur de tes loix ,

Si j'ai vanté ton Fils, ses traits & son empire,  
Et porté dans les cœurs les flammes qu'il inspire ;  
Vole , descends des Cieux , fers toi de ces regards  
qui savent quand tu veux désarmer le Dieu Mars ;  
Obtiens qu'à mon Amant il ne soit point funeste.  
Mais que dis-je , insensée ? & quel espoir me reste ?  
En voyant cet objet de mes vœux les plus doux ,  
Tu serois ma rivale , & Mars seroit jaloux.  
Parmi tant de frayeurs , c'est toi seul que j'implore ,  
Souviens-toi , cher Amant, que mon ame t'adore ;  
Que tu dois de mes pleurs faire cesser le cours ,  
Qu'en exposant ta vie , il y va de mes jours.

---

## L E M I R O I R .

## F A B L E .

**O**N voyoit au milieu d'une place publique ,  
J'ignore chez quel peuple , il n'importe en  
quel temps ;

Un miroir merveilleux , & d'utile fabrique ,  
Où se peignoit par art le naturel des gens.  
Tout le monde accouroit à ce tableau fidele ;  
Une coquette approche, elle y voit , traits pour traits ,

Ses petits soins jaloux, & ses penchans secrets ;

Ah ! c'est ma voisine , dit-elle ;

C'est son esprit tout pur , je la reconnois-là :

Le joli miroir que voilà ;

Et combien je m'envais humilier la Belle.

Un petit Maître succeda ,

Et la glace aussi-tôt présente pour image

Tout l'orgueil renfermé dans l'esprit d'un faquin ;

Parbleu je suis ravi qu'on ait peint mon cousin ,

Dit l'homme , je voudrois qu'il put devenir sage ;

En prenant des conseils de ce miroir malin.

Après lui , vint un vieux vilain

D'une espece tout-à-fait rare ;

Il tire une lunette , & se regarde bien ;

Puis ricanant d'un air bizarre ,

C'est mon frere , dit-il , ce vieux fou , cet avare

Qui se feroit fouetter pour accroître son bien ;

J'aurois un vrai plaisir à montrer sa lesine ,

Et payrois de bon cœur cette glace divine ;

Si l'on me la donnoit pour rien.

Dès-que fut retiré ce ladre octogenaire ,

D'autres vinrent encor consulter le miroir ;



Et chacun d'eux y vit son voisin, son compère,  
 Sa belle sœur, ou sa commere;  
 Mais aucun ne s'y voulut voir.  
 Où l'envie apperçoit les foiblesses des autres,  
 L'amour propre est habile à nous voiler les nôtres;  
 Tout homme est médifant & vain,  
 C'est un bonheur pour la satire;  
 Ses dures vérités ne nous feroient pas rire,  
 Si la présomption dont naquit le dédain,  
 Entre leurs traits & nous, ne mettoit le prochain.

---

## É P Î T R E

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE  
 A MADEMOISELLE SALLE'

*Danseuse de l'Opéra.*

**L** Es amours pleurant votre absence,  
 Loin de nous s'étoient envolés;  
 Enfin les voilà rappelés  
 Dans le séjour de leur naissance:  
 Je les vis ces enfans aîlés  
 Voler en foule sur la Seine,



Pour voir triompher leur Reine.  
Leurs Etats furent assemblés ,  
Tout avoit deserté Cithère ,  
Le jour , le plus beau de vos jours  
Où vous reçûtes de leur mère  
Et la ceinture & les amours.  
Dieux ! quel fut l'aimable concours  
Des yeux qui marchant sur vos traces ,  
Apprirent de vous pour toujours ,  
Ces pas mesurés par les graces ,  
Et composés pour les amours.  
Des ris Lessain vif & folâtre  
Avoit occupé le théâtre ,  
Sous les formes de mille Amans ;  
Venus & ses Nimphes parées  
De modernes habillements ,  
Des loges s'étoient emparées ;  
Un tas de vains Perturbateurs  
Soulevant les flots du parterre ,  
A vous , à vos Admirateurs  
Vint aussi déclarer la guerre :  
Je vis leur parti frémissant

Forcé de changer de langage ,  
Vous rendre en partant leur hommage ;  
Et jurer en applaudissant.  
Restez , fille de Terpsichore ,  
L'amour est las de voltiger ;  
Laissez soupirer l'Etranger  
Brûlant de vous revoir encore :  
Je sçai que pour vous attirer ,  
Le solide Anglois recompense  
Le mérite errant que la France  
Ne sçait tout au plus qu'admirer :  
Par sa genereuse industrie ,  
Il veut en vain vous rappeler ;  
Est-il rien qui doive égaler  
Le suffrage de la Patrie ?

F I N.



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

--	--	--	--





